



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

Partir

<i>Pour être « une petite chandelle émerveillée de la vie »</i>	Pierre Schoendoerffer
<i>Abraham, aventurier de Dieu et de l'humanité</i>	François Clavairolly
<i>« Engagez-vous, vous verrez du pays ! »</i>	Éric Deroo
<i>Un rêve saharien ?</i>	Jacques Frémeaux
<i>Prendre le large.</i>	
<i>La vie de « marin de guerre »</i>	Arnaud Provost-Fleury
<i>« Je vous dis à très bientôt »</i>	Nicolas Barthe
<i>Carnet d'un sergent</i>	Christophe Tran Van Can
<i>« Partir, c'est mourir un peu... »</i>	Yann Andruétan
<i>Légion étrangère : partir en chantant</i>	Benoît Durieux
<i>Vingt ans d'absence.</i>	
<i>Le cas des soldats marocains</i>	Abdeslam Benali
<i>Celles qui restent</i>	Emmanuelle Diolot
<i>Il n'est pas plutôt revenu qu'il lui faut repartir !</i>	André Thiéblemont
<i>Un choix assumé, des contraintes partagées</i>	Séverine Barbier
<i>Se préparer au départ</i>	Bertrand Noirtin
<i>Quand la famille part aussi</i>	Délia Dascalescu
<i>Quels enjeux pour ceux qui restent ?</i>	
<i>Regards sur les familles de militaires</i>	Virginie Vautier
<i>Partir en Algérie, partir d'Algérie</i>	Marc Bressant
<i>Dromomanies militaires</i>	Patrick Clervoy

POUR NOURRIR LE DÉBAT

<i>Afghanistan : comment en sortir ?</i>	Jean-Charles Jauffret
<i>Droit et spécificité militaire</i>	Emmanuel-Marie Peton



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

La revue Inflexions

est éditée par l'armée de terre.

14, rue Saint-Dominique, 75700 Paris SP07

Rédaction : 01 44 42 42 86 – e-mail : inflexions.emat-cab@terre-net.defense.gouv.fr

Télécopie : 01 44 42 57 96

www.inflexions.fr

Membres fondateurs :

M. général de corps d'armée (2S) Jérôme Millet ■ Mme Line Sourbier-Pinter

■ M. le général d'armée (2S) Bernard Thorette

Directeur de la publication :

M. le général de corps d'armée Jean-Philippe Margueron

Directeur délégué :

M. le colonel Daniel Menaouine

Rédactrice en chef :

Mme Emmanuelle Rioux

Comité de rédaction :

M. le général d'armée (2S) Jean-René Bachelet ■ Mme Monique Castillo ■ M. Jean-Paul

Charnay ■ M. le médecin en chef Patrick Clervoy ■ M. Samy Cohen ■ M. le colonel (er)

Jean-Luc Cotard ■ M. le colonel Benoît Durieux ■ M. le colonel Michel Goya ■ M. Armel

Huet ■ M. le grand rabbin Haïm Korsia ■ M. le général de brigade François Lecointre

■ Mme Véronique Nahoum-Grappe ■ M. l'ambassadeur de France François Scheer

■ M. Didier Sicard ■ M. le colonel (er) André Thiéblemont

Membre d'honneur :

M. le général de corps d'armée (2S) Pierre Garrigou-Grandchamp

Secrétaire de rédaction : adjudant-chef Claudia Sobotka

claudia.sobotka@terre-net.defense.gouv.fr

Les manuscrits soumis au comité de lecture ne sont pas retournés.

Les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Les titres des articles sont de la responsabilité de la rédaction.



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

Partir

NUMÉRO 18

L PARTIR

└ ÉDITORIAL ─

└ JEAN-LUC COTARD

└ 7

└ DOSSIER ─

POUR ÊTRE « UNE PETITE CHANDELLE ÉMERVEILLÉE DE LA VIE »

└ ENTRETIEN AVEC PIERRE SCHOENDOERFFER

└ 15

Comment peut-on s'en aller en guerre ? *Inflexions* a posé la question au cinéaste et romancier qui s'est confié avec chaleur, confiance et émotion. Le parcours d'une vie, l'annonce de projets et l'évocation de la mort, la sienne, celle qui met fin à tout départ.

ABRAHAM, AVENTURIER DE DIEU ET DE L'HUMANITÉ

└ FRANÇOIS CLAVAIROLY

└ 27

Partir est un geste éloquent. Et ce que dit ce geste est illustré de façon exemplaire dans la littérature biblique par la figure d'Abraham : partir est à la fois éloignement et retrouvailles.

« ENGAGEZ-VOUS, VOUS VERREZ DU PAYS ! »

└ ÉRIC DEROO

└ 33

Les armées françaises ont toujours fait appel aux images et aux slogans pour attirer des volontaires. Avec l'épopée coloniale, l'exotisme offre un nouvel argument de poids. La fascination pour l'Orient, le séjour initiatique outre-mer deviennent constitutifs d'une véritable culture, en particulier au sein des troupes de marine.

UN RÊVE SAHARIEN ?

└ JACQUES FRÉMEAUX

└ 47

Le Sahara, dont la conquête fut l'une des grandes entreprises impériales françaises, demeure sans doute un de ses mythes les plus marquants. Et contribua à former un type d'officiers français qui surent partager la vie des nomades, les comprendre et imposer leurs arbitrages.

PRENDRE LE LARGE. LA VIE DE « MARIN DE GUERRE »

└ ARNAUD PROVOST-FLEURY

└ 57

Partir constitue depuis toujours une destinée consubstantielle de la condition de marin, qu'il soit plaisancier, pêcheur ou militaire. Prendre la mer implique une relation particulière au bateau, à l'action, au milieu naturel, au danger, à la famille, au temps, à l'équipage, au commandement...

EN PHOTOS...

└

└ 71

« JE VOUS DIS À TRÈS BIENTÔT »

└ NICOLAS BARTHE

└ 89

« Heureux en famille, heureux en amour, entouré d'amis, pourquoi je quitte ce monde doré pour six mois ? » Le témoignage d'un jeune lieutenant.

CARNET D'UN SERGENT

└ CHRISTOPHE TRAN VAN CAN

└ 91

Difficulté de l'arrachement à la famille mais fierté d'être responsable de ses hommes et de tester « pour de vrai » ce qu'on a appris. Le sergent Tran Van Can livre ici des extraits du journal qu'il a tenu à l'occasion de sa mission en Afghanistan.

« PARTIR, C'EST MOURIR UN PEU... » NOSTALGIES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

- ┘ YANN ANDRUÉTAN L 95
Louis XIV est inquiet. Ses meilleurs soldats, ses gardes suisses, sont pris de langueur lorsque résonne le *Ranz des vaches*. Paralysés par le « mal du retour », la « nostalgie ».

LÉGION ÉTRANGÈRE : PARTIR EN CHANTANT

- ┘ BENOÎT DURIEUX L 99
Celui qui rejoint la Légion cherche à trouver autre chose, mais aussi à quitter son passé et à recommencer sa vie. Une fois engagé, sa quête se poursuit, son esprit tout entier tourné vers son prochain départ pour le combat. Et, cela, ce sont les chants de la Légion qui en parlent le mieux et nous révèlent son âme...

EN CHANSONS...

- ┘ L 107

VINGT ANS D'ABSENCE. LE CAS DES SOLDATS MAROCAINS

- ┘ ABDESLAM BENALI L 117
Les très longues durées d'absence du militaire sont une particularité des forces armées royales marocaines. L'organisation traditionnelle des familles, les aides et solidarités permettent que le fonctionnement familial se stabilise avec l'éloignement du père.

CELLES QUI RESTENT

- ┘ EMMANUELLE DIOLOT L 123
Pendant l'absence se met en place un jeu de dupe pour le bien de l'autre. Un jeu qui laisse des traces, d'autant que « celles qui restent » ne se sentent pas valorisées : « double peine » affirme l'auteur.

IL N'EST PAS PLUTÔT REVENU QU'IL LUI FAUT REPARTIR!

- ┘ ANDRÉ THIÉBLEMONT L 129
Les soldats français sont aujourd'hui des semi-nomades. Ce qui n'est pas sans poser de problèmes. Sur le plan professionnel avec l'instauration implicite d'une hiérarchie de compétence fondée sur la participation aux opérations extérieures, mais aussi sur le plan familial et affectif.

UN CHOIX ASSUMÉ, DES CONTRAINTES PARTAGÉES

- ┘ SÉVERINE BARBIER L 141
Une grande majorité de jeunes recrues embrasse la carrière militaire dans le cadre d'une quête identitaire ou par tradition familiale. Ces jeunes n'ignorent pas que leur carrière sera ponctuée de nombreux déplacements, missions ou affectations à l'étranger. Quelles relations les militaires nouent-ils avec la notion de départ ?

SE PRÉPARER AU DÉPART

- ┘ BERTRAND NOIRTIN L 147
Plus que jamais, la préparation opérationnelle des forces doit intégrer les dimensions humaines, notamment la culture et l'organisation sociale des pays dans lesquels elles vont être projetées. C'est le rôle de l'École militaire de spécialisation de l'outre-mer et de l'étranger.

QUAND LA FAMILLE PART AUSSI...

- ┘ DÉLIA DASCALESCU L 151
Du départ en urgence, seul, pour une mission de courte durée, au départ de longue durée en famille, attendu et minutieusement préparé, les contraintes et les effets sont radicalement différents.

QUELS ENJEUX POUR CEUX QUI RESTENT ? REGARDS SUR LES FAMILLES DE MILITAIRES

- ┐ VIRGINIE VAUTIER L 157
Depuis la première guerre du Golfe, une attention particulière est portée au sein des armées aux conséquences psychiques des missions opérationnelles. Mais cette préoccupation est centrée sur le soldat. Qu'en est-il des familles ?

PARTIR EN ALGÉRIE, PARTIR D'ALGÉRIE

- ┐ MARC BRESSANT L 171
Entre 1956 et 1962, deux millions de jeunes Français « appelés sous les drapeaux » ont passé deux années de leur vie en Algérie. Dans quel état d'esprit sont-ils partis ? Qui étaient-ils devenus et que ressentaient-ils quand, deux ans plus tard, ils repartaient ?

DROMANIES MILITAIRES

- ┐ PATRICK CLERVOY L 181
Dans les armées, la fugue prend le nom de désertion. Un fait grave. Or les experts du XIX^e siècle ont regardé les fugueurs comme de grands malades, victimes d'une pathologie appelée « dromomanie ».

┐ POUR NOURRIR LE DÉBAT

AFGHANISTAN : COMMENT EN SORTIR ?

- ┐ JEAN-CHARLES JAUFFRET L 187
Au moment où la mort de Ben Laden marque un premier succès d'importance sur le terrorisme, il convient de s'interroger sur les diverses possibilités de sortie de crise en Afghanistan où les Américains et la quarantaine de nations qui composent la fias interviennent contre un ennemi diffus mais tenace depuis 2001.

DROIT ET SPÉCIFICITÉ MILITAIRE

- ┐ EMMANUEL-MARIE PETON L 203
La spécificité militaire a souvent été étudiée d'un point de vue philosophique et sociologique. Or l'approche juridique permet également de comprendre son évolution.

┐ TRANSLATION IN ENGLISH ┐

BEING "A LITTLE CANDLE MARVELLING AT LIFE"

- ┐ INTERVIEW WITH PIERRE SCHOENDOERFFER L 215

LEAVING FOR ALGERIA, AND LEAVING ALGERIA

- ┐ MARC BRESSANT L 227

- ┐ COMPTES RENDUS DE LECTURE ┐ L 237

- ┐ SYNTHÈSES DES ARTICLES ┐ L 241

- ┐ TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH ┐ L 247

- ┐ BIOGRAPHIES ┐ L 253

JEAN-LUC COTARD

Membre du comité de rédaction

ÉDITORIAL

« Vers l'Orient compliqué, je volais avec des idées simples » : c'est cette phrase, mise en accroche d'un chapitre de « L'Appel » dans les *Mémoires de guerre* du général de Gaulle, qui est spontanément sortie de la bouche de plusieurs membres du comité de rédaction de la revue *Inflexions*. La rédactrice en chef venait d'annoncer que « L'Orient » était le thème retenu par les Rendez-vous de l'Histoire de Blois pour 2011. L'idée était de préparer ces rencontres annuelles en élaborant un numéro de la revue sur un thème voisin. Par glissement successifs, « volais » s'est transformé en « partais »... « Partir » a été retenu.

« Partir », thème qui paraissait à la fois simple et riche.

« Partir », c'est le titre d'un poème enthousiaste, juvénile et rêveur de Cécile Chabot, auteur québécoise morte en 1990, dans le recueil *Poésie*. Manège d'étoiles.

« Partir !
Aller n'importe où,
vers le ciel ou vers la mer, vers la montagne ou vers la plaine !
Partir !
Aller n'importe où,
vers le travail vers la beauté ou vers l'amour !
Mais que ce soit une âme pleine de rêves de lumières,
avec pleine de bonté, de forces et de pardon !
S'habiller de courage et d'espoir et partir malgré les matins glacés,
les midis de feu, le soir sans étoiles
Raccommoder s'il le faut nos cœurs, voiles trouées,
arrachées au mât des bateaux.
Mais partir !
Allez n'importe où et malgré tout !
Mais accomplir une œuvre !
Et que l'œuvre choisie soit belle, et qu'on y mette tout son cœur,
et qu'on lui donne toute sa vie. »

« Partir » le mot est simple, mais il véhicule, comme le montre ce poème, tellement d'idées, d'impatiences et d'espoirs. Il pose tellement de questions.

« Partir. » Vers où ? Pourquoi ? Comment ? Quand ? Avec qui ? Avec quoi ? En dépit de quoi ? Grâce à quoi ? Pour quoi ? Dès qu'une question apparaît, une autre se profile derrière elle.

« Partir », un mot qui semble indissociable de la vie des militaires d'hier et d'aujourd'hui, appelés ou professionnels, officiers ou simples soldats. Il évoque aussi la séparation à l'instar de *La Rentrée au Prytanée militaire*, tableau de Charles Crès où une mère embrasse une dernière fois son jeune fils, déjà habillé de l'uniforme de l'école, sous le regard impatient du père et, en arrière-plan, de celui de l'adjudant qui porte sabre au côté.

« Partir » ne touche pas seulement l'acteur, le candidat au départ, mais aussi sa famille, ses proches. « Partir », c'est découvrir autre chose sans eux, c'est prendre des risques réels, parfois mortels, parfois psychiques.

« Partir », c'est rêver, risquer, s'arracher à son confort et aux siens, c'est créer, s'accomplir, c'est refuser la routine et accepter l'inconnu, c'est souffrir, c'est fuir et espérer, c'est mourir et vivre.

« Partir », c'est l'ambiguïté.

Tout cela se retrouve dans ce numéro de la revue *Inflexions* qui est proposé à votre lecture et à votre réflexion. Pierre Schoendoerffer, l'auteur du *Crabe-Tambour* et de *La 317^e Section*, lauréat de l'Oscar du documentaire pour *La Section Anderson*, nous introduit dans cette problématique complexe. Chacune des réponses de l'entretien auquel il a bien voulu répondre pourrait servir d'introduction ou d'accroche à un des articles de cet opus. Il évoque très pudiquement son engagement au sens militaire du terme, les motivations qui poussent au départ, l'émerveillement inattendu dans la détresse la plus profonde. Vous découvrirez sa gratitude, son espérance.

Le parcours de Pierre Schoendoerffer, tel qu'il se livre dans cet entretien et au risque d'atteindre son humilité, conduit à établir un parallèle avec Abraham. Le pasteur Clavairoly nous décrit la figure d'un homme qui « sans se poser de question, sans mettre de condition, en toute confiance » obéit à Dieu. Il obéit et il part. Il part et ne revient jamais. Il ne revient jamais et écrit une nouvelle histoire, crée une nouvelle et nombreuse lignée. Abraham se déplace physiquement, mais évolue aussi spirituellement et intimement. En partant, il prend le risque « d'être un autre, de changer, de grandir ». Le départ est le symbole de l'ouverture et de la découverte du monde et des autres, et par ricochet de soi-même. « Partir » est une bénédiction.

L'évocation du départ dans une revue initiée par l'armée de terre ne pouvait pas ne pas aborder le thème du recrutement. Le lecteur ne pouvait pas échapper au « Engagez-vous, vous verrez du pays ! » En effet, Éric Deroo nous guide dans l'évolution de cette idée et de sa

mise en forme par les sergents recruteurs. Il nous montre que ceux qui appartiennent à la « quatrième génération du feu » continuent, eux aussi, de s'engager pour partir, voir du pays et assouvir leur soif d'"Orient" réinventé ».

Bien qu'historique lui aussi, l'article de Jacques Frémeaux aborde le sujet sous le thème du rêve moteur du départ, sur cet imaginaire saharien qui modèle encore la culture de l'armée française contemporaine. Selon l'analyse du capitaine de vaisseau Provost-Fleury, le rêve est lui aussi un point de départ pour le marin, qu'il soit militaire ou non. Pour lui, partir en mer, c'est renoncer à la terre ferme, c'est devenir humble face aux éléments, c'est devenir taiseux comme Tabarly ou le Vieux du *Crabe-Tambour*. Mais c'est aussi se dépasser dans la difficulté, c'est le plaisir de voir l'équipage manœuvrer dans un but commun.

Cette idée n'est pas absente des extraits, très courts, d'ouvrages écrits par deux jeunes militaires. L'un et l'autre font part de leur expérience afghane. L'un, le lieutenant Barthe, dit l'espoir de retour avant le départ pour une mission difficile : « Je vous dis à très bientôt... » Il le dit en soulignant une question angoissante : « Heureux dans ma famille, heureux en amour, entouré d'amis, pourquoi je quitte ce monde doré pour six mois ? » L'autre, le sergent Tran Van Can, montre l'ambivalence des sentiments, la difficulté de l'arrachement à la famille, mais aussi la fierté d'être responsable de ses hommes, de tester « pour de vrai » ce qu'il leur a appris, ce qu'il a appris lui-même.

Le départ, même consenti, désiré, n'est pas exempt d'ambiguïtés. Il peut exister des regrets, une douleur lancinante. Yann Andruétan nous rappelle combien les soldats éloignés de leur patrie peuvent en souffrir. La nostalgie des Suisses du roi de France et celle des Basques dans les tranchées est une maladie de déracinés. Or les militaires sont des déracinés, les légionnaires encore plus.

Le colonel Durieux, quant à lui, aborde le départ en chantant, ou plus exactement l'importance du départ dans les chants de la Légion étrangère : « Il faut écouter le légionnaire chanter pour comprendre que derrière ce destin d'homme [...] il y a un individu déraciné, une douleur secrète, un drame très personnel [mais que ce] départ [est] bien un départ vers l'autre. »

Car il y a certes celui qui part, mais il y a aussi l'autre, celui, celle, ceux qui restent. Personne ne sort indemne du départ d'un proche. Le docteur Benali, des forces armées royales marocaines, le montre en évoquant les familles des militaires qu'il connaît bien. En miroir à sa question « Que deviennent les fils ? », Emmanuelle Diolot pose la même question à propos des femmes. Elle souligne que le départ n'est pas forcément le plus pénible : il y a les semaines qui le précèdent au cours desquelles le partant est présent physiquement mais absent

mentalement. Pendant l'absence, se met en place un jeu de dupes pour le bien de l'autre. Le départ et l'absence deviennent source de mensonges. Survient alors la question de l'intérêt de l'existence du couple, d'autant que ceux ou celles qui restent ne se sentent pas valorisés : « double peine » affirme l'auteur.

André Thiéblemont, quant à lui, aborde le sujet par le prisme opérationnel. Il décrit le quotidien des militaires qui, selon lui, vivent aujourd'hui dans un semi-nomadisme permanent, lequel conduit à un sentiment de saturation chez celui qui part, mais aussi dans sa famille. Le militaire en unité de combat devient le « tiers absent ». Ceci débouche sur une instabilité conjugale et affective. Ce ne serait pas les missions sur des territoires lointains qui pèseraient, mais plutôt les absences courtes et répétées. Le saint-cyrien anthropologue en tire une interrogation sur l'organisation des armées. En écho, le lieutenant-colonel Séverine Barbier¹ souligne que le départ en opération est généralement bien accepté, « pour peu qu'il ne se répète pas trop fréquemment, il représente une épreuve, aussi bien pour [la famille] que pour le militaire ».

Après s'être intéressé au militaire partant, à la famille restant, restait à étudier le cas de la famille qui part au complet. C'est à cette tâche que s'attelle Délia Dascalescu. À partir d'une étude faite à Djibouti apparaît une typologie des difficultés qui menacent la cellule familiale. Entre espoirs réels et espoirs déçus, le départ, quel que soit sa forme, est « à l'origine de phénomènes d'épuisement psychique qui affectent à la fois le militaire et sa famille » d'une manière assez sournoise puisque les effets cliniques « se font ressentir après environ une quinzaine d'années de carrière et au-delà de sept à huit mutations ».

Ainsi, la famille souffre. Virginie Vautier, médecin des armées, le montre elle aussi. Certes, elle établit le distinguo entre celles qui ont un mode de fonctionnement traditionnel et celles qui ont une organisation plus moderne, mais elle souligne surtout les conséquences de l'absence du militaire sur les relations, non seulement au sein du couple, mais aussi entre tous les membres de la famille. Un déséquilibre s'est créé avec le départ d'un des siens ; il n'est pas résolu par le retour de l'absent qui lui aussi doit se repositionner, alors qu'il doit évacuer le stress de l'opération et compenser la culpabilisation de l'absence. Cet article très riche montre dans le détail médical l'intérêt que porte l'institution militaire à la « gestion » de l'environnement familial, mais souligne aussi les progrès à accomplir.

« Partir » est donc une chose, revenir en est une autre. Pierre Schoendoerffer, avec la prolongation de son séjour indochinois

1. L'auteur de ces lignes a beaucoup de mal à féminiser les fonctions et les grades.

après sa libération des camps Viêt-minh, le montre de façon allusive. Cela est plus clair pour Marc Bressant, qui raconte, avec une distanciation fortement participative, à la fois son départ et son retour d'Algérie. Il nous fait part de son excitation avant le départ – « Je vais partir en Algérie »... « Je vais partir en Algérie »... « Je vais partir en Algérie » –, de ses rêves épiques, de sa déception, pour finir par sa désillusion : « Je suis parti d'Algérie, soulagé d'en avoir fini, mais malheureux et inquiet de quitter un pays que j'avais aimé et qui en était venu à me concerner si fortement. » « N'empêche que nous y sommes partis [en Algérie]. Et, il faut loyalement le reconnaître, nous en sommes même revenus. Du moins pour 99,3 % d'entre nous. Dans quel état, c'est une autre question. »

« Partir » serait-il alors un traumatisme, un « dramatique entantillage » pour reprendre encore une expression de Marc Bressant ? « Partir », c'est parfois en connaissance de cause, mais « revenir » visiblement jamais. On se crée des dettes et on veut les rembourser toute sa vie : « Et je le dis : je n'ai rendu qu'un écho de ce que j'ai reçu. Pendant ces trois ans en Indochine, j'ai reçu plus que ce que j'ai essayé de rendre. J'ai tenté de faire le maximum, mais, malgré tout, c'est un petit peu pâle par rapport à ce que j'ai reçu », déclare Pierre Schoendoerffer.

« Partir » peut aussi traduire autre chose. Le docteur Clervoy nous apprend qu'il peut exister un besoin impérieux de déplacement, de voyages, qui peut éventuellement conduire à la désertion. Cette affection, appelée drôlement « dromomanie », ne semble plus être aussi importante dans les armées qu'elle semblait l'être autrefois.


Ambigu, complexe, enthousiasmant, séduisant, angoissant, « partir » n'est pas simple. Nous sommes loin de la perception juvénile du départ. Marins, terriens, aviateurs, médecins, anciens et jeunes combattants, anthropologues, historiens et « religieux », cinéastes, tous sont d'accord. Il nous manque peut-être une vision de la gendarmerie sur ce sujet². Il nous manque de façon plus évidente une expérience, un point de vue de civils, fonctionnaires ou non, extérieurs au milieu militaire, sur ce thème du départ. Les grandes entreprises n'ont-elles pas des expatriés ? L'expérience de ces derniers est-elle comparable à celle des militaires ? Le comité de rédaction espère recevoir des compléments d'analyse à ce numéro qui pourra ainsi rebondir facilement en venant alimenter les rubriques « Pour nourrir le débat » futures.

« Partir » représente un risque, une chance aussi.

2. Le comité de lecture regrette qu'aucun texte de gendarme, malgré les sollicitations et les approches riches et constructives, ne semble pouvoir être publié dans les pages d'*Inflexions*.

« Partir », le thème paraissait à la fois simple et riche. Le comité de rédaction avait oublié qu'il s'agissait d'un verbe du troisième groupe, toujours un peu difficile à conjuguer.

« Partir » est complexe, « partir » est, pour un numéro, et peut-être plus, un « Orient » de la revue *Inflexions*. Puisse le lecteur perdre ses idées simples sur ce sujet.

Alors « partir », ça vous dit ? Eh bien, « En avant... Lecture ! » 

DOSSIER



ENTRETIEN AVEC PIERRE SCHOENDOERFFER

POUR ÊTRE « UNE PETITE CHANDELLE ÉMERVEILLÉE DE LA VIE »

Par une chaude journée de mars, Pierre Schoendoerffer accueille la revue *Inflexions* dans son appartement situé à Paris, sur la colline de Passy. Entretien chaleureux, humain, pudique et enthousiasmant de simplicité, où l'on découvre un homme réfléchi, presque timide, mais surtout tenace et mû par la grande force de la vie et de l'espérance.

Inflexions : *Que signifie « partir » pour vous ?*

Pierre Schoendoerffer : « Partir » c'est une quête.

Inflexions : *Une quête ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui, « partir » c'est une quête. Pour moi c'est une quête. Je me suis trouvé une formule que j'aime bien parce que j'aime les formules laconiques à la romaine ou à la Kipling. C'est : « Ce que je ne veux pas, je sais. Ce que je veux, je cherche. »

Inflexions : *Et chercher, c'est ne pas rester chez soi, c'est partir ?*

Pierre Schoendoerffer : Pour moi, c'est partir. Mais on peut rester chez soi et partir quand même... Il se trouve que, personnellement, j'ai un besoin physique de grand large. Quand j'étais très jeune, je rêvais d'être marin – j'ai été marin d'ailleurs. J'avais un but... Un but de l'autre côté de la terre pour savoir si le soleil était toujours là, s'il chauffait de la même manière.

Inflexions : *Partir en Indochine, pour vous, ça a été ça ?*

Pierre Schoendoerffer : Il y avait de ça. Il y avait aussi le fait que je voulais alors faire du cinéma – quelle idée d'être marin professionnel ! En réalité, j'avais envie d'être conteur. Je pensais que le cinéma ne devait pas être difficile. Je ne pensais pas pouvoir devenir un écrivain à ce moment là. Je me disais : « J'ai vu des tas de films, tout ça c'est très simple à faire. » Je voulais donc faire du cinéma, mais toutes les portes étaient fermées. Or, un jour, je lis dans *Le Figaro* qu'un caméraman qui s'appelait Kowal venait de se faire tuer dans les combats. Il y avait un article, un très bel article de Serge Bromberger sur lui. Je me suis dit que cette place là, je pouvais peut-être la prendre. J'ai demandé comment faire. Il a fallu que je m'engage... Enfin bref, je passe sur le circuit. Je suis parti pour l'Indochine pour faire du cinéma.

Je suis donc parti pour des raisons personnelles. Pas pour la France ou pour l'Indochine. Je suis parti pour des raisons strictement personnelles. Et bien sûr, quand je suis arrivé là-bas, j'ai découvert quelque chose de beaucoup plus vaste que ma propre ambition, que ma propre petite ambition. Et ça a été une aventure humaine absolument exceptionnelle que j'ai vécue pendant trois ans... En fait pendant toute ma vie...

J'avais un grade très modeste : j'étais caporal puis caporal-chef. Pourtant, je fréquentais les généraux commandant en chef parce qu'ils aimaient être filmés, à l'occasion, pour qu'on sache ce qu'ils faisaient. J'ai fréquenté une poignée de ministres qui venaient prendre le pouls de la guerre, deux rois et un empereur. Je suis d'ailleurs resté lié avec Bao Dai... Il n'habitait pas très loin, au Trocadéro. J'allais le voir parce que c'est quelqu'un pour lequel j'avais quand même de l'estime alors qu'il a été dénigré d'une manière... Enfin bref, moi j'avais de l'estime pour lui. Il avait une fin de vie un peu triste, il n'avait plus d'argent... Un jour il m'a dit : « Vous voulez un jour qu'on aille ensemble au musée Guimet ? » Nous sommes partis pour ce musée. Alors ça a été une découverte ! Alors que je connaissais bien cet endroit, j'ai eu une découverte éclairée par le regard qu'il portait sur ces collections. Il avait une culture... Une histoire extraordinaire.

L'autre roi avec lequel je suis resté lié, c'est Norodom Sihanouk. *La 31^e Section* s'est faite grâce à lui... Je lui dois beaucoup. J'ai gardé des liens. Depuis, je le vois à l'occasion, quand il vient à Paris ou lorsque de mon côté je me rends au Cambodge.

Inflexions : *Est-ce que vous retournez régulièrement sur vos lieux de tournage ?*

Pierre Schoendoerffer : Pas forcément sur mes lieux de tournage, mais je retourne vers les endroits où j'ai vécu jeune et qui m'ont ébloui, qui m'ont fasciné, qui m'ont enchanté.

Inflexions : *Vous êtes parti et vous repartez en permanence...*

Pierre Schoendoerffer : J'essaie... Il faut que je parte le plus souvent possible.

Inflexions : *Ne seriez-vous pas en réalité un pèlerin ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui, d'une certaine manière c'est vrai, je suis un pèlerin. Hier, j'ai écrit un article pour le journal *Pèlerin*. Je me disais qu'un certain nombre de mes camarades avaient fait le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle... après... après Diên Biên Phu, après l'Indochine. Moi aussi, d'une certaine manière, j'ai fait un pèlerinage en tournant le film *Diên Biên Phu*. Je suis retourné sur le champ de bataille. Mais je n'ai pas tourné sur le champ de bataille...

Parce que c'est un endroit où les morts sont encore liés à la terre, les nôtres... et les leurs... J'ai donc fait un pèlerinage là-bas. Un pèlerinage qui était... qui était très... très émouvant. Le jour, j'étais avec des gens qui m'entouraient. Un producteur et tout le monde qui gravite par la force des choses autour des producteurs... On me disait : « Ah quelle idée de s'installer dans une cuvette ! » Enfin bref, toutes les âneries qu'on peut indéfiniment répéter sur ce genre de situation. J'en avais marre d'entendre ces gens me parler. Le soir, je n'avais pas faim. Un soir, ils sont allés dîner, ma femme, le producteur et les autres. Moi, j'avais une espèce, je ne dirais pas d'angoisse non, mais une espèce d'inquiétude en moi. Il avait plu. Il y avait, je m'en rappelle, un tonneau avec une goutte d'eau qui tombait comme un... [Il prend son temps] comme un glas : Doung... Doung... Doung... [Il mime d'un geste lent, répété, la goutte qui tombe, en fixant sa main]. Doung... Doung... Doung... Tout à coup, j'ai été pris par quelque chose en moi. Je suis parti. Je suis monté dans les collines. J'ai commencé par la plus proche. C'était Dominique 2, et ensuite j'ai dévalé la pente. [Ses yeux fixent un ailleurs, son souffle se fait court]. Je suis remonté sur Éliane 1. Pour moi, la plus terrible, c'est Éliane 1 parce qu'elle a été prise et reprise, perdue et reprise... C'est la plus sanglante. Et j'avais cette inquiétude : je sentais autour de moi cette armée morte. C'était la nôtre et c'était la leur aussi. Je pensais à tous ces jeunes Vietnamiens de vingt ans qui étaient là. Et je le ressentais presque physiquement. Et sur Éliane 1, à un moment donné, je leur ai parlé... Est-ce que je leur parlais à eux ? Ou est ce que je parlais à Dieu ? Je ne sais pas. Mais je parlais. Je leur disais : « Je suis là pour vous. Pour moi ?... Non ! Si c'est pour vous ? Oui ! »

Inflexions : *Donc vous êtes un pèlerin permanent ?*

Pierre Schoendoerffer : Pour l'instant je le suis encore... Oui. Un jour, je serai fatigué, je m'arrêterai. Mais pour l'instant, j'ai envie, j'ai toujours envie de repartir.

Inflexions : *Vous êtes un pèlerin solitaire ou un compagnon ?*

Pierre Schoendoerffer : Le compagnon a des compagnons plus âgés que lui qui l'aident. Et moi j'ai eu le privilège d'avoir des... des « compagnons », on va utiliser ce mot-là. C'étaient des gens de très haute qualité, qui ont fait en sorte que lorsque je risquais de plonger un peu, de patauger dans la boue ou dans la merde, je me disais : « Non ! Qu'est ce qu'ils penseraient de moi si je faisais ça ? Si je me laissais aller ? » Par leur exemplarité, ils m'éblouissaient. C'était à moi alors d'être capable de leur ressembler. C'est très important d'avoir... d'avoir de bons... maîtres. C'est la même idée qui se développe autour

de *La Section Anderson*. Jo Anderson était un grand maître. Par son aura, son exemplarité, il confirmait ce que moi j'avais vécu en Indochine presque vingt ans auparavant.

Inflexions : *Alors pourquoi êtes-vous reparti en Indochine au sein de la section Anderson ? Vous repartiez pour revivre La 317^e Section ?*

Pierre Schoendoerffer : Non. Pour conforter ce que je pensais avoir essayé de dire justement dans *La 317^e Section*, mais qui était quand même de la fiction. La 317^e c'est seulement mon monde à moi. Je voulais savoir si le vrai monde, la vérité, le document, avait cette même force.

Inflexions : *Comment réagissez-vous quand vous entendez le slogan « Engagez vous, engagez vous, vous verrez du pays » ?*

Pierre Schoendoerffer : Ça fait partie des affiches de la Coloniale. Mais en même temps, il y avait une part de vérité là-dedans. Alors ça fait ricaner les jeunes gens ; mais moi, personnellement, ça ne me fait pas ricaner parce que c'est vrai. C'est la découverte d'un pays et la découverte de façon modeste, par le vécu quotidien. Ce n'est pas la découverte par un touriste riche qui se contente de descendre dans un grand hôtel. Non, vous allez là [la voix baisse], vous êtes dans un petit poste, vous côtoyez les gens du pays, les gens qui sont aussi modestes que vous. Et vous êtes — je voudrais pas faire exagéré —, vous êtes le pauvre avec les pauvres, vous voyez ? Vous n'êtes pas les riches avec les pauvres, vous êtes le pauvre avec les pauvres. Et ça permet de les connaître et de se connaître beaucoup mieux.

Inflexions : *Alors quand on part, on a une espérance... On espère quoi ? S'enrichir ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui ! Oui, parce que chez les pauvres il y a une grande richesse intérieure souvent. On espère beaucoup parce qu'on espère apprendre quelque chose. Et ce qu'on découvre est plus riche que les espérances qu'on avait... Même dans la pire misère.

J'ai été caporal-chef et j'ai fréquenté le haut du pavé... J'ai fréquenté la troupe, j'ai été blessé, j'ai été avec eux, avec elle, la troupe. Elle avait à faire à un adversaire qui était redoutable. Et puis j'ai été prisonnier. J'ai donc touché le fond de la misère humaine puisque quasiment les trois quarts de mes camarades sont morts. Et bien, je vais vous dire une chose, et je l'ai dit deux ou trois fois seulement : même quand j'étais prisonnier, il m'est arrivé d'être heureux. Le matin au réveil, j'étais vivant... Et je pouvais encore... Une journée allait se passer : j'allais vivre... [Il respire profondément]. Parfois, d'une certaine manière, ces salopards de Viêt-minh m'y aidaient. Il y avait des gardiens qui, tout à coup, avaient quelque chose qui les rendaient plus humains. Des paysans vous laissaient un petit peu de tabac sur une branche d'arbre

quand on allait chercher le riz [Il revit et mime la scène]. On savait que là, tiens, il y en avait un peu... Il y avait un peu de tabac qu'on avait posé pour nous... Ou bien une demi-banane... Il y a là le mystère de la charité humaine. Vous voyez, vous la trouvez dans les pires conditions. Enfin ça a quand même été payé très cher par mes camarades qui sont morts. Le mystère de la vie... Par moments... Étrangement, j'ai eu des moments de joie intérieure.

Inflexions : *Partir pour l'aventure est donc risqué ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui.

Inflexions : *Faut-il être jeune pour partir ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui. Et il faut avoir le goût du risque. Je sais que moi, quand je suis parti en Indochine, je savais que cette guerre était dure... Je me suis dit : c'est quitte ou double, soit c'est mon destin, je serai mort, soit je reviens, mais j'aurai quelque chose de plus en moi. Je serai d'abord un grand cinéaste, et ensuite j'aurai quelque chose de plus en moi. Je ne voyais pas d'alternative à ça. Je ne voyais pas que je pouvais me dégrader, et physiquement et moralement. Je n'avais pas imaginé tout ça. Mais quand je l'ai vécu, j'ai su qu'il existait le danger de la dégradation.

Inflexions : *Comment avez-vous réussi, en partant comme ça, à éviter cette dégradation ?*

Pierre Schoendoerffer : Parce que j'avais des exemples. Des gens qui ne se dégradaient pas ! Et qui me donnaient la preuve par neuf qu'on peut résister à plus que ça. Je parle aussi bien d'un certain nombre d'officiers — je pourrais réciter un certain nombre de noms —, mais aussi des sous-officiers et d'un certain nombre de simples soldats. Dans ce domaine, il n'y a pas de hiérarchie.

Inflexions : *Vous partez, mais que faites-vous de votre talent ?*

Pierre Schoendoerffer : C'est la vraie question. J'ai fait ce que j'ai essayé de faire par la suite, c'est-à-dire de rendre une sorte de témoignage de ce que j'avais reçu. Et je le dis : je n'ai rendu qu'un écho de ce que j'ai reçu. Pendant ces trois ans en Indochine, j'ai reçu plus que ce que j'ai essayé de rendre. J'ai tenté de faire le maximum, mais, malgré tout, c'est un petit peu pâle par rapport à ce que j'ai reçu.

Inflexions : *Est-ce que partir ne serait pas une forme de fuite ?*

Pierre Schoendoerffer : Si. Si. Une fuite comme celle que j'ai réalisée quand j'ai terminé mon temps sous l'uniforme, quand j'ai été fait prisonnier [Il cherche ses mots]. Donc j'ai pu me... Je n'ai pas été

rapatrié. J'ai pu... [Il baisse la voix]. J'avais peur de rentrer en France. Vraiment peur. Donc je suis resté en Indochine pendant quatre mois. Je me suis dit : « Si je gagnais ma vie en faisant de la photographie ? » Enfin je gagnais ma vie ! Je n'étais pas un parasite, je n'avais pas de retraite, je n'avais pas de salaire. J'avais quitté l'armée, mais j'avais peur de rentrer en France. Rapidement, j'ai pensé : « Non ! Ma vie n'est pas en Indochine. Je ne suis pas Indochinois. Ma vie, elle est quand même en France. Il faut que j'y retourne... Mais je vais achever le tour du monde. » Je n'en avais fait qu'un peu plus du tiers... Je voulais achever le tour du monde. Donc avec le petit argent que j'avais pu gagner comme photographe, je suis reparti. Je suis rentré en passant par Hong-Kong, Taïwan, le Japon, Honolulu, San Francisco, Los Angeles, Chicago, New York, et puis... plus d'argent : je suis rentré en France.

Inflexions : *Faut-il toujours revenir à son point de départ ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui. Maintenant, j'en ai encore plus besoin, c'est-à-dire que j'ai besoin de la France. Vous savez certainement que j'ai eu un grand succès aux États-Unis avec *La Section Anderson*. Il y a eu l'Oscar et tout ce qui en découle là-bas en Amérique. On m'a fait des propositions. J'ai failli m'y installer, tenter ma vie professionnelle là bas. Mais j'écrivais alors un roman que je n'avais pas achevé. C'était un roman qui me tenait beaucoup à cœur donc, je me suis dit : « Non, je rentre, je rentre en France ! » En fait, j'avais besoin de la France. J'avais besoin de la France comme d'une ancre, un ancrage... Mais, comme un Breton, j'avais aussi besoin de partir. Je ne suis pas Breton, je suis Alsacien. C'est amusant n'est-ce pas ? En 1939, ma famille habitait sur la ligne Maginot, près de Reichshoffen. Nous avons été évacués et j'ai passé toute mon adolescence à Annecy en Haute-Savoie, au pied du plateau des Glières...

Inflexions : *D'où les références dans L'Honneur d'un capitaine...*

Pierre Schoendoerffer : Voilà ! Et cette flamme dans la nuit qu'était le plateau des Glières, c'était quelque chose de magnifique ! Quand même ça, ça faisait rêver un jeune homme ! Donc je suis Savoyard. Donc je suis Alsacien, Auvergnat, Savoyard, j'ai épousé une Bretonne : je suis Breton. Et je me crois un petit peu Vietnamien quand même. Bien que là, il faille être prudent. Je ne suis pas un Vietnamien, mais je les aime.

Inflexions : *Alors, le retour de l'enfant prodigue, quand il revient au pays, fort de tout l'enrichissement qu'il a pu avoir au contact des hommes, des combats...*

Pierre Schoendoerffer : Oui, avec la proximité de la mort !

Inflexions : *Que devient l'enfant prodigue lorsqu'il rentre en France ?*

Pierre Schoendoerffer : Comment vous dire ? Ma mère ne m'a rien dit au retour. Mais un jour où ma femme lui a demandé si elle n'avait pas eu peur, elle lui a répondu : « Non, je savais qu'il allait revenir parce qu'il avait trop de joie en lui pour mourir. » Je trouve que c'est une belle phrase de mère... Je la trouve magnifique : « Il avait trop de joie en lui pour mourir. » Et je pense qu'il y a une part de vérité. C'est vrai que j'étais... J'étais... Je suis encore joyeux... Mais j'étais un jeune homme joyeux.

Inflexions : *Comment s'est passé le retour ?*

Pierre Schoendoerffer : Avec ma famille, ça s'est bien passé. Mais après cette expérience, il a fallu que je gagne ma vie avec le cinéma. Or les portes étaient toujours fermées. Elles se sont ouvertes grâce à Joseph Kessel que j'avais rencontré à Hong-Kong. On lui avait dit : « Il y a ce petit jeune homme là qui revient, il a été prisonnier à Diên Biên Phu. » Et il m'avait invité à dîner ; une nuit de prince « à la Kessel ». En échange, je lui ai déversé un peu du trop plein de cette expérience qui bouillonnait en moi. Il m'a pris en sympathie et m'a dit : « Il faut qu'on se revoie à Paris. » À peine rentré en France, je suis parti pour le Maroc comme correspondant du *Pathé Journal* : le changement de sultan avait entraîné des incidents assez graves. Là-bas, j'ai compris que je n'avais pas envie d'être caméraman d'actualités. Je voulais faire comme Kessel, raconter des histoires et en plus les filmer. J'ai repensé à ce qu'il m'avait dit et je l'ai revu. Il m'a mis le pied à l'étrier : mon premier film, *La Passe du diable*, était un film réalisé en Afghanistan dans le sillage de Kessel. C'était quelque chose de formidable. Pour Kessel, c'était un prélude, une esquisse de ce qu'a été par la suite son livre *Les Cavaliers*. Il ne l'avait pas encore écrit, mais ce livre est né là, pendant ce tournage. On l'a fait avec lui, à son ombre... Formidable ! Je dois dire ça aussi, c'est une chance. J'ai eu beaucoup de chance. Les gens joyeux ont de la chance.

Inflexions : *Est-ce que la joie est une prédisposition au départ ?*

Pierre Schoendoerffer : Je pense. Déjà, être joyeux c'est une manière d'être ébloui par la vie. Si vous trouvez que la vie est sinistre, les portes se referment. Vous ne voyez même pas le soleil qui luit sur les murs d'en face, vous n'entendez pas les oiseaux qui chantent.

Inflexions : *Partir, c'est aussi se séparer. Il y a enrichissement, mais en même temps une perte.*

Pierre Schoendoerffer : Oui, mais de quelque chose qu'on peut retrouver. Il y a quand même un ancrage quelque part. Ce n'est pas

une vraie préoccupation, mais subconsciemment on sait que... On sait que la France est là. Qu'on peut y retourner.

Inflexions : *Mais les gens qui restent deviennent différents eux aussi.*

Pierre Schoendoerffer : Oui. C'est-à-dire que le fait d'avoir eu cette route particulière fait de moi un cinéaste un peu marginal. Je ne suis pas dans la coulée des grands cinéastes classiques de... soit des grands cinéastes classiques, soit des grands cinéastes de la nouvelle vague. Je suis un petit peu à part ; je suis un mouton noir. Je suis un peu marginal à cause de cette expérience qui a été unique.

Inflexions : *Donc, partir ça provoque quand même une forme de marginalité ?*

Pierre Schoendoerffer : Peut-être, oui. Mon premier grand départ, avant l'Indochine, ce fut mon embarquement sur un bateau suédois. Je cherchais un bateau français, mais monter sur un bateau français c'était comme faire du cinéma : les portes étaient fermées. Il y avait très peu de bateaux juste après la guerre, donc seuls les marins confirmés pouvaient embarquer. Un jeune matelot comme moi, non. En revanche, les Suédois avaient une marine un peu hypertrophiée parce qu'ils avaient été neutres pendant la guerre, et ils acceptaient des matelots étrangers. Comme j'avais navigué sur un petit bateau de pêche auparavant, j'étais inscrit « maritime ». Je connaissais un Suédois, enfin une Suédoise. Je lui avais raconté mon histoire. Grâce à son père, elle m'a trouvé une place sur un caboteur, un bateau à vapeur, au charbon, un vieux bateau qui datait de 1888 ou quelque chose comme ça. C'était vraiment une vieille barque. J'ai donc arpenté la Baltique avec ce bateau pendant un peu plus d'un an. C'était fascinant ! J'étais un petit peu comme un Américain : on avait des oranges, on avait des cigarettes, on avait tout ça ! Et de l'autre côté de la Baltique, en Poméranie, en Prusse-Orientale, en Pologne ou dans les pays Baltes, c'était une misère inimaginable parce qu'ils avaient subi d'abord la brutalité allemande et ensuite la brutalité soviétique. Et moi, j'étais matelot sur ce bateau... J'ai vécu là aussi une expérience qui m'a marqué. J'étais adolescent, j'avais dix-neuf et vingt ans en 1947-1948, et je pensais aux bateaux, aux bateaux, rien qu'aux bateaux. Je voulais être marin, mais quand même, je fréquentais cette terrible misère. En même temps, cette petite lumière d'espérance que l'on rencontre partout ça a contribué à me marquer. Et aujourd'hui, je me demande si mon prochain roman – si je l'écris – ne sera pas sur cette aventure en Baltique en 1947-1948.

Inflexions : *Ce sera une petite lumière d'espérance ?*

Pierre Schoendoerffer : Ah oui ! Parce que, pour moi, c'est très important l'espérance. On dit toujours qu'il y a trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Pour l'apôtre Paul, la plus importante c'est la charité. Mais pour moi – je ne voudrais pas m'opposer à Paul qui est quand même d'une intelligence foudroyante – c'est l'espérance la plus importante. Car l'espérance implique un peu de foi et un peu de charité. Il n'y a pas une espérance pour soi, pour soi uniquement, pour soi petitement. Il y a une espérance, il y a l'Espérance qui donne le sens de la vie, le sens pour l'homme... Pour les hommes. Pour moi, l'Espérance est la vertu essentielle.

Inflexions : *Cette Espérance ne vous invite-t-elle pas à transmettre ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui, ou plus exactement à renvoyer un tout petit peu l'écho de ce qu'on a reçu. Sans cela, à quoi sert d'emmagasiner une richesse en soi qu'on ne dépense pas, qu'on ne partage pas... Quand je suis parti, je ne pensais pas à ça, je pensais à ma propre petite vie. Mais, à force de vivre, j'avais le sentiment que j'avais un devoir de renvoyer, au moins une partie de ce que j'avais reçu. D'entretenir cette petite bougie dans la nuit.

Vous savez, j'ai été considéré comme un salopard dans ma profession parce que j'avais été volontaire pour la sale guerre. Tout une partie de l'opinion – à juste ou mauvais titre, je ne veux pas discuter de ça – était contre ce conflit. D'une certaine manière, c'était en effet une guerre assez absurde, mais ce n'était pas mon problème. Mon sujet, c'était les hommes que je rencontrais. Ce n'était pas de savoir si elle était juste ou injuste notre guerre, si elle était politiquement acceptable ou pas. Ce n'était vraiment pas mon problème et ce n'est pas de ça dont je traite dans mes films.

Inflexions : *Vous voulez transmettre une part de vos souvenirs ?*

Pierre Schoendoerffer : Vous savez, vous gardez le souvenir d'un certain nombre de choses, d'événements, de décors même... Tout ça est lié. Et cela devient une partie intégrante de votre vie intérieure. Ça fait partie de ma vie intérieure. Il y a beaucoup de choses que je ne pourrais même pas exprimer, que j'essaie de suggérer dans mes livres, mais que je ne pourrai pas dire parce que c'est d'une telle... subtilité... C'est comparable à la finesse d'un papier de cigarette à peine visible, d'une fumée de cigarette... [Il regarde sa cigarette se consumer verticalement en attirant le regard de son auditeur sur la fumée qui s'en échappe]. Mais c'est essentiel. Ça, c'est ma vie intérieure. C'est moi. Dont une seule partie est visible.

Inflexions : *Que conseilleriez-vous à un jeune qui veut partir ? L'avez-vous conseillé à votre fils ? Ou à vos fils ?*

Pierre Schoendoerffer : La curiosité. « Sois curieux ! » Voilà ce que je lui dirais. Je crois que la curiosité est d'ailleurs dans la nature de l'homme. Tout l'itinéraire de l'homme depuis Cro-Magnon ou Neandertal est marqué, jalonné par la curiosité. C'est elle qui l'a fait avancer. Mais elle ne suffit pas. Il faut aussi, je pense, que cette curiosité soit chaleureuse.

Inflexions : *C'est-à-dire ?*

Pierre Schoendoerffer : C'est-à-dire que sur la crête de la vie, il ne faut pas voir le versant le plus noir. Au contraire, il faut toujours avoir l'idée que, même dans la nuit la plus sombre, il y a une petite bougie qui brûle [long silence]. La curiosité, c'est capital.

Inflexions : *Pour vous, partir sans curiosité...*

Pierre Schoendoerffer : Ce n'est rien.

Inflexions : *Partir peut-il être le résultat d'une révolte ?*

Pierre Schoendoerffer : Une révolte, c'est beaucoup dire, mais c'est un refus d'une certaine banalité ou trivialité. Alors, bien sûr, on a besoin du banal tous les jours, on a même besoin du trivial tous les jours. Mais... Mais... On est en quête de quelque chose qui est autre.

Inflexions : *Quand le Vieux¹ dit « adieu » sur la passerelle, c'est une façon de partir, mais c'est aussi une façon de clore ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui. Là, le Vieux est arrivé au bout de sa route. Ce qu'il a à dire, il ne veut pas le dire... Donc il dit : « Vous avez raison, y a rien à dire. » D'ailleurs, dans le film et dans le livre, il monte sur l'aileron pour voir le scope dans le brouillard. Avec les éclats lumineux en morse, il lit d'abord « Dieu » et ensuite, comme l'autre répète, il lit « adieu », ce n'est pas « Dieu » mais « adieu » que l'autre veut dire. Mais ça commence par « Dieu », c'est-à-dire... Un peu... La transcendance, la métaphysique... Pourtant, vous savez, je ne sais pas si je suis religieux ou pas. Ça dépend des moments ; c'est un mouvement de houle en moi. Mais c'est quand même là aussi une des nécessités humaines, la transcendance. Et dans le voyage, il y a la quête de savoir non seulement si la terre est vraiment ronde et si le soleil luit de l'autre côté de la même manière, mais il y a aussi « les autres hommes ont-ils les mêmes soifs que nous ? » Hé oui !

1. « Le Vieux » est joué par Jean Rochefort dans *Le Crabe-Tambour*.

Inflexions : *Vous, est-ce que vous pourrez dire adieu ?*

Pierre Schoendoerffer : Un jour, je le dirai. Ou je ne le dirai pas parce que je n'aurai pas le temps... Mais j'aimerais avoir le temps de me voir partir. Je ne sais pas comment je suis entré sur cette terre. Je sais mécaniquement comment ça s'est passé, mais je n'ai aucune idée de la manière dont mes yeux se sont ouverts sur les choses... Je ne sais pas. Mes premiers souvenirs ? J'avais quel âge ? Cinq, six, sept ans. Je ne sais plus exactement... Mais, en revanche, je n'aimerais pas être foudroyé. J'aimerais savoir que, dans tant d'heures ou de jours, ça sera fini. Je voudrais goûter jusqu'à la dernière goutte avant le passage. Je ne sais pas comment je suis rentré dans la vie, mais j'ai besoin de savoir comment j'en sors. [silence]. Mais je ne suis pas pressé [rires] !

J'avais un de mes amis, un ami vrai, de nouveau un de ces soldats, avec un « s » majuscule, un ancien légionnaire, commandant de la Légion, qui avait un cancer. Il a eu une agonie assez longue. Je suis allé le voir. On ne parlait pas beaucoup. À un moment donné, je lui ai demandé : « Et alors ? » Il m'a répondu : « J'attends... J'attends. » Ce sont les dernières phrases qu'il m'ait dites. J'ai trouvé ça très beau. Je ne sais pas ce qu'il attendait, il n'a pas précisé. Cette conversation, vous voyez, c'était vraiment... J'ai trouvé cela très beau [Il se reprend comme s'il se réveillait]. En fait, j'attends moi aussi quelque chose.

Inflexions : *Vous attendez quoi ?*

Pierre Schoendoerffer : J'ai attendu depuis que je suis né... Enfin depuis que... Pas « né » mais depuis que je suis... J'attends quelque chose... Quelque chose de la vie.

Inflexions : *Attendre, c'est subir. Vous n'avez pas cherché à attendre... Vous n'avez pas supporté de subir : vous êtes parti !*

Pierre Schoendoerffer : Oui. Mais en attendant, voyez ! Il y a deux choses : il y a une part qu'on subit et une part qui agit... Il y a la part des circonstances, et la part de soi et des choix qu'on fait soi-même.

Inflexions : *Avez-vous abordé ce départ avec... vos petits-enfants ?*

Pierre Schoendoerffer : C'est difficile parce que ça ne les intéresse pas trop... Il ne faut pas les forcer... Je sais que mes petits-enfants m'aiment bien. Ils sont intéressés parce que je suis un personnage un peu mystérieux pour eux, avec une aura qu'ils me donnent... Mais... Je ne peux pas leur dire plus que ce que j'essaie de dire dans mes livres ou dans mes films. Chaque fois, j'essaie d'aller aussi loin que je peux dans la transmission de mon expérience. Mais en connaissant mes limites et mes capacités... Et le talent ? Qu'as-tu fait de ton talent ? Mon talent me permet d'aller jusque-là, mais au-delà, ça ne dépend plus de moi.

Ce n'est pas mon talent à moi. C'est une parabole des plus étranges que celle des talents, parce que celui qui a beaucoup, on lui donne plus, et celui qui n'a presque rien, on lui enlève tout.

Inflexions : *N'est-ce pas un encouragement à aller chercher plus loin ?*

Pierre Schoendoerffer : Voilà ! Exactement... C'est ça.


Inflexions : *Donc, c'est l'encouragement à la quête et à la prise de risque ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui.

Inflexions : *C'est l'encouragement au départ ?*

Pierre Schoendoerffer : Oui.

Propos recueillis par Jean-Luc Cotard ┘



FRANÇOIS CLAVAIROLY

ABRAHAM, AVENTURIER DE DIEU ET DE L'HUMANITÉ

La figure d'Abraham dont la Bible raconte l'itinéraire, est celle bien connue d'un départ et d'une longue marche. La mise en récit de son histoire nous enseigne mille choses sur le sens du départ, sur ses risques et ses joies, sur ses rencontres inévitables. Et aussi, et peut-être surtout, sur les transformations et les métamorphoses qu'un voyage au long cours aussi riche promet à celui qui accepte de se laisser embarquer dans une aventure dont il ne connaît à l'avance ni le terme ni le réel motif. L'Éternel dit à Abram : « Pars de ton pays, de ta patrie et de la maison de tes pères, dans le pays que je te montrerai [et] Abram partit, comme l'Éternel le lui avait dit. » Sans poser de question, sans mettre de condition, en toute confiance, Abram obéit.

À la différence d'Ulysse aux mille ruses, roi d'Ithaque, et dont l'odyssée est un interminable retour marqué par le sentiment de la nostalgie, un voyage initiatique merveilleux mais dont l'enjeu est de reprendre enfin sa place, dans l'ordre des choses, et telle qu'il l'avait quittée, Abram, lui, ne rentre pas, il part et ne revient jamais. C'est-à-dire qu'il ne sera plus exactement le même. Son nom sera d'ailleurs changé en Abraham, *mhrba*, et sa descendance, à la différence du héros grec au fils unique Télémaque, deviendra très nombreuse et remplira toute la Terre.

Le départ d'Abraham est sans retour et s'ouvre sur une nouvelle histoire, celle de toute l'humanité. Nous avons dans ce constat de « non retour » un premier indice que donne le récit biblique. Un indice selon lequel la réponse à l'appel de Dieu fait entrer le partant dans une histoire qui s'ouvre sur de l'inédit, un inédit que le texte nous mène à découvrir.

Selon le livre de la Genèse (Gen 12), Abram mène une vie sédentaire au moment de sa vocation. Il est bien implanté dans une culture urbaine et dans une famille, il est loin d'être seul. Mais voilà, la racine de son nom (*rba*), qui évoque l'idée d'« errer », de « s'égarer » et même de « se perdre » ou de « périr », peut nous faire penser, sans trahir l'esprit du récit, qu'Abram, si bien installé qu'il soit à Harran en Chaldée, serait resté lui-même, c'est-à-dire un peu « perdu » et « errant » en lui-même, si Dieu ne l'avait appelé, et s'il n'était pas parti. Par ce départ il deviendra lui-même, celui qu'il est pour nous, père d'une nation ou père d'un peuple innombrable, comme le signifie exactement son nouveau nom : Abraham.

Le départ, pour cet homme, comme pour chacun de nous, est alors déplacement sur les routes du monde – ici du territoire de la Mésopotamie, de Harran, ou même de Babylonie, d'Ur sur l'Euphrate, jusqu'au Nil en Égypte. Il le mène aussi dans un pays, celui de Canaan, et dans une ville, Hébron. Mais ce départ est aussi dépaysement intime, déplacement spirituel, reconfiguration et redéfinition de soi, après tant de mises en question et tant de découvertes. Partir, c'est risquer d'être un autre. C'est accepter d'être humain, autrement dit de changer, de grandir, de devenir adulte, de devenir « grand ».

Point de nostalgie ici, mais, au contraire, une leçon étonnante et inoubliable de pédagogie. Dieu, dans le récit de la Genèse, met Abram à l'épreuve de la vie, comme si ce récit, à l'image de celui d'Adam et Ève ou de Caïn et Abel, offrait une ouverture salvatrice sur les expériences inévitables que l'existence nous réserve, celles du choix et de la responsabilité, celle de la liberté, et, en fin de compte, celle de la confiance.

Adam et Ève n'ont pas fait le choix de la confiance en Dieu, et ils se sont enfermés dans des explications oubliées et insuffisantes, se renvoyant la faute mutuellement. Caïn, pour sa part, n'a pas vraiment supporté d'avoir un frère, autrement dit n'a pas accepté de ne pas être le seul objet de la sollicitude de Dieu. Et il s'est laissé submerger par la jalousie et la violence, par sa défiance à l'égard de Dieu qui l'a amené à tuer. Il a préféré ne pas bouger en lui-même, il a préféré ne pas se laisser spirituellement et psychologiquement déplacer, il a décidé de rester droit dans ses pensées, dans sa posture, dans son image « idole » de soi. Au lieu de partir, symboliquement, il s'est mis hors de lui... physiquement.

Le texte biblique nous dit, par le récit de l'acceptation d'Abraham, qu'il est possible dans la vie de dire « oui », que nous pouvons toujours activer autre chose que la stratégie de l'esquive, de l'enfermement sur soi ou de la violence qui nous met hors de nous. Il est possible de « partir », de jouer le jeu, de faire confiance et d'oser se dire à soi-même qu'après ce « oui » inaugurant un départ et annonçant une séparation, plus rien ne sera comme avant pour soi et pour les autres.

Les conséquences de l'acceptation sont alors placées sous le triple signe de l'appel, de la bénédiction et de l'abondance de biens. Elles rappellent combien celui qui répond et qui part – sans savoir exactement ce que ce départ réserve – dépend de Dieu, place sa vie entre ses mains et lui fait une entière confiance.

▮ « Je l'ai appelé »

Dieu, en effet, appelle Abraham, comme l'énonce le prophète Ésaïe (És 51,2), et il le place dans une situation étrange : désormais, sa vie dépendra entièrement de ce que Dieu décidera. Peut-on imaginer que nos vies, aujourd'hui même, soient, elles aussi, placées sous le regard de Dieu, dans les circonstances d'un séjour à l'étranger, et qui plus est, peut-être, en milieu hostile ? Peut-on imaginer que dans les situations les plus désagréables, les plus vulnérables, les plus fragiles, elles soient malgré tout dans les mains bienveillantes de Dieu, alors même que nous n'en avons pas conscience ? Abraham n'était-il pas lui-même âgé, fragile, fatigué, plus préoccupé par le désir bien naturel d'une retraite tranquille que par l'attrait plein d'inconnu d'une aventure à vivre ? Je l'ai appelé, et il a répondu. J'ai trouvé à qui parler, se dit-il. Dieu aime les hommes qui osent et qui s'engagent. Abraham sera nommé « ami de Dieu »...

▮ « Je l'ai béni »

L'acte de bénédiction n'est pas seulement de l'ordre de la parole énoncée. La bénédiction est « passage à l'acte » de la part de Dieu. Ici, l'acte d'un « faire croître », d'un « faire grandir », d'un « fructifier », dans tous les sens du terme. Et Abraham, par la rencontre avec Sarah notamment, mais aussi avec Agar, la servante égyptienne, fera de cette bénédiction le signe d'une réussite historique et généalogique (en hébreu, *tdlwt*, généalogie et histoire ont le même mot pour se dire l'une et l'autre), si bien que le départ sera aussi nouveau départ, au sens familial du terme, occasion de nouvelles naissances et promesse de générations à venir. Peut-être y a-t-il là de quoi rire, comme le fait Sarah, vu l'âge de l'homme... (cent ans, Gen 21) et de la femme ! Toujours est-il que la bénédiction se réalise et qu'Isaac devient fruit d'une longue lignée, comme Ismaël pour une autre tout aussi longue.

Le départ est donc coupure, blessure et en même temps promesse d'un inconnu que l'on espère fécond. Exactement comme le symbolise le geste de la bénédiction qui l'accompagne au moment de prendre la route : celui qui l'accomplit pose les mains sur la tête de celui qu'il bénit, comme un signe d'« accueil », mais c'est pour une dernière fois avant de le laisser partir ; puis il les relève, et les laisse ouvertes et vides, blessées par ce départ annoncé, enfin il les tend, prometteuses de biens à découvrir et de mille bonheurs à vivre.

■ « Je l'ai multiplié »

Cette idée de multiplication, de prolifération, de croissance renvoie évidemment à d'autres textes, dont celui du récit de la création (Gen 1, 22.28), où il s'agit de gérer et de faire croître, de vivre et de faire vivre la création dont l'homme a la charge et la responsabilité. Nous nous souvenons tous qu'« au commencement », comme dit le livre de la Genèse, qu'« au départ », donc, l'homme s'est trouvé placé en situation de responsabilité pour lui-même et pour les autres.

Il en va de même dans la mise en récit de l'aventure d'Abraham : l'homme ne court pas le monde pour lui-même ni ne trace sa route pour sa seule gloire. Il se découvre et découvre son prochain, sa femme, ses enfants, ses amis et ses ennemis et même des anges, pour se retrouver lui-même, pour se vivre pleinement homme, pour s'humaniser, et pour vivre dans son temps, dans la certitude que sa vie est pardonnée, portée par un amour. Quitte à assumer ses fragilités, ses trahisons, ses petites, ses lâchetés, sa finitude. Le récit du cycle d'Abraham raconte tout cela.

■ L'ami de Dieu

Et, contrairement à l'*Odyssée* d'Homère où Ulysse, finalement, boucle la boucle et meurt tragiquement comme le destin et les dieux l'avaient prédit, la narration biblique du départ et du parcours d'Abraham n'en fera ni un héros ni un exemple mythique, mais simplement et pleinement un homme, comme Dieu les aime, un ami de Dieu. Car Dieu aime Abraham et garde sa vie, comme dit le psaume, à son départ et à son arrivée.

Cette qualification d'Abraham comme ami de Dieu (És 41, 8-10, 2 Ch 20, 7 Dn. Gr 3, 35, Jc 2, 23) se trouve évoquée jusque dans le nom même d'Hébron dans sa nomination arabe El-Halil (Er-Rahman) : la ville de l'ami (du Miséricordieux). Comme si le fait d'être aimé par Dieu avait quelque chose à voir avec l'acceptation, dans une pleine et entière confiance, d'un départ, d'une séparation, d'un choix de vie, sans autre certitude que celle d'être, précisément, accompagné par lui.

Peut-être faut-il voir alors dans cette amitié particulière qu'est l'amitié de Dieu, dans cette relation privilégiée de celui-ci avec ceux qui acceptent de vivre un exode, un dépaysement et tous les changements possibles et douloureux d'une compréhension renouvelée de soi et du monde, la trace de ce qu'est la grâce divine. Peut-être faut-il voir dans cette amitié le signe que tous ceux qui ont à connaître un exil, un départ, une déchirure, un arrachement aux siens, ne sont pas seuls

dans leur voyage et leur errance mais, au contraire, sont mystérieusement accompagnés de lieu en lieu, de port en port, dans leur périple.

Cet accompagnement mystérieux, cette route que Dieu lui-même fait avec nous, où que nous soyons, la Bible en témoigne à chaque page. Et puisqu'il ne s'agit pas d'un rêve mais d'un récit dans lequel chacun peut entrer librement, alors il est possible de saisir l'occasion : Abraham partit comme l'Éternel le lui avait dit, et Dieu se mit en route avec lui, nomade à son tour, jamais installé, jamais enfermé dans un lieu, dans un sanctuaire, dans une idole, dans une chapelle ou dans un dogme. Il nous aime, nous met en route et lui avec nous. Et si nous avons manqué un départ, si nous avons hésité, il revient vers nous. Et, inlassablement, il nous rappelle et recommence avec nous.

Le Dieu d'Israël n'est pas le Dieu de l'éternel retour ramenant au bercail, mais celui de tous les commencements du monde et de toutes les terres promises, encore inconnues et toujours à découvrir. Il est le Dieu des promesses, tenues et cependant encore inaccomplies. Et avec lui, partir c'est vivre. Abraham, notre père à tous, est le premier des aventuriers. ■



ÉRIC DEROO

« ENGAGEZ-VOUS, VOUS VERREZ DU PAYS ! »

« Jeunes gens, allez aux colonies. » « Voyagez, les troupes coloniales vous invitent. » « L'empire t'attend. » « L'empire réclame. » « Au service de l'Union française. » « Servez la communauté dans les troupes d'outre-mer. » Slogans de la propagande officielle, gros titres, accroches d'affiches de recrutement ou publicitaires... Jusqu'au milieu des années 1960, les Français sont imprégnés d'une véritable vulgate où les imaginaires les plus délirants côtoient les réalités du fait colonial, créant l'illusion d'un lien étroit entre la nation et son empire. Avec les romans « à quat'sous », la presse, la chanson, le théâtre, les vignettes et affiches publicitaires, les reportages photo et surtout le cinéma, un public extrêmement divers se prend à rêver d'aventures sur fond de lointains inaccessibles et à s'identifier à un héros, souvent un soldat, tête brûlée au grand cœur, qu'un étrange destin conduit à une fin tragique mais noble et, par là, à sa rédemption. Le militaire servant aux colonies y gagne de la sorte un prestige envié mais d'autant plus artificiel qu'il est en grande mesure fabriqué... L'apogée de cet attrait pour l'exotisme est atteint en 1931 au moment de l'exposition coloniale internationale de Paris. Or, si le maréchal Lyautey, commissaire général de l'exposition, plaide depuis des années pour que celle-ci soit organisée, c'est précisément parce que les « vraies » colonies font peu recette auprès des Français.

Ainsi, pendant les cent trente ans¹ qu'a vécus l'empire de la « plus grande France », il est indispensable d'observer l'enchevêtrement entre représentations façonnées de toutes pièces – en histoire, les mythologies sont bien des faits –, discours de propagande officiels ou privés et mécanismes qui ont réellement poussé des milliers d'hommes, en particulier des troupes de marine puis coloniales, à partir de 1900, à aller servir sous les tropiques.

Par ailleurs, les paramètres qui déterminent l'engagement sont extrêmement variables selon le milieu, les circonstances, la temporalité... La perception d'un officier, d'un cadre instruit, conscient des enjeux, soucieux de sa carrière, est très éloignée de celle d'un militaire du rang issu des classes sociales les plus modestes, peu éduqué et facilement influençable, engagé pour fuir sa condition davantage que par

1. De la conquête de l'Algérie en 1830 jusqu'aux indépendances en 1960-1962, mais en réalité bien en deçà si l'on intègre le premier domaine colonial des « vieilles colonies » sous l'Ancien Régime ; et même au-delà avec les Comores (1975), Djibouti (1977) et les divers statuts des territoires, communautés et départements ultramarins.

devoir patriotique. Cependant, si elle a longtemps été l'apanage d'une élite militaire, savante ou commerçante, la quête d'horizons nouveaux, en France comme en Europe, a fini avec le temps par toucher des volontaires de toutes origines. Depuis le XVII^e siècle, représentations bibliques, voyages d'exploration maritime, produits des compagnies des Indes et fortunes rapportés d'Asie, des Amériques puis des Antilles ou expédition de Bonaparte en Égypte ont popularisé l'idée qu'au-delà des océans s'étendent des terres inconnues, gorgées de richesses, faciles à conquérir pour peu qu'on ait le courage ou les moyens de s'y rendre.

S'y associe, dès la fin du XVIII^e siècle, le discours universaliste des Lumières repris par la Révolution mais surtout vulgarisé par la III^e République, qui va trouver matière à civiliser dans la « sauvagerie » présumée des populations et l'immensité inoccupée des espaces, à appliquer les théories de mise en valeur des hommes et des terres fondées sur l'idée de progrès², l'échelle des races, dans le sillon des théories darwinistes, et l'affirmation d'une absence d'histoire, donc de toute légitimité politique, culturelle ou économique des autochtones.

Les éléments réunis vont désormais marquer la relation à l'« extérieur » et aux opérations, pour l'essentiel de nature coloniale³, qui y seront conduites. Même si quelques explorateurs, civils et militaires, fonctionnaires, auteurs ou artistes, s'emploient à dénoncer les clichés et à tenter de les dépasser, ils seront plus nombreux à entretenir les mythes liés aux « vices » indigènes, aux mœurs « barbares », aux plaisirs interdits, aux fumées de l'opium, à l'érotisme débridé, aux trésors enfouis dans les temples, à la nature hostile... Des images en somme bien plus faciles à « vendre » auprès des foules qui, fascinées, sont ainsi convaincues non seulement de leur propre supériorité, mais aussi de leur unité raciale et sociale – nationale – et de la légitimité de l'expansion outre-mer. Des visions et des discours invariables, réducteurs et allégoriques qui rassurent face aux multiples équivoques et aux dangers que suscite l'entreprise coloniale.

Ainsi, cette unité de façade, face à l'anarchie indigène et à un environnement inhospitalier⁴, contribue à figer l'idée qu'on se fait de l'« ailleurs » avant même d'y partir et qui impose de s'y conformer, de la reproduire à son retour. Pour beaucoup, le désir de partir est teinté d'ambiguïté : certes, il s'agit bien de quitter un espace ordinaire, usuel – social, culturel, géographique – pour un autre exaltant et inconnu,

2. On parlera dorénavant de « mission civilisatrice ».

3. De nombreuses opérations de l'ère post-coloniale pourraient y figurer.

4. Sur des espaces là encore « stylisés » : le désert, la jungle, la brousse...

mais un inconnu tellement imaginé et normalisé⁵ qu'il en est rassurant⁶. Cette illusion d'un immuable colonial est aussi l'un des gages de la stabilité impériale. Récits de voyageurs, carnets, correspondances, témoignages divers de soldats, et surtout traditions des unités appelées à servir outre-mer pendant plus d'un siècle et demi reproduisent les mêmes antiennes, perpétuent les mêmes rites, garants de cohésion opérationnelle autant que garde-fous mentaux individuels et collectifs, mais aussi sources de préjugés qui pourront mener aux excès des guerres coloniales.

À la fin du XIX^e siècle, à l'heure des grandes expéditions coloniales outre-mer, légitimité politique et scientifique, philosophique et religieuse, visées militaires et commerciales, besoins en hommes, désir d'émancipation et appât du gain, goût de l'aventure et quête de la gloire prennent la forme d'un slogan qui fera la joie des chansonniers⁷ : « Engagez-vous... Rengagez-vous... »

Suspendu dans le temps et l'espace, « Partir⁸!!! » répond à cet appel. C'est d'abord un cri de guerre ou de ralliement, un ordre à exécuter dont le texte et les illustrations des affiches symbolisent avec force l'impérieuse nécessité ; une mission menée à bien, ensuite, décrite sous son meilleur jour ou, plus rarement, remise en cause au travers des notes de voyage ou des carnets de route des coloniaux qui s'obligent à témoigner. La nécessité de quitter la métropole s'inscrit, pour une large part, dans ce mouvement d'aller et retour entre « ici » et « là-bas », entre avant et après, entre jeunes et anciens, entre « engagez-vous » et « rengagez-vous » ; autant d'oppositions qu'accompagne la confrontation entre discours convenus et codes iconographiques d'une part, et réalités du terrain d'autre part.

Il y a également comme du défi à partir. Un défi qui exprime la lassitude d'une certaine génération d'officiers, ardents à se battre mais condamnés à attendre derrière la « ligne bleue » des Vosges le prochain affrontement avec le séculaire ennemi allemand. Une réponse pour les uns à la pression sociale résultant de la rigueur républicaine qui se conjugue à celle de l'Église toujours dominante ; pour d'autres, l'espoir d'échapper à la misère ou à la banalité de la vie rurale ou des petits métiers des villes. Et, pour être sûrs de se mettre ainsi définitivement à distance morale et géographique de leur milieu d'origine, de couper les amarres, la plupart invoquent les dangers

5. Extrêmement riche quant aux supports et aux publics visés, au premier chef enfants et adolescents : romans, réclames commerciales, calendriers, brochures, manuels scolaires, abécédaires, buvards, jouets, chansons, cartes postales, grande presse et périodiques spécialisés...

6. S'y ajoutent les promesses d'un retour, hypothétique jusqu'aux années 1900, mais chargé de promotions et de gloire, à en croire encore textes et iconographie patriotiques.

7. Et beaucoup plus tard de Goscinny et Uderzo dans les albums d'Astérix.

8. Ce sera même le titre d'un roman de Roland Dorgelès (Albin Michel, 1926).

et se couvrent des oripeaux de la barbarie⁹ qu'ils étaient censés aller combattre, renforçant l'image déjà chargée de soldats marginaux¹⁰.

Avis aux intéressés

Très tôt, des affiches, des vignettes, des tracts incitent les hommes à s'engager pour aller combattre au-delà des frontières. Ces documents constituent alors pour des populations largement incultes un medium de masse. Leur étude¹¹ permet à la fois de suivre la condition du militaire avec les avantages proposés, les espaces de la conquête, leur nature, les avantages ou risques qui s'y attachent et les stéréotypes qui les caractérisent. Enfin, l'évolution des modes et des supports de diffusion, des codes graphiques, des icônes de référence, des mots en dit beaucoup sur le « rêve d'Orient » tel que l'imaginent les concepteurs et tel que le reçoivent les spectateurs, futurs engagés ou volontaires.

Les premières affiches qui nous soient parvenues sont faites essentiellement de textes imprimés¹², même si une silhouette de soldat ou des armoiries régimentaires, peuvent l'illustrer. Sous l'Ancien Régime et au cours du XIX^e siècle, la majorité des Français étant analphabète, elles étaient lues et commentées par le sergent recruteur devant la population rassemblée. Événements importants dans la vie du village ou du quartier, ces annonces offrent ainsi l'occasion facile de produire un discours, d'inventer un lointain. Leurs slogans renvoient déjà à toutes les formules et images dont useront plus tard les illustrateurs : beaux soldats, beaux uniformes, bonnes conditions, avantages pécuniaires, apprentissage d'un métier et, enfin, promesse de voyages : « Avis aux beaux hommes. [...] Ici l'on s'engage on y est bien habillé [...] bien nourry. [...] L'on est bien appointé. [...] L'on trouve des maîtres en tout genre. [...] On y voit du pays. »

Aux côtés des titres de la presse, des affiches de proclamation couvrent les villes à l'occasion des événements militaires. C'est le cas de l'expédition d'Alger qui voit les mérites de l'armée d'Afrique¹³

9. À ses débuts, en 1899, la tragique mission Voulet-Chanoine nous paraît relever de cette posture.

10. Une image que la Légion dispute aux coloniaux, bien que fondée sur d'autres arguments.

11. Nous ne négligerons pas les autres vecteurs de diffusion mais nous privilégierons affiches, brochures et cartes postales de recrutement car elles s'adressent spécifiquement à de futurs militaires.

12. La naissance de l'imprimerie révolutionna l'affiche par la reproduction et la multiplication des textes. L'invention de la technique de la lithographie par Senefelder en 1798 permit le développement des illustrations. En parallèle, l'affiche commerciale se développa dans le prolongement de l'enseigne des artisans et des commerçants. Elle intégra rapidement l'image, ce qui influença la mise en page de l'affiche officielle : ainsi, les textes officiels furent progressivement illustrés par des petits dessins. Cependant, jusqu'au XIX^e siècle, l'affiche se résuma souvent à un simple texte typographié. Elles étaient écrites à la main ou bien conçues en série à l'aide de la technique de la gravure et du pochoir. Apportant la couleur, la chromolithographie, mise au point dès 1819, connaîtra son apogée vers 1900.

13. Un nom qu'elle gardera jusqu'à l'indépendance de l'Algérie en 1962.

chantés sur les murs d'Avignon dès le 18 juin 1830. Pendant les premières années de conquêtes coloniales en Algérie, en Afrique noire ou en Extrême-Orient, des années 1830 aux années 1860, seuls des récits publiés, illustrés parfois, le plus souvent rédigés par des cadres témoignent des combats, des conditions de vie, des populations et paysages.

Les explorations, qui précèdent régulièrement l'occupation territoriale, restent longtemps affaires de marins. Formés au dessin, très vite à la photographie¹⁴, les officiers de marine qui prospectent les côtes puis remontent le cours des fleuves sont parmi les premiers¹⁵ à manier l'exotisme et à susciter des désirs d'« ailleurs ». Les officiers d'infanterie ou d'artillerie de marine¹⁶ qui les accompagnent puis leur succèdent à terre, les sous-officiers et hommes du rang, tiennent des journaux dans lesquels ils expriment le besoin de fixer des dates, des lieux, des détails, de témoigner, car ils pourraient ne pas être crus au retour.

S'y entrecroisent réelle fascination pour les terres découvertes, descriptions souvent très précises – par exemple des travaux des champs, de l'artisanat, du petit commerce, en somme tout ce que partage l'humanité –, en même temps qu'interprétations caricaturales¹⁷, en particulier dans le domaine culturel, politique ou religieux. À propos des mœurs, des rites, de l'histoire intellectuelle, la méfiance, la réprobation dominent largement pour des civilisations perçues comme dévoyées ou jamais sorties de la préhistoire. Entre fascination et répulsion s'écrit peu à peu cet Orient « à la française »¹⁸. Il est exotique à l'aune de tout ce qui le différencie de la civilisation occidentale. Ses vertus et ses vices sont autant de graduations qui permettent de mesurer la distance parcourue entre les mondes et de conforter le colonial dans son œuvre tout en entretenant la nostalgie des temps bibliques perdus¹⁹.

14. Pour le rôle de la photographie, voir Éric Deroo, *La Vie militaire aux colonies*, Paris, Gallimard/ECPAD, 2009.

15. Voir les récits des marins et auteurs Bougainville, Dumont d'Urville, Francis Garnier, Pierre Loti, Claude Farrère, Victor Ségalen...

16. Fantassins de marine, surnommés marsouins parce qu'ils suivent le sillage des navires, et artilleurs de marine, surnommés bigors parce qu'ils s'incrusteront sur les bateaux et les forts des côtes qu'ils protègent, doivent leur origine à Richelieu en 1622. Nul doute depuis lors, du lien étroit entre ces troupes embarquées et la mer, l'horizon, les rivages inconnus...

17. Au même moment, des revues de voyages lues par un large public, *Le Tour du monde*, *La Revue des voyages* apportent déjà des informations plus sérieuses sur la planète.

18. Il est d'autant plus vaste et imprécis qu'il englobe pour un engagé la totalité des territoires sur lesquels il peut être amené à servir : du Pacifique à la Guyane, du Gabon à la Chine, du Tonkin à l'Afrique du Nord, de Madagascar à la Mauritanie.

19. La création, par exemple, dans les années 1930, de réserves de minorités à protéger sur les hauts plateaux indochinois ou en Afrique subsaharienne, les études « en vase clos » qu'y mènent les anthropologues et aujourd'hui le tourisme « ethnique » en sont les manifestations les plus récurrentes.

« Haute paye journalière... » « Emploi civil... » « Retraite et concession »

Cette période, qui s'étend de 1880 à 1900, est déterminante car, avec les colonnes de conquêtes ou les grandes missions d'exploration en Asie et en Afrique²⁰, puis l'établissement de souveraineté, relayés par les tribunes politiques, la voix populaire, la presse, le théâtre, la chanson, les expositions universelles, locales ou coloniales, la philatélie, la carte postale, qui constituent des médias de masse à l'époque... c'est toute l'action française outre-mer qui se fonde et s'impose. Proximité avec les classes laborieuses opposée aux élites féodales et commerçantes arrogantes, attraction pour les minorités contre les ethnies dominantes, volonté de préserver les vestiges des civilisations engloutis sous la jungle tout en bâtissant des villes modèles, familiarité avec les populations au nom de la solidarité républicaine, devoir de classer, d'éduquer, de soigner, d'intégrer, trouvent leur source et leur légitimité dans des discours de la Révolution revisités par les manuels scolaires – sans oublier l'influence des missions confessionnelles bâties par les ordres missionnaires catholiques ou protestants –, qui diffusent et entretiennent constamment la geste républicaine²¹.

Grâce à l'effort de scolarisation sans précédent mené par la III^e République, 75 % de la population est alphabétisée lorsque, en 1909, est émise une des premières grandes affiches de recrutement des troupes coloniales. Aucune illustration, mais un long texte exposant les « avantages assurés par la loi aux engagés et rengagés des troupes coloniales ». De fait, il est essentiellement question de « prime en argent », de « solde mensuelle », de « haute paye journalière », illustrées de tableaux de chiffres, et de l'obtention, au terme de l'engagement, d'« emploi civil », de « retraite » et de « concession ». Le gouvernement manque alors cruellement de troupiers et, depuis l'épisode désastreux de Madagascar, en 1895 – et les affaires du Tonkin dans les années 1880 –, où il avait dû envoyer des appelés, seuls les engagés ou les volontaires servent outre-mer. Même si certains participent à des expéditions ou à des missions glorieuses et

20. Entre 1877 et 1911, on ne recense pas moins de cent soixante-dix « missions d'exploration, politique, hydrographique, topographique, de délimitation, scientifique, de reconnaissance, de recherche, archéologique, d'abornement » ou encore « d'études géologiques, botaniques, forestières, des maladies, des voies de communication ou de pénétration... », soit cent six missions en Afrique occidentale entre 1877 et 1911, sept missions en Afrique orientale entre 1875 et 1900, trente-trois missions en Afrique équatoriale entre 1887 et 1911, et vingt-quatre missions en Asie entre 1882 et 1904. À ces cent soixante-dix missions, il convient d'ajouter celles répertoriées dans la « nomenclature des opérations de guerre et missions périlleuses », celles restées fameuses de Brazza, Gentil-Bretonnet, Joalland-Meynier, Fourreau-Lamy et Marchand (Nomenclature des missions d'études ou d'exploration donnant droit à la médaille coloniale, article 2 de la loi du 30 juin 1903, BO/G, pp. 1 139).

21. Et, les traces de cette spécificité, qualifiée d'expertise aujourd'hui, sont toujours très perceptibles dans les références des responsables politiques, du commandement et les motivations des hommes qui partent pour les « nouveaux orient ».

passionnantes, la plupart ne connaissent que les colonnes harassantes dans un milieu hostile, soumises à toutes les pathologies tropicales auxquelles s'ajoutent ordinairement les maladies vénériennes, l'alcool et l'absence d'hygiène. Avec de telles perspectives, il est évidemment très difficile de recruter des hommes solides et l'argent demeure l'argument principal. D'ailleurs, quelques affichettes et timbres se résument au dessin, naïf et colorié, d'un soldat colonial ou d'un tirailleur indigène, sur un vague fond de palmier et de cases, mais avec en grosses lettres, au centre de la composition, « Primes » et leurs montants en francs.

Les certificats établis à la fin du temps d'engagement constituent un autre mode de recrutement. Encadrés, exposés au cœur du foyer familial, authentifiés par la signature du colonel chef de corps, ils ont vocation à rappeler les états de service de l'intéressé pendant la durée de son engagement. Richement illustrés des scènes de batailles dont les noms décorent les emblèmes, ils évoquent des lieux aux sonorités qui marqueront des générations de Français : Hanoï, Sontay, Tuyen Quang, Tombouctou, Fort Lamy, Zinder, Brazzaville... Avec l'instauration du service universel en 1905, le certificat atteste du passage à l'âge d'homme dans toute sa plénitude : citoyen français, travailleur, électeur, père de famille, réserviste... et voyageur pour celui qui « a vu du pays »...

La presse militaire, alors très importante et influente²², est également un vecteur non négligeable pour pérenniser le récit colonial tout en l'authentifiant de manière plus scientifique. *L'Almanach du marsouin*, *La Revue des troupes coloniales* (1902), mais encore d'autres parutions limitées à une unité ou un théâtre d'opérations, comme *L'Ancre de Chine*²³. Autant de titres auxquels succéderont *Tropiques* (1948), puis *L'Ancre d'Or Bazeilles* (1962)... Ces revues produisent quantité de textes écrits sur le terrain, plus tard les premiers reportages, ou encore des analyses politiques, parfois même de véritables travaux d'ethnographie rédigés par des cadres en poste. Il est certain qu'autour de l'ancre de marine, symbole des troupes coloniales, se catalysent traditions et esprit de corps. « De l'arme ! » se présentent laconiques et sûrs d'eux marsouins et bigors ; celle « de tous les héroïsmes et de toutes les abnégations », comme l'a écrit le maréchal Lyautey²⁴. Mais les chansons de corps de garde sont plus explicites pour décrire les charmes et vicissitudes sous

22. Plusieurs dizaines de titres, parfois quotidiens, paraissaient alors, destinés aux diverses armes et services, et au-delà aux nombreux amateurs de la chose militaire.

23. Ou encore : *La Guinée militaire*, la *Revue militaire de l'AOF*, la *Revue militaire de l'AEF*, la *Revue militaire de l'Indochine* entre les deux guerres, puis après la Seconde Guerre mondiale, *Caravelle* (Indochine), *La Grande Ile militaire* (Madagascar), *Troupes d'AOF*, *Nouvelles* (Maroc), *Byrsa* (Tunisie).

24. « Du rôle colonial de l'armée », *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1900.

les tropiques²⁵ ; tout en stigmatisant les autres unités métropolitaines, les « culs rouges » qui ne voyagent pas.

Pour les officiers, souvent très proches des milieux politiques coloniaux et des sociétés savantes, l'aventure ultramarine peut représenter l'affaire d'une vie. Qu'ils réussissent leur mission d'exploration ou leur expédition militaire, et ils sont assurés de devenir des héros populaires comblés d'honneur que s'arrachent ministres, artistes, auteurs, journalistes. De retour de campagne, les ouvrages que la plupart d'entre eux publient, les feuilletons, spectacles, tableaux qui en sont tirés, sont autant de péripéties dont rêvent et auxquels s'identifient des milliers de Français, toutes classes sociales confondues. Cependant, malgré cet engouement de circonstance, le peu d'intérêt réel des citoyens, et par conséquent des politiques pour un empire dont ils ont du mal à voir les bénéfices, renforce encore l'image d'aventurier du soldat colonial. Assumant leur marginalité, tout en souffrant lorsque la patrie les ignore²⁶, les marsouins et futurs marsouins la nourrissent tant elle est devenue en quelques années un puissant signe identitaire.

La Grande Guerre, qui voit engagés, rengagés, réservistes, jeunes conscrits de métropole, vieux soldats de la coloniale et de tous les outre-mer mêler leur sang et partager les dangers du front, fait émerger une nouvelle figure héroïque, qui incarne l'empire et ses espaces lointains : le tirailleur, en particulier le brave Sénégalais « Y'a bon ». À lui seul, celui-ci désigne l'exotisme et la force, la simplicité primitive, la résistance, la fidélité, toutes qualités prêtées aux indigènes. Sur les affiches à la gloire des armées coloniales ou celles qui sont destinées à recueillir des fonds, Européens et indigènes figurent côte à côte pour se jeter à l'assaut des tranchées allemandes²⁷. En revanche, le charme exotique des indigènes mobilisés est mis à contribution par les services de propagande ; films, spectacles, journaux, chansons, manifestations diverses permettent aux Français de découvrir ces hommes et leurs modes de vie soigneusement mis en scène, frappant à coup sûr l'imagination de futurs engagés.

Victime du chameau

La France d'après-guerre est ruinée par le conflit. La « grande boucherie » a tari bien des vocations militaires, les crédits coloniaux sont limités. Dans ce contexte, toujours à court d'hommes

25. Voir à ce propos les actuels carnets de chants des troupes de marine où figure la plupart de ces chansons.

26. « Victorieux sur le terrain mais trahis à Paris par le gouvernement » deviendra un des leitmotivs favoris d'une fraction des militaires combattant outre-mer, de l'affaire de Fachoda en 1898 à la guerre d'Algérie, en passant par l'Indochine.

27. On ne reverra ce type d'allégorie fraternelle qu'au moment où la patrie est en danger, comme en 1939.

pour fournir des troupes de souveraineté et de moyens pour les payer, la direction des troupes coloniales développe une véritable et très moderne campagne de communication et de recrutement²⁸. À partir de années 1920, et plus encore à l'occasion de l'exposition coloniale de 1931²⁹, tous les supports sont exploités : films projetés en salles, collections de livres comme, par exemple, la « Collection de l'ancre », brochures, cartes postales et superbes affiches dessinées par les grands illustrateurs du moment³⁰. La composition reprend les grandes règles de l'affiche de cinéma ou de voyage. Le spectateur est d'emblée dans l'image, le texte s'estompe au profit de la scène et, surtout, ce ne sont plus un soldat ou un tirailleur en armes qui est mis en vedette mais un colonial souriant, en grande tenue blanche ou en tenue d'été, sans équipements, en « touriste » en somme³¹.

L'appel est clair, l'époque des combats mortels est révolue³², dorénavant ce sont les voyages dans des univers de rêves³³ qui sont proposés aux candidats. Des candidats qui sont issus d'un monde rural en pleine mutation et d'une classe ouvrière qui génère de très nombreux laissés pour compte, de déracinés incapables de s'insérer dans la société industrielle. D'un graphisme superbe, les compositions résument la belle vie outre-mer. S'y superposent eaux limpides, forêts luxuriantes, palmiers aux branches paresseuses, dunes dorées, chameaux aux ports altiers, geishas gracieuses et Africaines dénudées. C'est une véritable invitation aux loisirs qui est lancée aux badauds avec les slogans « Engagez-vous, rengagez-vous dans les troupes coloniales ! » « Voyagez, les troupes coloniales vous invitent ! »

Malgré ces beaux efforts des services coloniaux, l'écart reste grand entre promesses et situations concrètes, comme le décrit Martial Doze, le grand thuriféraire des coloniaux avant guerre³⁴ : « Un temps était, rapportent les anciens, où l'on s'écriait dans les corps de garde, quand on voyait arriver un nouvel engagé : "Place ! Encore une victime du chameau !" »³⁵. » « Il décroche du mur une mappemonde,

28. L'État a créé en 1899 l'Office colonial, réorganisé en 1919 sous le nom d'Agence générale des colonies, pour mieux faire connaître l'empire aux Français. De son côté, la direction des troupes coloniales dispose d'un important service, le bureau technique des troupes coloniales (1901), devenu, en 1945, la section d'études et d'information des troupes coloniales.

29. Dès 1929, les régiments des troupes coloniales furent avisés que cet événement devait « faire ressortir la part prise par les marsouins et bigors à la mise en valeur de l'outre-mer français, attirer sur le milieu indigène la sympathie et l'attention de la Nation, éveiller les vocations coloniales tout en améliorant le recrutement des formations appelées à servir hors de métropole ».

30. Yra, Georges Scott, Maurice Toussaint, Georges Dutriac, J.L. Beuzon, Léon Fauret...

31. C'est l'époque où les corps se libèrent, short et chemisette constituent désormais la tenue de travail des coloniaux.

32. La coloniale se bat pourtant encore au Maroc, en Syrie, au Sahara et, épisodiquement, en Indochine.

33. Dès les années 1920, Albert Londres évoque les « colonies en bigoudis »...

34. Un autre auteur, Pierre Mille, popularise la figure de *Barnavaux, héros de la coloniale*.

35. Martial Doze, *Mon ami Launay*, Paris, « Collection de l'ancre », 1931.

l'étale d'un geste large et touche des points, au hasard, de son doigt maigre bagué d'une fine tresse de crin d'éléphant : "Voilà des garnisons de choix. Je les connais toutes : Nouméa, Papeete, des perles ; Saigon, dans l'incendie des flamboyants ; Conakry, au milieu de sa corbeille de manguiers et de cocotiers ; Tananarive, aux sept collines ; Tombouctou... la terre, toute la Terre !" Il parle d'abondance. S'il ment, c'est du moins avec charme et conviction... Il fait défiler devant moi des arguments décisifs : voyages, soldes, primes, médailles, ancres, pousses, chaloupes, retraites, congais, colonnes, mangues, barouds. [...] Je me lève, conquis. Mon cousin sera marsouin³⁶. »

Gueule d'amour et quai des brumes

L'entre-deux-guerres voit le triomphe du cinéma. Les progrès techniques – parlant, tournage en décors naturels, méthodes de diffusion et campagnes de promotion – propulsent certaines vedettes, tel Jean Gabin, au rang de modèle national auquel beaucoup d'hommes s'identifient. Tour à tour ancien « joyeux », légionnaire espagnol, pilote, marsouin ou spahi, il incarne dans de nombreux films à succès l'archétype du héros déclassé qui trouve outre-mer le salut ou la rédemption, dans l'amour ou la mort. Si le soldat y gagne en popularité³⁷, dans ces scénarios apparaît une mise à distance du discours colonial traditionnel. La dénonciation radicale des empires n'échappe pas aux affrontements idéologiques qui bouleversent alors le monde. Éclatent des révoltes nationalistes qui, pour beaucoup, annoncent des guerres de libération coloniales. À ces exigences pressantes répond une répression dont les échos atteignent la métropole. Les gouvernements, à commencer par celui du Front populaire en 1936, se doivent de proposer des alternatives, d'offrir aux futurs coloniaux, et surtout aux colonisés, un autre rapport politique, social, économique.

Après le voyage, un nouvel idéal est proposé aux candidats à l'engagement : non plus celui du soldat, du touriste sympathique et fraternel, mais celui du technicien, du spécialiste. Bâtisseur, médecin, infirmier, conducteur, il incarne le renouveau de l'aspiration humaniste³⁸, qui se retrouvera plus tard dans le concept de l'humanitaire³⁹. À l'Orient des mousmés et des congais, des pagodes et des tatas de Djenné, des

³⁶. Martial Doze, *id.*

³⁷. Jean Gabin, interprétant un sous-officier de spahi dans *Gueule d'amour* en 1937, suscitera nombre de vocations pour les cavaliers d'Afrique.

³⁸. En effet, dans la propagande coloniale, ce n'est pas à proprement parler une nouveauté. En revanche il annonce une évolution, une présence européenne qui ne s'établit plus sur une assimilation pure et simple des populations mais sur une association, source à terme d'autonomie. L'indépendance, nul n'y songe encore.

³⁹. Le film *L'Homme du Niger*, en 1939, soutenu par le gouvernement, met en scène médecin, architecte et soldat.

baobabs et des palmiers, toujours présents en fond du décor mental et pictural, se superpose désormais la mission au service de l'altérité et de la patrie ; c'est en tout cas ce que souhaitent les recruteurs et que suggèrent les affiches. Si, en 1939, la guerre ranime les feux de la « plus grande France⁴⁰ », Vichy n'hésite pas à mobiliser « pour garder l'empire que tes ancêtres ont fondé », face aux ennemis anglais et gaullistes. C'est plus que jamais dans ces espaces démesurés, à la taille du drame qui vient de frapper le pays, dans ces déserts rédempteurs chers au père de Foucauld ou au général Laperrine que réside le salut de la France. « Il faudra rebâtir l'empire », « L'empire t'attend », « L'empire réclame des hommes d'élite, des savants, des techniciens », autant de slogans qui ne proposent qu'efforts et exigent des compétences.

Le mal jaune

Dès 1945, les unités indigènes qui ont défilé aux côtés des troupes de la France combattante, une métropole exsangue et sans perspective, et la guerre d'Indochine⁴¹ remettent l'Orient au goût du jour. Le désir de quitter un pays vaincu en 1940 et déchiré par la guerre, la volonté de participer au rétablissement de la grandeur de la nation, le besoin de se reconstituer une carrière pour les cadres prisonniers en Allemagne pendant cinq « unités de la France libre », enfin l'incapacité de beaucoup à se réinsérer dans une société ingrate raniment les mythes asiatiques. Les nationalistes Viêt-minh retrouvent le qualificatif de « pirates », la jungle son paludisme et les petites congais, rebaptisées « taxi girls », sont plus vénales que jamais... Si quelques affiches vantent encore le seul voyage, elles sont plus nombreuses à insister sur les vertus guerrières du combattant d'Indochine. Inspiré des unités d'élite alliées, un nouveau héros occupe le terrain : le parachutiste. Avec lui, l'objectif est clair : « Parachutistes coloniaux : la gloire, l'action ! » Plus explicite encore : « Tu es un homme, va en Indochine, tu deviendras un chef ! » Dans ces années de pénurie et de chômage, l'obtention d'un métier, d'un certificat de bonne conduite ou même d'une citation compte pour un jeune homme.

Dans les motivations des volontaires, aventure, solde et travail s'entrecroisent, mais il n'en demeure pas moins vrai que tous reviennent atteints du fameux « mal jaune »⁴², cette nostalgie de « l'Indo » qui les

40. La montée des périls conduit les artistes à faire figurer à nouveau l'armement sur les affiches.

41. Qui débute en fait avec le coup de force japonais le 9 mars 1945 et qui, en principe, ne verra combattre du côté français que les seuls volontaires.

42. Titre d'un roman de Jean Lartéguy paru en 1965.

étreint encore, comme dans *Marie-Dominique*, célèbre chanson écrite par Pierre Mac Orlan, qui est devenue l'un des chants emblématiques des troupes de marine. À lui seul, le mal jaune symbolise le désir d'ailleurs, les charmes vénéneux, l'amour du pays, les combats perdus dans l'honneur et, pour finir, l'étrange envoûtement qui hante les survivants. Il a pris le pas sur l'antique fascination pour le Maghreb, celle très particulière pour le désert et celle teintée de bonhomie, condescendante souvent, pour l'Afrique noire, ses populations et leurs sortilèges.

Du service de l'Union française à la coopération

Avec la Constitution du 27 octobre 1946, l'Empire colonial français – appellation qui n'a jamais été officielle – devient l'Union française : ce changement d'appellation traduisait la volonté des fondateurs de la IV^e République de définir de nouveaux rapports entre la métropole et l'outre-mer, dans l'esprit de la Conférence de Brazzaville⁴³. À l'avènement de la V^e République, en 1958, l'Union française se transforme en Communauté⁴⁴. Déjà infléchi avant 1940, le discours qui porte les projets outre-mer et doit se retrouver, en partie, dans celui des volontaires est dorénavant le service : « Au service de l'Union française », « Servez la communauté dans les troupes d'outre-mer. » Quant à une autre affiche, d'avril 1957, elle propose d'effectuer le service légal « sur un territoire de votre choix ». Toutes annoncent le grand tournant né des indépendances et de la fin de la guerre d'Algérie. Avec la dissolution des unités de l'armée d'Afrique, il ne reste plus de troupes professionnelles, à l'exception de la Légion étrangère.

Quant à l'outre-mer, il est désormais réservé aux appelés volontaires pour un « service long ». L'exotisme reste de mise pour motiver les candidats. Mais le service national ouvre également de nouvelles perspectives : le temps de la coopération est venu. Une affichette du ministère de la Coopération l'illustre avec deux personnages dessinés, un noir et un blanc, qui édifient un mur fait des nouveaux drapeaux africains : « Je construis, tu construis, nous construisons l'Afrique nouvelle. » Même si elle n'est pas directement destinée à des militaires, cette campagne est à la mesure des nouveaux rapports que la France entend établir avec ses anciennes colonies. Les missions d'« assistance militaire technique », puis de « coopération de sécurité et de défense », la gestion de bases terrestres et navales, les accords de

43. Le général de Gaulle y avait prononcé un important discours dans ce sens le 30 janvier 1944.

44. Parallèlement à cette évolution politique, les troupes coloniales deviennent troupes d'outre-mer en 1958, avant de reprendre en 1961 leur appellation de tradition, troupes de marine.

défense qui justifient diverses interventions militaires et qui imposent, surtout, à partir des années 1970, la professionnalisation des unités de la « force d'action rapide », offrent encore l'occasion de servir sous les tropiques sans oublier les départements et territoires d'outre-mer.

À partir des années 1990, les opérations extérieures au sein de forces françaises ou multinationales, la professionnalisation complète des armées, la suspension du service national et la réduction des effectifs modifient à nouveau le paysage de la défense et les horizons d'engagements. Désormais, toutes les unités, en particulier de l'armée de terre, sont appelées à être déployées sur un théâtre d'opérations extérieur ou outre-mer. Seules survivantes des vieilles unités destinées à servir au-delà des océans, les troupes de marine⁴⁵ doivent partager non seulement leur expertise du service « outre-mer et à l'étranger » avec toutes les autres formations, mais également une part de leurs traditions, de leurs rites et finalement de leurs « ailleurs ». Quant aux affiches, elles cèdent le pas aux CD rom, aux sites dédiés et aux clips sur *You Tube*. Que disent-ils qui permette d'identifier, de mesurer, le « partir » des jeunes engagés ?

« Soldat de la paix, l'engagement opérationnel aux quatre coins de la planète, le dépassement, la mission, l'aventure, un esprit, des métiers » ; finalement autant de formules proches du « civiliser, voyager, servir, un métier » des grands anciens... Quant aux rêves d'Orient, si la mondialisation les a largement démonétisés, normalisant toutes les sources d'exotisme, l'extrême diversité des situations, des populations et des terrains que découvrent les militaires, du Kosovo à l'Afghanistan, du Tchad au Liban, leur offre autant d'occasions de rencontres, d'échanges, d'action, de souvenirs, d'engagement au combat et, parfois, de sacrifice. Comme leurs aînés, ceux qui appartiennent à la « quatrième génération du feu » continuent eux aussi de s'engager pour partir, voir du pays et assouvir leur soif d'« Orient » réinventé...

Avec mes remerciements au lieutenant-colonel Antoine Champeaux et à Olivier Blazy. ■

45. Il convient, bien entendu, de ne pas oublier la Légion étrangère mais qui obéit encore à d'autres paramètres quant au concept de « partir » et les quelques unités de tradition de l'armée d'Afrique reconstituées, comme les tirailleurs, les spahis ou les chasseurs d'Afrique.

JACQUES FRÉMEAUX

UN RÊVE SAHARIEN ?

Le Sahara a longtemps contribué à exagérer sur les planisphères l'importance de la superficie de l'Empire colonial français, dont il représentait, vers 1939, environ le tiers (quatre millions trois cent mille kilomètres carrés sur douze millions). Les Français n'en dominaient pourtant qu'un peu plus de la moitié, c'est-à-dire les parties occidentale et centrale. La partie orientale, à l'exception des pays du nord du Tchad, relevait de l'Italie (désert libyen) et de l'Angleterre (déserts égyptien et soudanais). Les populations sahariennes représentaient moins de 2 % de l'ensemble des sujets de l'empire (grossièrement un million d'habitants sur soixante). Quant aux ressources, elles parurent longtemps inexistantes. Ce ne fut que très tardivement, six ans avant l'indépendance de l'Algérie, que des potentialités réelles, pétrole et surtout gaz, purent être mises en avant, au point de présenter le Sahara comme un nouvel Eldorado.

Pourtant, le Sahara a mobilisé nombre d'énergies et a inspiré nombre de rêves, traduits ou pas en actions ou en œuvres d'art. C'est sur ces réalisations et ces représentations qu'on tentera de s'arrêter quelques instants dans ce court article¹.

Le Sahara comme volonté : un rêve de conquérants

De la sécurité des établissements français au mythe du commerce du Sud (1830-1881)

Les Français abordent le Sahara d'abord par le nord, à partir de l'Algérie, puis, par le sud, à partir de la Mauritanie. Ils veulent prioritairement protéger les territoires qu'ils occupent contre d'éventuels coups de main. En Algérie, Abd El-Kader a longtemps utilisé les hautes plaines steppiques qui s'étendent au sud d'une ligne qui va de Biskra jusqu'aux confins marocains pour mener des raids contre les établissements français. Par la suite, l'action d'« agitateurs » tel le chérif d'Ouargla suscite des ripostes comme l'occupation de Bou Saada et de Laghouat (1852). Au sud, c'est le Sénégal que les Français souhaitent défendre contre la pression des tribus maures établies sur le fleuve. Mais dès cette époque, les visées commerciales sont présentes. Le contrôle des routes caravanières qui, depuis la Méditerranée, atteignent le continent noir, pourrait constituer un débouché

1. La matière de cet article est constituée par le livre de l'auteur, *Le Sahara et la France*, Soteca, 2010.

intéressant pour le commerce. Les ports algériens paraissent évidemment être les premiers à pouvoir en bénéficier, mais les autorités de Saint-Louis estiment qu'il pourrait être détourné vers l'Atlantique par les vallées du Sénégal et du Niger.

Ces ambitions sont vite déçues. Le commerce transsaharien a toujours emprunté des routes qui s'écartent de l'Algérie au profit d'itinéraires plus courts aboutissant respectivement au Sud marocain et au golfe des Syrtes, partagé entre les régences de Tunis et de Tripoli. Ces tendances n'ont fait que se renforcer depuis la conquête française. D'une part, les commerçants musulmans sont écartés d'un pays où règne presque constamment la guerre pendant vingt ans (1830-1850). D'autre part, l'interdiction par la France de la traite des esclaves suivie, en 1848, de l'abolition de l'esclavage, prive le trafic transsaharien de l'Algérie d'un de ses produits les plus rémunérateurs : les captifs noirs. Les enquêtes menées sous le Second Empire sont de ce point de vue sans appel.

Pourtant, le début de la III^e République voit naître deux grands rêves technocratiques. Avec son projet de mer intérieure (1874) le capitaine Élie Roudaire prétend bouleverser l'écologie saharienne en faisant déferler les eaux du golfe des Syrtes dans les chotts tunisiens et algériens. De son côté, l'ingénieur Adolphe Duponchel propose en 1878 de relier le Niger à la Méditerranée par un chemin de fer transsaharien. Mais l'échec est total. Le Sahara reste d'autant plus fermé que les populations s'opposent vigoureusement aux tentatives de pénétration, comme le prouve, en 1881, la disparition tragique de la mission de reconnaissance du transsaharien commandée par le colonel Paul Flatters.

■ De la conquête à la « paix française » (1881-1955)

Les épisodes suivants s'inscrivent dans la perspective impérialiste qu'élaborent les responsables du « parti colonial » des années 1890. Il s'agit de s'assurer les hinterlands des pays conquis en Afrique de l'Ouest, en Afrique centrale et en Algérie, dans une perspective à la fois terrienne et sécuritaire : prévenir les ambitions de puissances rivales, selon une logique préemptive, et éviter de laisser subsister des territoires incontrôlés d'où pourraient partir des raids dangereux. Les accords internationaux passés avec l'Angleterre surtout, mais aussi avec l'Espagne, délimitent la zone française. Le « Plan Tchad », qui vise la jonction des possessions algériennes, soudanaises et congolaises, est préparé dès 1898 sous les auspices du ministère des Colonies et de celui des Affaires étrangères. La mission du commissaire au Congo, Émile Gentil, partie de Fort-Archambault, sur le Chari, à environ six cents kilomètres du lac Tchad, doit rejoindre celle du capitaine Paul Voulet

(dite « Afrique centrale »), venue du Soudan après une marche de deux mille kilomètres depuis Say, sur le Niger, puis se réunir avec une troisième colonne, commandée par l'ingénieur Fernand Foureau et le commandant François Lamy, partie d'Ouargla, et qui doit franchir, pour sa part, plus de trois mille kilomètres. La jonction, réalisée en février 1900 (après que Joalland a succédé à Voulet comme chef de la mission Afrique centrale), permet de réaliser un « bloc africain français » impressionnant, au moins sur les cartes.

À ce moment, cependant, le Sahara n'est pratiquement pas conquis. La mission Foureau-Lamy a réussi à le traverser, non sans mal. Mais les redoutables Touaregs se sont dérobés sans se soumettre. Les groupes d'oasis du Tidikelt, du Touat et du Gourara, plaque tournante de la circulation au Sahara, restent libres d'occupation. Au sud, les officiers du Soudan, malgré la prise de Tombouctou en 1894, se sont attachés à progresser de la boucle du Niger au Tchad, sans chercher à s'enfoncer vers le nord. Mais la conquête soulève de graves questions diplomatiques. Les oasis sont revendiquées par le sultan du Maroc, auquel il ne peut être question de s'attaquer sans un accord européen qui fasse à chacun sa part. Les populations touarègues résident en partie en Tripolitaine, d'obédience turque. Or, toute progression vers la Tripolitaine, de la Méditerranée aux massifs montagneux de l'Ennedi, du Borkou et du Tibesti, provoque le mécontentement des Italiens, qui ambitionnent de succéder aux Turcs comme maîtres du pays.

Les Français avancent méthodiquement, en s'appuyant notamment sur la détente, puis l'entente, avec les Britanniques. À l'ouest, l'occupation des oasis (1900) est suivie de celle des confins algéro-marocains. À l'est, les négociations avec les Turcs (1910) ne donnent à la France ni Ghadamès ni Ghat, les deux marchés les plus importants de la région. Au sud, l'occupation de la Mauritanie s'arrête aux confins du Sahara espagnol, pratiquement inoccupé, de même que la zone française qui s'étend au nord jusqu'au pied du grand Atlas. Cette situation est appelée à durer jusqu'en 1934.

■ De l'immobilisme à la révolution

Les responsables français du début du XX^e siècle considèrent que le Sahara a peu d'avenir. L'essentiel est d'y assurer la sécurité par un dispositif efficace et peu coûteux. Depuis longtemps, l'armée française dispose d'un modèle politico-militaire particulièrement adapté. Le plus complet est celui de l'armée d'Afrique, qui, après la conquête de l'Algérie, puis de la Tunisie, commence à s'attaquer au Maroc. Un corps spécialisé, les officiers des Bureaux arabes, assure le contrôle des chefs de tribu et fait la police à l'aide d'unités indigènes, les goums. Les officiers des troupes de marine se comportent de manière comparable,

bien que moins systématique, en Afrique noire. Ce modèle est appliqué au Sahara algérien, avec la création des territoires du Sud, le plus important étant celui, immense, des oasis, dont le fondateur est le commandant Henry Laperrine d'Hautpoul. D'autres territoires militaires sont créés au Niger, en Mauritanie et au Tchad. Les commandants de ces territoires, qui dépendent directement des gouverneurs généraux, ont à leur disposition des unités méharistes, encadrées par des officiers français, et à recrutement indigène. Au Sahara algérien, la composition est à peu près homogène. En Afrique occidentale française (AOF) et en Afrique équatoriale française (AEF), les sections méharistes, puis groupes nomades, juxtaposent des auxiliaires ou partisans recrutés dans les tribus et des tirailleurs « sénégalais » réguliers.

Pendant cinquante ans, le Sahara paraît s'attarder dans ce système hérité du milieu du XIX^e siècle. Seule l'insurrection senoussiste de la Grande Guerre paraît l'ébranler. La misère croissante, due à l'accroissement démographique, ne suffit pas à secouer cette torpeur. La Seconde Guerre mondiale, qui voit pourtant l'épopée de la colonne Leclerc de Fort-Lamy à la Méditerranée par Koufra, suivie de l'occupation de la province libyenne du Fezzan, ne paraît guère toucher le Sahara. Il faut attendre la fin des années 1950 pour voir le paysage se modifier. Le Sahara est choisi pour accueillir les centres d'essai des engins spatiaux, et notamment des missiles. C'est là aussi que commencent les expérimentations destinées à la mise au point de la bombe atomique française. Surtout, la découverte de son potentiel en hydrocarbures paraît en mesure d'assurer l'indépendance énergétique de la France.

Loin d'apparaître, comme cela avait pu être le cas, comme une sorte de réserve ethnographique, ou du moins comme un monde préservé de la modernité, le Sahara semble ainsi se révéler, au contraire, comme un pays d'avenir, une sorte de nouvelle frontière de la France. Mais est-il possible de le conserver alors que l'Algérie échappe à la domination française ? Le général de Gaulle s'efforcera de l'exclure du processus des négociations avec les nationalistes algériens du FLN. N'y étant pas parvenu, il réussira du moins à assurer une transition négociée des intérêts français.

■ Le Sahara comme représentation : grandeur de l'homme, grandeur de Dieu

■ Orientalisme et humanisme

Le XIX^e siècle voit d'abord dans le désert un paysage susceptible de fournir des impressions ou des émotions. Le Sahara participe en effet de la sensibilité orientaliste qui domine les années 1820-1840, avec

les noms, en littérature, de Chateaubriand, Nerval, Lamartine et Hugo, ou celui de Delacroix en peinture. Cette sensibilité est d'abord recherche de la vibration des couleurs créée par la lumière éclatante. Elle est aussi quête de l'intensité des sensations, comme si la chaleur libérait des émotions trop longtemps contenues par le carcan des conventions bourgeoises.

Les rêveries marchent avec les progrès de la conquête. En décembre 1844, le compositeur Félicien David présente au conservatoire de Paris, sous le titre *Le Désert*, une ode avec mélodie versifiée évoquant la marche d'une caravane. C'est aussi l'année où le peintre Horace Vernet présente son tableau *Voyage dans le désert*. En 1857, Eugène Fromentin produit *Un Été dans le Sahara*, dont le cadre est la région de Laghouat. En 1867, Gustave Guillaumet présente un tableau intitulé *Le Sahara*, très évocateur des grands horizons mornes et de l'implacable lumière d'un univers qui inspire à la fois fascination et terreur.

Les paysages où les artistes, qui suivent de près les militaires, puisent leur inspiration sont alors les Hautes Plaines ou le revers méridional de l'Atlas saharien, avec les palmeraies de Biskra et de Bou Saada. L'attrait des paysages et des scènes de genre coexiste avec celui, moins éthéré, des amours illicites. Les uns cherchent le plaisir auprès des courtisanes Ouled Naïl. D'autres se livrent à des penchants encore moins acceptés, comme André Gide à la fin des années 1890, l'époque de la condamnation d'Oscar Wilde. C'est aussi par ce type de Sahara que les Français s'initient à la vie bédouine, dans laquelle ils voient surtout une existence libre, détachée de tout ancrage terrien, à travers les grands espaces, au galop des chevaux arabes et barbes. Derrière les clichés bibliques qu'ils apportent souvent avec eux, ils font aussi la découverte d'une culture arabo-musulmane demeurée bien vivante.

Le Sahara au sud des Hautes Plaines, celui que conquièrent les colonnes françaises à partir de 1900, diffère très fortement du précédent, avec ses distances infinies, ses conditions physiques beaucoup plus hostiles, qui condamnent tout voyageur égaré à une mort inévitable, ses tribus insaisissables. En général, contrairement à ce qui se passe dans l'ensemble des colonies, les Français cherchent moins à assimiler les nomades qu'ils ne subissent eux-mêmes l'attraction des genres de vie de ces peuples qui mettent leur point d'honneur à ne dépendre que d'eux-mêmes. Mais les distinctions de peuples ou de cultures ont-elles une si grande importance face à une réalité commune : celle de participer également de l'humaine condition ? Le Sahara, milieu impitoyable, interdit la survie de l'individu privé de la solidarité des siens. C'est aussi vrai pour les officiers et leurs méharistes que pour les nomades des tribus. Nul n'a mieux mis cette réalité en valeur qu'Antoine de Saint-Exupéry. Lorsqu'il se fait connaître

comme le chantre de l'épopée, alors futuriste s'il en fut, des pionniers de l'Aéropostale, dans *Courrier Sud*, publié en 1929, l'écrivain célèbre moins l'exploit technique que les efforts vécus en commun par les équipages. Dans *Terre des hommes* (1939), il fait de l'apparition in extremis d'un Bédouin porteur de l'eau salvatrice à deux aviateurs victimes d'un atterrissage forcé en plein désert de Libye le symbole même de la fraternité humaine. En revanche, *Le Petit Prince*, qui paraît à New York en 1943, se déroule dans un désert totalement dépourvu de tout folklore, espace qui est celui du vide de la page blanche sur laquelle Saint-Exupéry va crayonner ses petits personnages à la recherche d'un bonheur, non plus ascétique et volontiers chauvin, mais fondé sur un amour individuel et exclusif. C'est du moins ce qui paraît avoir fait jusqu'à aujourd'hui le succès universel de ce conte un peu mièvre.

D'autres images du grand Sahara s'offrent aux civils assez fortunés pour l'aborder selon une démarche de loisirs. Le tourisme connaît un début de développement. Des hôtels s'élèvent, notamment les établissements luxueux de la Société des voyages et hôtels nord-africains, filiale de la Compagnie générale transatlantique. En 1930, des « Hôtels Transat » existent à Bou Saada, Ghardaïa, El-Goléa, Touggourt, Ouargla, Beni Abbès, Timimoun. Des circuits permettent la découverte du Sahara. El-Goléa est ainsi le point de départ du circuit du Hoggar organisé par la compagnie des chemins de fer Paris-Lyon-Marseille (PLM) algérien ; c'est aussi une étape importante sur le circuit du Grand Erg, géré par la Société des voyages et hôtels nord-africains. Dès 1927, un rallye de sept mille kilomètres a été effectué par cinquante voitures de série, prélude à des voyages individuels de plus en plus fréquents. On peut désormais, écrit Joseph Peyré en 1944, « faire avec sa voiture le Sahara comme on "fait" les gorges du Tarn, ou peu s'en faut ». Non sans amertume, les « vieux Sahariens », attachés à leur désert inviolé, ou les chercheurs d'une expérience plus authentique, désireux de voyager loin des pistes parcourues par les « hommes pressés » à la manière de Paul Morand, doivent s'accoutumer à cette modernité envahissante.

Cette banalisation relative explique sans doute celle des productions artistiques. Créatif au début, l'orientalisme achève de s'enfermer dans la répétition des mêmes thèmes, et finit par devenir un art décoratif destiné à contribuer à l'agrément des intérieurs des coloniaux, en Afrique et en France, avant d'alimenter ceux des décolonisés. Les catalogues des salles de vente démontrent la permanence de ce goût jusqu'à aujourd'hui. Bou Saada est illustrée par le peintre Étienne Dinet (1861-1929), qui y a fixé sa résidence et s'est même converti à l'islam. Cependant, le Sahara intérieur n'est pas totalement négligé. À la suite des soldats et des explorateurs, des artistes parcourent le désert, et leur

inspiration se renouvelle par rapport aux poncifs orientalistes, tant par la rigueur du trait que par le traitement plus franc des couleurs. Roger Nivelé ou Paul-Élie Dubois, qui représentent les Touaregs du Hoggar, Paul Jouve, qui peint ceux du Niger, ou encore Charles Fouqueray savent donner des nomades une impression de fierté et de mystère aussi positive que celle qui domine dans les écrits de la même époque.

■ Un Sahara mythique

En dépit des belles pages de Saint-Exupéry, la littérature des années 1920 et 1930 témoigne d'une attraction pour un Sahara dont le vide est meublé non plus par l'aventure de la race humaine, mais par celle d'un moi attaché au dépassement personnel, jusqu'à l'extrême des facultés de l'individu, et au-delà si possible. Le trait commun à tous est de voir dans le désert un pays de vastes horizons, pur et, par là, stérile, dans une sorte d'affirmation désespérée de la jeunesse, pour se confronter à sa mort future en évitant la dégradation. Tous ces aspects se dissimulent derrière le masque de l'aventure, voire du fantastique, dont les écrivains alimentent les esprits par procuration.

Le fantastique s'affirme dès 1919 avec la parution du roman de Pierre Benoit *L'Atlantide*. « L'énigme » de la disparition de celle-ci, qui se fonde sur un des grands mythes platoniciens, présenté dans le *Critias* et le *Timée*, est résolue à grands renforts de citations érudites, voire livresques, non par l'engloutissement, mais par l'assèchement d'une grande mer intérieure saharienne. Mais l'auteur, fils d'officier, a su également faire planer sur son récit l'ombre permanente du drame, terriblement réel, de la mission Flatters. Pierre Benoit s'est inspiré, pour la généalogie d'Antinéa, descendante de Cléopâtre, de la légende du *Tombeau de la chrétienne*, mausolée bien connu des Algérois, qui passe pour le tombeau du roi Juba II et de son épouse, Séléné, fille de la dernière reine d'Égypte. Mais la coïncidence est frappante entre le nom de son héroïne, Antinéa, et celui de Tin Hinan, considérée chez les Touaregs Kel Ahaggar comme l'ancêtre fondatrice de leur peuple, et dont ils identifient la sépulture avec le mausolée d'Abalessa. En 1925, la fouille de ce tombeau permet de découvrir le squelette très bien conservé d'une femme vêtue d'une robe de cuir rouge, et parée de sept bracelets d'or.

Le genre épique est illustré par *L'Escadron blanc*, publié en 1930, premier des romans que Joseph Peyré a consacrés au Sahara. Ce livre narre l'équipée d'un détachement méhariste lancé à la poursuite d'un parti de pillards, « quatre-vingt-dix fusils sortis du Dra sous le commandement d'un fils d'Abidine ». Le cadre est emprunté à une reconnaissance menée entre décembre 1928 et février 1929 sous la direction d'un méhariste de renom, le lieutenant Jean Flye

Sainte-Marie. L'épisode est présenté comme la clôture d'une époque héroïque, le dernier des grands combats entre guerriers se battant à armes égales. Ce roman, au départ, est destiné à un public adulte, mais la littérature de jeunesse se l'approprie pour plusieurs générations et il plaît particulièrement aux jeunes garçons. Le livre est un hymne à l'ascèse et au renoncement, mais aussi à la recherche de l'extrême. Les femmes en sont exclues au profit d'une amitié virile qui n'est pas totalement dépourvue d'ambiguïté. Constamment réédité, l'ouvrage a préparé nombre de vocations sahariennes. Après *L'Escadron blanc*, Peyré poursuit la publication de la geste saharienne par deux autres romans : *Le Chef à l'étoile d'argent* (1933) et *Sous l'étendard vert* (1934), qui racontent certains épisodes des combats sahariens de 1915-1917, marqués par les sièges de Djanet et d'Agadez. Cette vision tend à faire du désert un domaine spécifique, un monde de guerriers rudes et loyaux, préservé miraculeusement – pour combien de temps ? – des petites gens de la vie courante et du monde moderne.

Pourtant, tous les écrits ne sont ni totalement ni toujours favorables aux militaires. Les prétentions du géologue Conrad Kilian (1898-1950) à jouer les « explorateurs souverains » et à revendiquer pour la France des territoires libyens sur lesquels il se dit le premier à avoir pénétré sont ignorées des autorités des Oasis. Odette du Puigaudeau, tout en ayant noué une relation amicale avec tel officier de Mauritanie, évoque avec ironie un autre officier, le « maître de l'azalaï », au comportement à la fois impérieux et mesquin. Mais la critique la plus forte est sans doute celle que prépare, à l'issue d'un séjour en Afrique du Nord, Henry de Montherlant. Son propos va jusqu'à dénoncer dans le mythe saharien un pur discours idéologique. Il dénonce l'« imagination saharienne », qui « travaille à augmenter la valeur morale de la terre que nous conquérons et à faire passer ainsi plus facilement les sacrifices de tout genre que nous coûte cette conquête ». Retenu par des scrupules patriotiques peut-être discutables, il attendra cependant 1968 pour publier cette charge dans son roman *La Rose de sable*.

■ Dieu au Sahara

Certains, enfin, poursuivent une quête spirituelle, fondée sur un questionnement attribué par Chateaubriand à Napoléon, ce grand maître des romantiques, à propos de sa campagne d'Égypte : « J'étais toujours frappé [...] quand je voyais les cheiks tomber à genoux au milieu du désert, se tourner vers l'Orient et toucher le sable de leur front. Qu'était-ce que cette chose inconnue qu'ils adoraient vers l'Orient ? » L'islam confrérique et initiatique, qui retient l'attention des politiques par ses capacités de mobilisation insurrectionnelle, éveille simultanément l'intérêt des esprits portés au mysticisme. C'est

la même forme de quête qui attire vers le sud la « bonne nomade » Isabelle Eberhardt (1877-1904), jeune Suisse d'origine russe mariée à un spahi, devenue musulmane, initiée à la Qadiriyya, et dont l'existence peu conventionnelle scandalise la société coloniale de l'époque.

Loin de se convertir, d'autres revivifient leur foi catholique au contact de la foi musulmane des Arabes et des Maures. Dans les années qui précèdent la Grande Guerre, le lieutenant Ernest Psichari trouve dans le désert mauritanien le lieu par excellence d'un ressourcement fondé sur l'austérité et la mission retrouvée d'une France porteuse du message des croisés. Sa lecture, qui s'inscrit dans la tentative de renouveau catholique et nationaliste du temps ne passe pas inaperçue, d'autant plus que Psichari est le petit-fils d'Ernest Renan. La vie du père Charles de Foucauld, établi à Tamanrasset en 1905, et mis à mort par un parti de Touaregs insurgés en 1916, fait l'objet en 1921 d'une première grande biographie due à l'académicien René Bazin. Si Foucauld n'a pas réussi à s'associer des disciples de son vivant, il n'en a pas moins exercé une fascination sur beaucoup de ceux qui l'ont approché, notamment le grand islamologue Louis Massignon, qui présente sa vie comme un modèle de présence chrétienne en pays d'Islam, fondée sur la prière et le partage, dans le refus de tout prosélytisme, selon une optique appelée à nourrir ce qu'on appelle aujourd'hui la rencontre islamo-chrétienne.

Conclusion

On peut, en quelques lignes, s'interroger sur le bilan de cette expérience. On ne doit pas en exclure bien des aspects constructifs. Elle contribua à former un type d'officiers français qui, sans illusion sur l'œuvre civilisatrice, surent partager la vie des nomades, les comprendre, et imposer des arbitrages en faveur de la paix. Elle nourrit un imaginaire qui a non seulement survécu à la colonisation, mais a même connu, grâce au tourisme, un essor inconnu jusque-là. Enfin, les découvertes pétrolières et la mise en valeur qui suivit témoignèrent, au milieu du XX^e siècle, d'un renouveau de vitalité de la France – encore que le modèle de développement fondé sur l'exploitation des hydrocarbures soit bien remis en cause aujourd'hui. Mais cette compréhension, cet imaginaire, ces témoignages de la compétence des techniciens français, n'auraient-ils pas pu trouver d'autres voies que celles de la conquête pour se manifester ? De même, la rencontre entre chrétiens et musulmans n'aurait-elle pas gagné à s'opérer dans un cadre moins belliqueux ? On pourra difficilement répondre par la négative. ─



ARNAUD PROVOST-FLEURY

PRENDRE LE LARGE. LA VIE DE « MARIN DE GUERRE »

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage. » Ainsi commence le poème de Joachim Du Bellay. Depuis toujours, partir constitue une destinée consubstantielle de la condition de marin. À la fois recherchée et subie, elle est partagée de tous, qu'ils soient pêcheurs, marchands, navigateurs à la plaisance ou « marin de guerre »¹. Chez ces derniers, partir loin, longtemps et en équipage constitue même un objectif majeur de formation initiale, un point incontournable de leur parcours « initiatique ». Campagne de la *Jeanne d'Arc* des officiers ou premier embarquement des officiers-mariniers et des matelots, cette étape indispensable révèle au futur marin la nature profonde de son métier, et lui permet de prendre conscience de tout ce qu'une telle vocation entraîne aux plans matériel, personnel, collectif ou familial.

Pour tout marin, partir en mer implique d'abord d'« appareiller » avec son navire. Cet acte fondateur ne s'improvise pas. Devenir marin est d'abord une affaire de cœur, de ressenti, d'appel, avant de se prolonger par une ferme volonté, celle qu'exige une minutieuse préparation.

L'aventure naît sous le doigt pointé sur une carte, dans le regard promené sur un globe terrestre, dans l'envie de franchir les limites connues, qu'il s'agisse des siennes ou de celles des géographes. Qui n'a pas retrouvé un jour au fond de son grenier un planisphère ou une mappemonde encore marquée d'une *terra incognita*, laissé courir son imagination puis rêvé de partir la découvrir ? Appareiller, c'est répondre à l'appel du large, c'est vouloir lever un coin de voile sur le mystère de l'océan, c'est vouloir laisser disparaître derrière soi cette côte dont l'on connaît déjà trop bien les contours pour offrir enfin à l'élément liquide l'espace d'un horizon entier, c'est vouloir goûter à pleins poumons un vent neuf et pur, laisser les embruns vous fouetter la peau, vous saler les yeux et les lèvres. Appareiller, c'est cingler vers cette ligne insaisissable que l'on contemple et que l'on envie depuis la terre, cette ligne dont on voudrait connaître l'au-delà afin d'atteindre les îles enchanteresses que vous content ceux qui en reviennent et côtoyer des civilisations inconnues, c'est aller à la rencontre de l'autre et de soi-même.

Lorsqu'une opération militaire attend au large, au loin, s'ajoute une dimension supplémentaire, partagée avec les camarades des deux

1. Expression empruntée au titre du livre du vice-amiral Hervé Jaouen (Éditions du Pen Duick, 1984).

autres armées, celle d'aller bientôt accomplir sa vocation fondamentale de « soldat »². La sentinelle de Buzzati veille sur son désert des Tartares dans l'attente du prochain combat. Le marin de guerre prend la mer avec cette même perspective potentielle de pouvoir y donner la pleine mesure de son engagement, d'y accomplir ce pourquoi il se prépare patiemment depuis toujours. Une différence demeure cependant. En mer, c'est le bâtiment qui combat, vainc ou sombre, non pas l'individu. L'identité même du matelot s'efface devant celle de son unité dont le nom éclate en lettres d'or sur le ruban légendé qui ceint le bâchi³ au-dessus de son front. Point d'action héroïque individuelle possible, le combat se déroule de façon définitivement collective.

Mais il ne suffit point de vouloir, encore faut-il pouvoir. Une autre victoire doit d'abord être remportée dans une première bataille plus austère qui se noue au fond des ports, celle de l'armement. Mille et un défis doivent être relevés avant de réussir à larguer les amarres : résolution d'avaries, embarquement de vivres, recherche de pièces de rechange, approvisionnement de cartes, de munitions, de matériels de toutes natures. En mer, face à l'élément ou à la mission, il n'y aura que l'équipage, son navire et ce qu'il aura pu emporter dans ses cales. Quel marin, du plaisancier à l'amiral d'une escadre, ne s'est de tout temps battu pour armer son ou ses navires, pour recruter toutes les compétences nécessaires au sein d'un équipage, pour dénicher une indispensable voile, un espar ou une précieuse pompe de rechange au fond d'un arsenal auprès d'un magasinier avare et pointilleux ? Qui n'a transpiré de longues heures au cœur de la nuit dans les fonds putrides d'une cale sous un moteur, pour le réparer à temps avant l'appareillage du lendemain ? Ce qui était vrai sur les vaisseaux de Louis XIV ne l'est pas moins sur une frégate moderne et même sur tout type de navire. Aux difficultés rencontrées sur le canon de l'avis avant sa mission, répond la similitude de celles subies sur le treuil du chalutier avant sa campagne de pêche ou sur le mât du maxi-catamaran avant un tour du monde en solitaire.

Le bâtiment est au cœur de toutes les attentions de ceux auxquels il va permettre de survivre en mer. De lui, de son état, de sa résistance, dépendra finalement tout. Quel marin ne lui voue un sentiment quasi affectueux, ne lui ménage aucun effort, aucune attention ? Il suffit

2. Soldat, le terme pourrait surprendre à l'endroit d'un marin. Larousse en donne pourtant une définition non réservée à la seule armée de terre : « de *soldare* : prendre à sa solde – Homme équipé et instruit par l'État pour la défense du pays ». Je l'emploierai quant à moi à dessein dans cet article, pour le sens profond de don de soi et l'ensemble des valeurs qu'implique la sujétion à cette cause ultime de la défense. Le terme véhicule une signification que partagent tous les militaires quel que soit leur uniforme. Ainsi a-t-on entendu ou lu diverses expressions : « Parler en soldat. » « Il est mort en soldat. » « La franchise d'un soldat. » « Un langage de soldat. » « Il a porté à la cour les manières d'un soldat »...

3. Bâchi : bonnet à pompon rouge des quartiers-maîtres et des matelots de la Marine nationale française.

de monter à bord pour le constater : aussières amoureusement lovées en plaies sur le pont, cuivres étincelants, matelot avec son éternel pinceau à la main « saluant tout ce qui bouge et peignant tout ce qui ne bouge pas »⁴, mécano aux mains noires de graisse surgissant par un panneau de pont... L'équipage prête souvent une âme à son bâtiment ; avec un rien de superstition tout peut y paraître de sa faute ou au contraire porté à son actif. Ainsi dans une escadre y a-t-il de bonnes et de mauvaises « bailles ». Tel navire a depuis longtemps la réputation d'être un meilleur embarquement que tel autre, de présenter telle caractéristique favorable ou défavorable ancrée. Les Britanniques confèrent même à leur bâtiment le genre féminin : « *she* », disent-ils quand ils en parlent, vantant ses qualités manœuvrières ou pestant contre son caractère parfois imprévisible... Oui, il fallut souvent aux marins fournir un opiniâtre effort pour arracher leur cher vaisseau aux eaux visqueuses du port, aux mille bonnes raisons et sirènes qui voulaient l'y retenir. Et enfin, « la déesse aux yeux pers leur fit alors souffler la brise favorable dont les fraîches risées, s'élançant de l'éther, allaient sur l'onde amère terminer au plus vite la course du vaisseau »⁵.

Naviguer requiert ensuite un état d'esprit, une mentalité particulière face à la nature. Cela impose d'emblée la modestie, devant la mer qui aura toujours le dernier mot et devant la mission à accomplir dont la portée nous dépasse parfois. Il y a trois sortes d'hommes disait déjà Platon : les vivants, les morts et « ceux qui vont sur la mer ». À l'instar du désert ou de la montagne qui lui sont très comparables, la mer est un milieu à la fois magnifique mais aussi hostile. Celui qui navigue n'y est que de passage. En équilibre entre les deux premières catégories d'hommes, le marin ne fait qu'y survivre pour une durée déterminée. Il porte en lui l'acceptation inévitable du risque de ne pas revenir et la mémoire de ceux qui s'y sont engloutis. « Allons ! C'est leur métier ; ils sont morts dans leurs bottes ! Leur boujaron au cœur, tout vifs dans leurs capotes... » répondait *La Fin* de Tristan Corbière au sentimentalisme de l'*Oceano Nox* de Victor Hugo.

L'homme moderne tend à oublier le caractère très relatif de sa puissance face à la nature. Le marin, régulièrement confronté à la fureur des éléments en acquiert, lui, une conscience plus aigüe, un respect et une humilité indispensables. Il faut avoir vu ces montagnes liquides qui vous masquent l'horizon derrière leurs murailles de cinq, six étages et même plus encore, il faut avoir été glacé et assourdi par les hurlements du vent dans la mâture, avoir senti le pont se dérober sous vos pieds à mesure que le bateau dévale la pente puis vous catapulte avec

4. Boutade classique dans la marine nationale.

5. Homère, *L'Odyssée*. Passage où Athéna, déesse de la guerre, permet à Télémaque de s'en retourner.

HEUREUX QUI, COMME ULYSSE, A FAIT UN BEAU VOYAGE

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim Du Bellay (1522-1560)

violence d'un bord ou de l'autre alors que l'étrave s'enfonce et que pendant des secondes qui paraissent des heures l'on se demande si elle va réussir à émerger à nouveau, avoir découvert au matin les bastinages arrachés, les embarcations défoncées au cours d'une longue nuit de lutte et contempler stupéfait le chaos grandiose des énormes lames glauques aux lèvres d'écume menaçantes, pour comprendre ce que c'est que d'être petit. La mer vous renvoie face à vous-même. Le marin la craint et l'aime tout à la fois. Pudique et « taiseux », il parle en général peu de cette amante difficile : quelle déception pour les journalistes que d'interviewer un Éric Tabarly !

Affronter le risque de la mer fournit une première occasion de se dépasser. La dimension militaire en procure une seconde, non moins exigeante. Ce souffle supplémentaire donne à l'engagement un sens plus profond encore, puisqu'il place l'accomplissement de la mission au-dessus du reste, avec un risque parfois plus grand que celui du seul milieu. Marin et soldat à la fois, chacun appareille pour accomplir son devoir, servir son pays au cours d'une mission avec ses implications et ses dangers propres : sauvetage de vies humaines, secours à des

populations, patrouille de police administrative en mer, opération de sûreté métropolitaine, opération extérieure en zone de guerre... Tant de sentiments se mêlent donc pour créer à la fois la vocation au métier et l'appel à mettre le cap vers le large le moment venu.

Partir revient à choisir de vivre ces différentes dimensions exceptionnelles, mais impose en contrepartie de renoncer à la terre. Plus fréquemment encore que ses frères d'armes de l'air ou de terre, le marin militaire laisse derrière lui, le temps de sa mission, famille, maison, paysages familiers. « Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village / Fumer la cheminée, et en quelle saison / Reverrai-je le clos de ma pauvre maison, / Qui m'est une province, et beaucoup davantage ? » poursuit le poème de Joachim Du Bellay. Pour chacun, renoncer à sa famille engage bien d'autres êtres chers que le seul militaire qui part. Le marin emporte avec lui toutes les questions non réglées, le souci de ne plus être aux côtés de sa famille pour les traiter ni celles-là ni celles qui surviendront en son absence.

Pour un marin et sa famille, l'importante fréquence de ces coupures fait partie de la vie, constitue l'essence même de leur vie. « Femme de marin, chagrin » dit la maxime ? Pas nécessairement, me semble-t-il. Mais il demeure que la famille doit s'adapter à ce rythme difficile et bien différent de celui d'un « terrien »⁶ : succession de départs, d'absences et de retours. Le marin assume son autonomie en mer tandis que sa famille doit, elle aussi, assumer la sienne à terre. Le bâtiment part ; épouse⁷ et enfants trouvent peu à peu un nouvel équilibre, qu'il faudra rompre lors du retour tant espéré. Absences ; autant de périodes où la famille apprend à se dispenser temporairement du soutien de celui qui est parti, à connaître la communication épisodique que laissent le courrier, les mails ou à l'occasion le téléphone en escale. Départs et retours ; autant de phases transitoires entre deux équilibres dont seule l'expérience permet d'apprendre à les vivre dans la meilleure harmonie possible.

Le retour paraît d'ailleurs plus complexe que le départ alors que s'y mêlent à la fois la joie des retrouvailles, toutes les attentes laissées « entre parenthèses » et qu'on voudrait combler, la narration des expériences vécues de part et d'autre, l'évocation parfois embellie et « merveilleuse » des horizons lointains. Ainsi le marin et sa famille vivent-ils peut-être plus intensément que les « terriens » leurs plus rares temps de partage commun. Ceci compense cela. Mais après une première phase merveilleuse de quelques jours où chacun a étanché sa

6. Terrien : dans cet article j'emploierai le terme dans le sens général de « l'homme vivant à terre », quel qu'il soit, et non pas dans son acception plus restreinte mais devenue commune, renvoyant à une appartenance à l'armée de terre.

7. Je me place évidemment ici du côté d'un père, seule facette dont j'ai l'expérience personnelle. La situation symétrique est bien évidemment vécue par les familles dont c'est la femme qui est marin et qui part.

LA FIN

Eh bien, tous ces marins – matelots, capitaines,
Dans leur grand Océan à jamais engloutis...
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines
Sont morts – absolument comme ils étaient partis.

Allons ! c'est leur métier ; ils sont morts dans leurs bottes !
Leur boujaron au cœur, tout vifs dans leurs capotes...
– Morts... Merci : la Camarde a pas le pied marin ;
Qu'elle couche avec vous : c'est votre bonne femme...
– Eux, allons donc : Entiers ! enlevés par la lame !
Ou perdus dans un grain...

Un grain... est-ce la mort ça ? la basse voileure
Battant à travers l'eau ! – Ça se dit encombrer...
Un coup de mer plombé, puis la haute mâture
Fouettant les flots ras – et ça se dit sombrer.

Sombrer – Sondez ce mot. Votre mort est bien pâle
Et pas grand'chose à bord, sous la lourde rafale...
Pas grand'chose devant le grand sourire amer
Du matelot qui lutte. – Allons donc, de la place !
Vieux fantôme éventé, la Mort change de face :
La Mer !...

Noyés ? – Eh allons donc ! Les noyés sont d'eau douce.
– Coulés ! corps et biens ! Et, jusqu'au petit mousse,
Le défi dans les yeux, dans les dents le juron !
À l'écume crachant une chique râlée,
Buvant sans hauts-de-cœur la grand' tasse salée...
– Comme ils ont bu leur boujaron. –

– Pas de fond de six pieds, ni rats de cimetière :
Eux ils vont aux requins ! L'âme d'un matelot
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,
Respire à chaque flot.

– Voyez à l’horizon se soulever la houle ;
On dirait le ventre amoureux
D’une fille de joie en rut, à moitié soûle...
Ils sont là ! – La houle a du creux. –

– Écoutez, écoutez la tourmente qui beugle !...
C’est leur anniversaire – Il revient bien souvent –
Ô poète, gardez pour vous vos chants d’aveugle ;
– Eux : le *De profundis* que leur corne le vent.

... Qu’ils roulent infinis dans les espaces vierges !...
Qu’ils roulent verts et nus,
Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cierges...
– Laissez-les donc rouler, terriens parvenus !

Tristan Corbière (1845-1875) - À bord. – 11 février

soif, réapparaît bien vite la nécessité du retour progressif à l’équilibre d’une vie quotidienne commune. L’épouse « rend » à son mari une part des responsabilités qu’elle avait assumées seule. L’époux reprend l’ouvrage du mari et du père oublié pendant un temps. Ayant un peu perdu de son aura de magicien et de conteur, un « papa qui gronde et qui bricole », un papa « normal » vit à nouveau à la maison... jusqu’au prochain appareillage, à moins que le départ suivant n’intervienne plus tôt encore, sans laisser le temps à la mutation de s’opérer.

À nouveau la terre s’éloigne. Son rythme disparaît au profit de celui très particulier et propre à tous ceux « qui vont sur la mer ». Y accomplir sa tâche impose de durer et d’endurer. Endurer, maître mot ! Le bâtiment navigue inlassablement durant de longues semaines, de longs mois. La mer l’emporte sur sa hanche souple, lui imprime sa danse ou sa colère selon son humeur, le vent l’anime de son souffle ou de sa furie. Il faut adapter sans cesse l’allure, le cap moyen, la vitesse. Les diesels sifflent sous l’effort, le bâtiment craque, s’ébroue, vit. Par tous les temps, la mission dicte la zone de travail, ce que l’on y fait, qu’il s’agisse de relever un filet, de gagner une course au large ou bien de chasser un sous-marin sur le tombant du plateau continental alors que les lames se font plus abruptes à l’approche d’une dépression. Par tous les temps et en dépit des mouvements de plate-forme, le travail à bord se poursuit patiemment à chaque poste de quart, à la cuisine ou à fond de cale.

Au sein de l’équipage, l’action de l’un conditionne parfois la survie de tous les autres. Tous gagnent ou perdent ensemble, le trait de

chalut ... ou la bataille. Face à la mer, face à la mission voire au combat, le sens collectif seul permet de passer l'épreuve. Sur chaque bâtiment, « l'esprit d'équipage » fait l'objet d'une attention de tous les instants de la part du commandement. Chaque équipage a son ambiance, son histoire, ses réactions propres. S'entasser à deux cent quarante personnes dans un bâtiment de cent quarante mètres de long, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, exige un profond respect de l'autre. La sphère privée d'un matelot s'y limite à sa seule « bannette », couchette de soixante-dix centimètres de large et cent quatre-vingt-dix de long, avec quelques dizaines de centimètres d'espace en hauteur la séparant de celle de son voisin du dessus, et à son caisson d'affaires personnelles de soixante centimètres sur soixante. « Une main pour toi, une main pour le bateau » disaient déjà les anciens pour décrire l'interdépendance entre ces deux inséparables acteurs face au destin : l'individu et l'ensemble de l'équipage. Respecter l'autre, supporter l'autre, faire confiance à l'autre, aider l'autre, principes fondamentaux que chaque marin assimile dès le début de sa carrière pour en faire une seconde nature. Point de masque qui ne tombe au bout de quelques jours : chacun se révèle à nu pour ce qu'il est vraiment, nul ne peut « faire semblant ». Point de fuite individuelle possible : quand le chef du quart ordonne sur la passerelle « à droite, dix », tout le monde tourne !

Les hommes se relaient, chacun à leur poste. Bien vite, après quelques jours de mer, disparaît la notion naturelle du temps, du jour et de la nuit, pour laisser la place au seul rythme du quart. Toutes les quatre ou six heures selon le cas, deux ou trois équipes alternent à leur poste de veille⁸, à moins qu'un poste de combat ne rappelle tout l'équipage sur le pont pour une phase particulière d'action. Sur un navire de pêche, ce sera pour remonter le fruit d'un trait de chalut, sur un voilier, ce sera une réduction de voilure ; peu importe, c'est le même cœur de métier, vécu au rythme de la mer. La nuit tombe sur le bâtiment de combat, seul l'éclairage rouge des coursives rappellera un bref instant à l'homme qui se lève qu'il doit faire nuit dehors. Il part accomplir son quart, ou briefer son vol s'il est pilote d'aéronef. Oubliant tout le reste, il va vivre durant quelques heures au rythme de l'activité en cours : changement d'allure aux machines, actions tactiques au « central opérations »⁹, navigation à la passerelle...

8. Dans la marine, le quart s'exécute selon le niveau d'alerte exigé par la phase d'opération en cours, par tiers (un quart sur trois) ou par bordées (un quart sur deux). Par tiers, la journée se fractionne selon les horaires suivants : 08-12h, 12-15h, 15-18h, 18-20h, 20-24h, 00-04h, 04-08h. Par bordées, le schéma devient : 02-08h, 08-12h, 12-16h, 16-18h, 18-20h, 20-02h.

9. Compartiment depuis lequel sont dirigées toutes les opérations effectuées par le bâtiment et où se trouvent les écrans des différents radars/sonars ainsi que les pupitres de commandes des différentes armes (canons, torpilles, missiles...).

Après quelques heures denses survient la passation de suite à la relève, la pression retombe. Puis avant le prochain quart qui reviendra dans quelques heures à peine, il faut traiter les inévitables réparations matérielles en cours, les actes d'administration, se nourrir, se préparer au quart suivant et dormir un peu. Lorsqu'ainsi il faut tenir des mois, mieux vaut se ménager aussi quelques créneaux dérivatifs de temps en temps, pour l'un la musique, pour l'autre le sport (autant que le permettent la place à bord et la météo : vélo d'appartement, musculation...), la lecture ou encore la méditation. La présence d'un médecin sur les grandes unités de combat, et d'un aumônier sur celles déployées en opérations lointaines, apporte le précieux soutien d'un confident potentiel pour tous et d'un conseiller pour le commandement.

Toutes ces réalités possèdent pour la plupart un caractère largement intemporel. De l'Antiquité à l'ère moderne, le milieu marin demeure identique et la science des hommes n'a guère d'influence que sur certaines performances. Deux évolutions techniques semblent cependant significatives vis-à-vis de la rupture qu'impose au marin la navigation hauturière : le cas limite du sous-marin et la modernisation des communications.

Le sous-marin, particulièrement le sous-marin nucléaire lanceur d'engins (SNLE)¹⁰, impose une navigation poussant à l'extrême la rupture du cordon ombilical avec la terre. L'équipage est placé au secret plusieurs jours avant l'appareillage dont il faut masquer la date exacte. Patrouillant ensuite dans les profondeurs de l'océan à une position qu'il est le seul à connaître, il s'efforce de n'avoir jamais à communiquer avec la terre durant deux à trois mois en moyenne. N'émettant pas, il se borne à recevoir sur les ondes ses ordres et les informations opérationnelles utiles à sa patrouille. Chaque marin ne reçoit quant à lui qu'un « familigramme » par semaine, télex de quelques mots provenant de sa famille et passés au crible de la censure à terre. Jusqu'à son retour, il ignore l'état réel du monde par-dessus la surface de l'eau qui s'agite loin au-dessus de sa tête. Il retrouve en cela l'isolement du matelot des nefes du XV^e siècle se lançant vers l'inconnu à travers l'Atlantique pour de longs mois. Mais enfermé dans son cylindre d'acier, il ne peut même pas voir le jour ni humer l'air du large où il se trouve. Aveugle, le sous-marin croise dans l'obscurité totale des profondeurs et se dirige en se fiant à sa seule ouïe. Tout autant que la lumière, l'air qu'il renferme est artificiel, l'un comme l'autre étant produits grâce à l'inépuisable énergie du cœur nucléaire.

Mais dans le monde moderne des communications, et c'est là le deuxième facteur, cet isolement est devenu anormal, même en mer. Aujourd'hui, tout navire, voilier, cargo, paquebot, entretient en

10. Type de sous-marin chargé d'assurer la dissuasion nucléaire par l'emport des missiles balistiques correspondants.

permanence un faisceau de communications avec la terre par radio ou par satellite. Grâce au GPS¹¹, il sait en permanence avec précision où il se trouve au milieu de l'immensité. Il est beaucoup moins « seul » qu'autrefois. Les bâtiments de combat n'échappent pas à la règle et l'équipage dans son ensemble en profite. Quelques décennies plus tôt, il fallait attendre une relâche dans un port pour recevoir du courrier remontant à plusieurs semaines, voire passer un coup de téléphone. Ce dernier tombait à la maison souvent au mauvais moment en raison du décalage horaire, et encore, quand la ligne d'une cabine dénichée derrière un entrepôt ne coupait pas et permettait de se comprendre malgré le grésillement... Aujourd'hui, la simplicité d'Internet permet au marin d'échanger des mails qui seront lus de part et d'autre au moment adéquat. Le marin en mer n'est donc plus totalement « parti ». Il conserve une part de sa pensée « branchée » sur sa famille à terre.

Ceci n'est pas sans poser de difficulté quand Untel apprend directement de mauvaises nouvelles en pleine opération et se trouve réduit à l'impuissance par la distance. L'esprit d'équipage devient essentiel dans de telles circonstances qui rapprochent et soudent les hommes confrontés aux mêmes tribulations. Dans une société où la structure familiale tend à se déliter plus facilement qu'autrefois, les différents organes de soutien mis à disposition par la marine et l'action sociale des armées s'avèrent déterminants. L'isolement doit être combattu et les appareillages pour des missions de longue durée doivent être préparés avec soin par le commandement : exposés détaillés aux familles, tant à propos de la mission et de son sens, que des facilités et des soutiens que peut leur apporter l'institution en cas de difficulté. Plus généralement, il n'est pas étonnant de constater qu'une forme de « milieu marine » puisse exister dans les différents ports-base de nos bâtiments (Brest, Toulon...), à l'instar de ce qui se produit de façon très similaire au sein par exemple des ports de pêche (Le Guilvinec, Douarnenez...). La solidarité des marins en mer se transpose à terre entre leurs familles qui tendent à se rapprocher (seules les mauvaises langues diront « à vivre entre elles ») alors qu'elles connaissent tour à tour des difficultés semblables. En dépit des tendances contraires inhérentes à la société urbanisée moderne, ces rapprochements et cette entraide mutuelle doivent à l'évidence être encouragés.

Au bilan, la vie de marin apparaît comme allant bien au-delà de l'exercice d'un simple métier à terre qui ne vous occuperait que durant

11. *Global Positioning System* : système de navigation par satellite désormais commun. En mer, cela était rare il y a encore quelques années à peine. On traversait l'Atlantique avec l'imprécision incontournable d'une estime recalée de loin en loin par un point au sextant, si la couverture nuageuse le permettait. Lorsqu'on redécouvrait la côte, il fallait « atterrir » c'est-à-dire reconnaître les premiers amers permettant de se positionner à nouveau avec précision par rapport aux dangers de la côte.

les heures ouvrées de la semaine. Vie professionnelle et vie privée interagissent dans des proportions beaucoup plus importantes qu'ailleurs. La cloison entre les deux se montre plus perméable. Ne dit-on pas que pour un marin, la famille « fait partie du sac » ? Vivant « les uns sur les autres », chacun connaît son voisin de poste ou son camarade de carré beaucoup plus intensément qu'à terre. Les cadres portent une attention beaucoup plus aiguë aux différents aspects de la vie de leurs subordonnés. L'équipage devient vite une seconde famille. Chaque échelon hiérarchique apparaît à ses hommes parfois plus comme une sorte de père, ou de référent, que comme un simple manager. Sondant ceux-ci jour après jour, il les connaît à fond, tient compte pour chacun des forces et faiblesses du moment. Dans les phases difficiles que la mer réserve tôt ou tard, quand il faut choisir Untel ou Untel pour accomplir telle action délicate, cette connaissance devient aussi gage d'efficacité, voire de survie individuelle ou collective. Le commandant, le « pacha », le « vieux »¹² constitue à bord l'icône ultime de cette chaîne de liens hiérarchiques solides et profonds. Fixant les missions et les tâches à l'équipage, il doit aussi se faire tour à tour référent, conseiller professionnel ou social, juge ou censeur.

La mission dure. Les jours s'enchaînent. La terre est loin et a sombré dans l'oubli. Mais un jour réapparaît la perspective du retour. Les esprits s'animent et l'ambiance change à bord. Les cavaliers diraient « qu'on sent l'écurie ». À bord, on sent la terre. Puis, enfin, on l'aperçoit grandir à l'horizon. Finalement on reconnaît les amers familiers, le port n'est plus loin. Avec l'accostage et avant les retrouvailles sonneront l'heure des bilans à chaud, la satisfaction du devoir accompli, la fierté d'avoir réussi la mission, d'avoir surmonté les épreuves. Chacun s'affaire à remettre le bâtiment en ordre, on en brique chaque recoin comme pour un jour de fête, on hisse un pavillon neuf à l'arrière, bien alignés sur les plages¹³ les cols bleus¹⁴ flottent légèrement dans le vent, les bronzes rutilent sous le soleil. Le pilote monte à bord. La dernière aussière¹⁵ file vers le quai. Nous étions partis ensemble. Le « pacha » sourit : tous vont rentrer à la maison. « Terminé barre et machine¹⁶. » ┘

12. « Pacha » et « vieux » sont deux surnoms classiques pour désigner le commandant à bord d'un bâtiment, quand on en parle hors de sa présence. Ils renvoient au recul, à l'expérience et à cette dimension paternaliste de la fonction qu'il incarne.

13. Plage avant et plage arrière sont les ères de manœuvre situées aux deux extrémités du bâtiment, à partir desquelles sont filées les aussières qui permettront de l'amarrer à quai.

14. Col bleu : col traditionnel des quartiers-maîtres et matelots qui dépasse et recouvre le haut du dos par-dessus le caban. Amovible, il permettait autrefois de protéger son vêtement de la graisse des cheveux que les matelots portaient habituellement longs et ramassés en queue de cheval.

15. Aussière : cordage servant à amarrer le bâtiment à quai.

16. Dernier ordre donné à l'issue d'un accostage, visant à stopper le système de propulsion et l'appareil à gouverner.

OCEANO NOX

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis ?
Combien ont disparu, dure et triste fortune ?
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfoui ?

Combien de patrons morts avec leurs équipages ?
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée,
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus
Oh ! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On demande « Où sont-ils ? Sont-ils rois dans quelque
île ?

Nous ont' ils délaissés pour un bord plus fertile ? »
Puis, votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

On s'entretient de vous parfois dans les veillées,
Maint joyeux cercle, assis sur les ancrs rouillées,
Mêle encore quelque temps vos noms d'ombre couverts,
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures
Tandis que vous dormez dans les goémons verts !
Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,

Parlent encore de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots ! que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir, quand vous venez vers nous...

Victor Hugo (1802-1885)

Les fonds d'amateurs militaires constituent une source documentaire passionnante. Ils offrent une multitude de renseignements socioculturels, parfois bien au-delà des images factuelles saisies par l'opérateur. Le milieu, la culture, le statut militaire sont autant d'éléments qui vont conditionner les rapports de l'amateur au médium photographique. Si c'est un lieu commun de dire que la pratique de la photographie n'est pas la même à la fin du XIX^e siècle que dans les années 1990, il est opportun de souligner l'usage social de celle-ci, et de jouer au jeu des différences et des points communs sur les parcours qui vont être empruntés par les marins et les terriens à plus de cent années d'écart. En Extrême-Orient, ce sont parfois les mêmes poses devant les mêmes monuments, collectionnées en une sorte de « grand tour » oriental. Angkor, la baie d'Along, la muraille de Chine, les marchés d'Hanoï, le pousse-pousse... Ces clichés d'un âge colonial révolu persistent dans notre imaginaire et font écho aux nombreux séjours proposés encore aujourd'hui par les sociétés de voyages organisés.

Le voyage réalisé dans le cadre de la mission militaire est propice à la réalisation d'albums, de journaux de bord en tout genre, qui traduisent la fascination pour d'autres civilisations et la permanence des mythes exotiques. La sélection proposée dans ce cahier s'appuie sur plusieurs exemples de parcours photographiques militaires conservés au sein des fonds privés de l'établissement de communication et de production audiovisuelle de la défense (ECPAD). Ces témoignages d'amateurs apportent un éclairage plus intime et inédit sur la vie des armées, tout en complétant les fonds institutionnels, en particulier pendant les périodes durant lesquelles le service photographique et cinématographique des armées n'était pas ou plus constitué (avant 1915 et pendant l'entre-deux-guerres).

Les archives photographiques du général Albert d'Amade (1856-1941), par exemple, présentent un intérêt historique de premier ordre, car elles illustrent, pays après pays, les missions qui lui ont été confiées. Ainsi, une part importante des clichés concerne son séjour en Chine lorsque, capitaine, il rejoint la légation de France au titre d'attaché militaire (1887-1891). Son talent de photographe offre de très intéressants clichés d'un pays encore fermé à l'Occident. Par son rôle d'informateur au service de la France, il consigne également des témoignages sur l'armée du Pé-tchi-li et les défenses côtières jalonnant le Peï-Ho, voie d'entrée fluviale vers Pékin. Après la Chine, le lieutenant-colonel d'Amade sert comme attaché militaire à Londres (1899) où il sera vite appelé pour une nouvelle mission d'observation au quartier général de l'armée anglaise au Transvaal (Afrique du Sud) pendant la seconde guerre des Boers (1900). Promu au grade de général de brigade, il reçoit en décembre 1907 le commandement des troupes françaises débarquées à Casablanca au Maroc pour pacifier le secteur de la Chaouïa. En 1915, général de division, il prend la tête du corps expéditionnaire d'Orient et rejoint la coalition britannique sur le front des Dardanelles. Cependant, un différend sur l'appréciation stratégique des opérations va l'écarter durablement du commandement. Dès la fin du mois d'avril 1915, il est limogé et sera relevé par le général Gouraud. Lorsqu'il décède en 1941, sa dépouille est déposée aux Invalides.

Ma photographie en costume de voyage faite à Kiun Linn Sien. Chine, 1888

Négatif original sur plaque de verre / Photographe : Albert d'Amade / Référence : D137-12-62



Le capitaine Albert d'Amade, vêtu à la chinoise, en « costume de voyage », apparaît bien élégant dans ce décor de jungle exotique. À la fin de l'année 1888, il est pourtant en train de réaliser un voyage d'étude de plusieurs milliers de kilomètres, par voies fluviale et terrestre, afin de reconnaître les territoires frontaliers avec l'Indochine : le Kouang-Si et le Yunnan. Accompagné d'une escorte et de matériel acheminé à dos de mulets ou de petits chevaux chinois, il faut également imaginer la passion qu'il déploie pour continuer à pratiquer la photographie dans ces conditions difficiles.

Fleuve Yang Tse Kiang. Vue d'une jonque de voyageurs pour la région des rapides. La jonque est arrêtée contre la berge pour le repas de midi de l'équipage. Des marchandes de légumes et de fruits viennent proposer leurs denrées, le 17 novembre 1888

Négatif original sur plaque de verre / Photographe : Albert d'Amade / Référence : D137-12-37



Durant son séjour en Chine (1887-1890), Albert d'Amade va réaliser dix albums de photographies¹. Si leur format à l'italienne et leur couverture bleue sont identiques, leurs contenus diffèrent cependant, tant du point de vue des sujets que de l'origine des photographies. Ainsi certains sont couverts de l'écriture fine et rapide du jeune capitaine, d'idéogrammes soigneusement calligraphiés, tandis que d'autres ne comportent aucune indication. Il en est de même pour les tirages où alternent parfois des photos issues de séries documentaires commerciales aux côtés de compositions originales réalisées *in situ* par

1. Ces albums privés du général d'Amade sont entrés par donation à l'ECPAD. Cependant, une seconde version de l'un des albums concernant son voyage en Chine méridionale (ECPAD D137-11) est également conservée aux archives iconographiques de l'armée de terre, au service historique de la Défense (GR 2K254).

Fumeurs d'opium. Chine, 1870-1880. Album de la collection Albert d'Amade

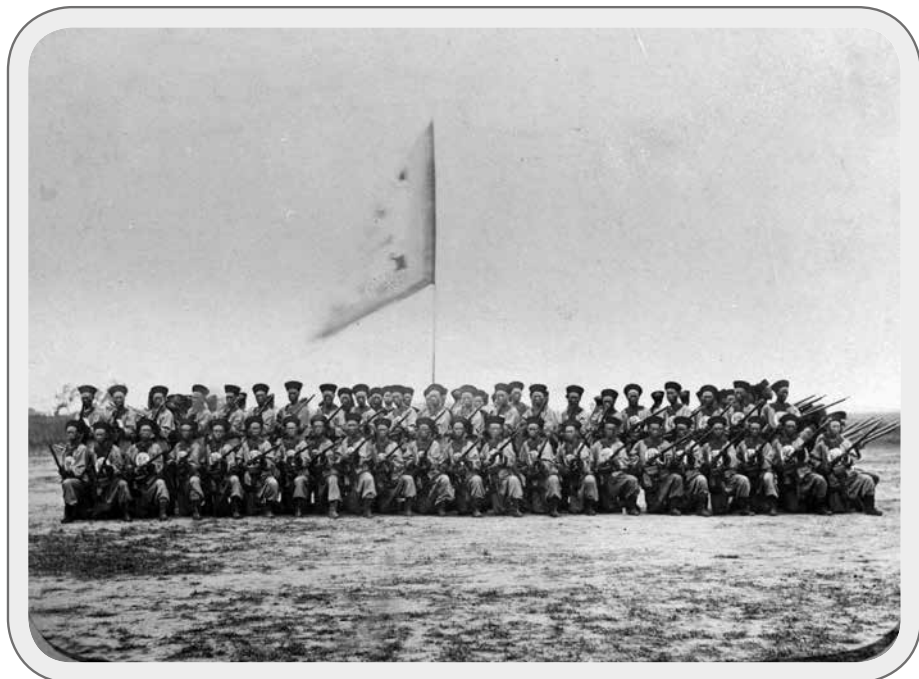
Épreuve sur papier albuminé montée en album / Photographie :
attribué à William Saunders / Référence : album D137-9-27



Albert d'Amade. En photographie amateur éclairé, celui-ci n'hésite pas à se fournir chez les marchands pour compléter des sujets qu'il ne réalise pas, ou simplement pour céder au goût des vues à caractère plus « touristiques » proposées dans des boutiques ayant pignon sur rue. Ainsi cet album se compose-t-il d'une série de « clichés » commerciaux sur la Chine, à l'image de ces fumeurs d'opiums, placés en pendant des petits métiers de la rue, de prisonniers portant la cangue ou d'un panorama de la grande muraille.

*Une compagnie de fantassins chinois de l'armée du Pé-tchi-li.
Chine, hiver 1888*

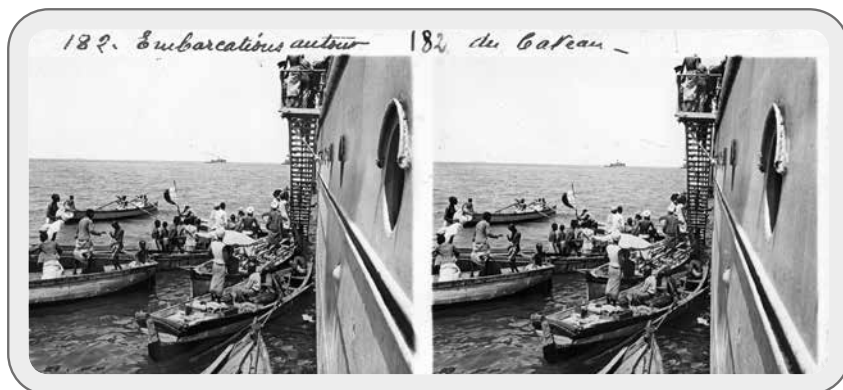
Épreuve sur papier albuminé monté en album / Photographie : attribué à Albert d'Amade / Référence : D137-6-14



Attaché militaire auprès de la légation de France en Chine, Albert d'Amade profite de son expérience de photographe pour collecter tous les renseignements utiles sur la composition de l'armée du vice-roi du Pé-tchi-li. Il est intéressant de souligner que les tirages développés par le capitaine d'Amade durant son séjour se retrouvent à la fois dans ses albums privés et dans la correspondance qu'il adresse à Paris, au 2^e bureau de l'état-major, en regard des copieux rapports qu'il rédige. La photographie n'est pas encore en usage officiel au sein de l'armée française mais elle est déjà abondamment pratiquée en dilettantisme orienté à des fins stratégiques. S'il est évident que le capitaine d'Amade agit en opérateur-espion nanti d'un statut officiel, il témoigne dans ses rapports du contexte parfois délicat dans lequel il réalise ses prises de vues : « Ces photographies se ressentent de l'inexpérience de l'officier, de l'imperfection de l'appareil et des circonstances d'inquiétude dans lesquelles il opérait presque sous les yeux des factionnaires chinois. »

*Embarcations autour de l'Ernest Simon au cours de l'escale à Aden.
Yémen, 1905*

Positif sur plaque de verre stéréoscopique / Photographe : Edgard Imbert / Référence : IT-07-182



Edgard Imbert, (1873-1915), débute sa formation à l'école militaire d'infanterie de Saint-Maixent en 1898-1899. Nommé au grade de sous-lieutenant en 1899, il est d'abord affecté à Madagascar. Dans son relevé de notes de 1902, le colonel Lyautey, commandant supérieur de l'île, écrit : « Remarquable photographe. Peut être largement utilisé à cet égard au point de vue militaire. Sachant s'organiser et tirer des épreuves en campagne, dans les bivouacs les plus défavorisés. » Auteur de nombreux articles pour la *Revue illustrée de photographie*, il publie en 1910 un ouvrage théorique intitulé *La Photographie en France et dans les pays chauds*, qu'il illustre de ses clichés réalisés au cours de sa mission à Madagascar. Appelé pour servir au Tonkin, au 9^e régiment d'infanterie coloniale, il y séjourne de 1905 et 1908. Promu capitaine en 1911, après une seconde affectation à Madagascar, il est tué lors de la Première Guerre mondiale, à Massiges, le 25 septembre 1915.

Pour se rendre au Tonkin, Edgard Imbert et sa femme Marthe embarquent à bord de l'*Ernest Simon* à Marseille le 2 avril 1905. La longue traversée jusqu'à Haiphong comporte plusieurs escales. Après un premier arrêt à Port-Saïd, le paquebot fait escale à Aden, située non loin de l'entrée de la mer Rouge sur le golfe d'Aden. Ce port, qui a toujours été une étape stratégique sur la route des Indes, connaît un développement important depuis l'ouverture du canal de Suez. Comme il le fait à chaque étape du voyage, Edgard Imbert photographie les paysages et les lieux qu'il visite : le débarcadère, la population locale, les citernes à ciel ouvert.

Les époux Imbert en promenade en baie d'Along. Tonkin, 1906

Positif sur plaque de verre stéréoscopique / Photographe : Edgard Imbert / Référence : IT-29-405POS

405. - Boukin. - la baie d'Along. Près de Hongay - sur les rochers.



Au tournant de 1900, la Chine demeure une destination fascinante pour laquelle peu d'Européens ont la chance de partir. Les voies du commerce, de la diplomatie ou de l'armée offrent des opportunités supplémentaires pour aller visiter le « céleste Empire ». Les photographes amateurs militaires sont, à cette époque, avant tout des officiers. La photographie est en effet un loisir onéreux qui n'est pas encore à la portée de la solde du soldat.

*Un groupe de militaires français du corps expéditionnaire
en promenade dans un jardin chinois. Chine, Pékin 1900-1901*

Épreuve sur papier albuminé / Photographe inconnu / Référence : D159-2-65



Il faudra attendre la Première Guerre mondiale et la commercialisation d'appareils moins coûteux pour que cette pratique se démocratise. Généralement, ces touristes avant l'heure ne boudent pas leur plaisir et se font photographier dans les lieux emblématiques de leurs séjours, comme autant de souvenirs et de cartes postales qu'ils pourront par la suite, de retour en France, offrir et commenter à leurs familles et amis.

*La fumée annonce l'incendie qui se répand dans la ville de Shanghai
suite aux bombardements japonais de 1937*

Négatif 24x36 / Photographe : Robert Pila / Référence : D128-5-02



Robert Pila (1912-1999) est un témoin privilégié du début des hostilités entre la Chine et le Japon à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. Il est de passage à Shanghai dans les années 1937-1939 en qualité de négociant en soie originaire de Lyon et s'apprête à faire le tour des succursales de la société familiale à Saïgon et au Japon. Promu lieutenant de réserve par décret le 24 juillet 1935, il va être mobilisé pour défendre la concession française de Shanghai en 1937. C'est à cette occasion qu'il réalise une série de clichés des bombardements japonais en se postant sur les toits de la ville.

La statue de Ferdinand de Lesseps à l'entrée du canal de Suez.
Décembre 1939

Négatif 24x36 / Photographe : Robert Pila / Référence : D128-6-43



L'entrée en guerre de la France aux côtés de l'Angleterre en 1939 met un terme au séjour civil de Robert Pila à Shanghai. Le 18 décembre, il prend la mer à bord de l'avis colonial le *Bougainville*, cargo des Chargeurs réunis, transformé en transport de troupes afin de rapatrier les résidents français d'Indochine en métropole où la mobilisation avait été décrétée.

Visite du général Pechkoff à Angkor. Cambodge, 11 septembre 1946

Négatif 24x36 / Photographie : Claude Brézillon / Référence : D145-14-37



En 1946, le lieutenant Claude Brézillon dirige *Caravelle*, un journal destiné aux membres du corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient (CEFEO). Officiellement envoyé en mission au Japon en tant que correspondant de guerre, il arrive à Tokyo le 1^{er} juin pour rejoindre la mission militaire française dirigée par le général Z. Pechkoff auprès du commandant suprême interallié, le général Mac-Arthur. Moins d'un an après l'explosion nucléaire, il délivre un témoignage inédit et étonnant de ce pays traumatisé, dans lequel se mêlent des panoramas de la ville d'Hiroshima dévastée et des clichés de *GI's* en goguette dans les rues de Tokyo ou de Yokohama.

Le général Staar et son épouse en visite à Kamakura. Japon, 1946

Négatif 24x36 / Photographe : Claude Brézillon / Référence : D145-2-47



Un couple prend la pose devant la statue d'un bouddha monumental, la composition est assez anodine. Cependant, les touristes qui animent la scène ne sont composés que de militaires américains et de leurs épouses. En effet, depuis la capitulation du Japon suite aux bombardements atomiques de 1945, le pays est occupé par les forces alliées.

*Un groupe de marins observe le paysage de la baie d'Along.
Indochine, 1946*

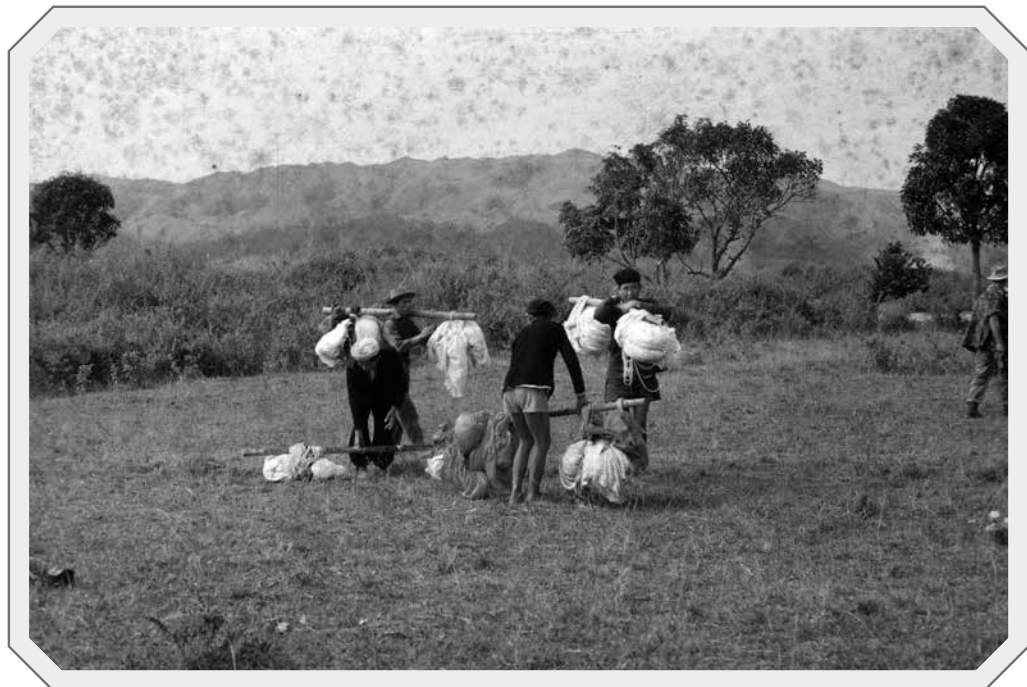
Négatif 24x36 / Photographe : Claude Brézillon / Référence : D145-8-34



Pendant la guerre d'Indochine, le service cinématographique de l'armée (SCA) a pour mission de couvrir les différents événements militaires et de contrôler l'image du conflit qui sera relayée par les organes de presse officiels. En théorie, la pratique amateur n'est pas autorisée, mais elle est bien souvent tolérée par des officiers complaisants ou qui s'adonnent eux-mêmes à ce loisir. Grâce à cette relative souplesse, Henri Mauchamp a pu produire de nombreux reportages qui apportent un éclairage complémentaire sur le fonds officiel réalisé par le SCA. L'utilisation de la couleur à cette époque est rare et rend ces images exceptionnelles, de surcroît dans cette série consacrée à l'opération « Castor », dont l'ECPAD ne conserve que des vues en noir et blanc.

*Récupération des parachutes par les villageois Thaï lors de l'opération
Castor sur Diên Biên Phú. Indochine, novembre -décembre 1953*

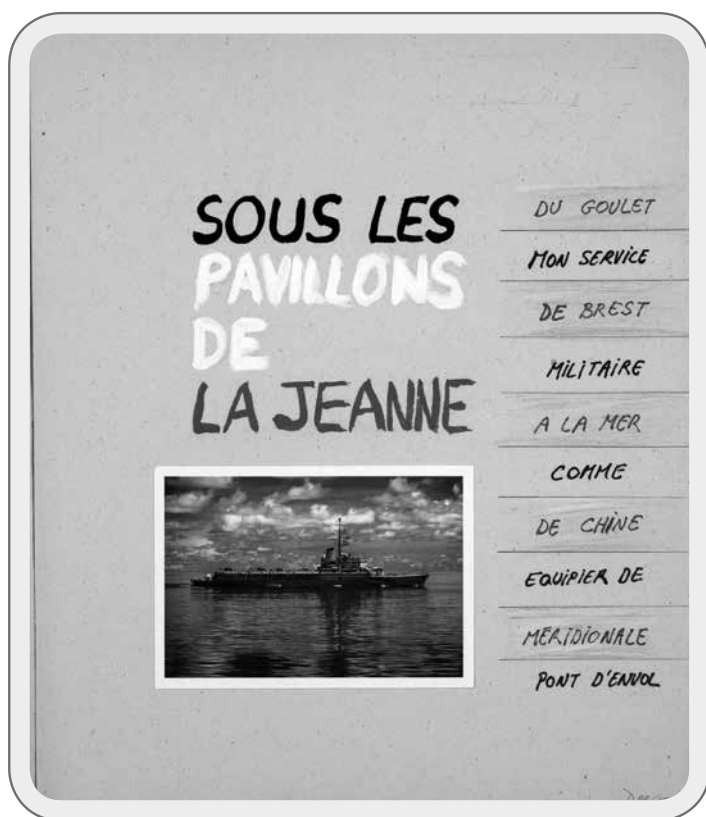
Diapositive couleur / Photographe : Henri Mauchamp / Référence : D96-357



Le 20 novembre 1953, commence l'opération « Castor » sur Diên Biên Phu. La position Dominique 2 est tenue par le 1^{er} bataillon colonial de commandos parachutistes (BCCP), qui restera à Diên Biên Phú jusqu'à la mi-décembre 1953. Le 4 décembre, Henri Mauchamp, infirmier dans cette unité, est blessé à la jambe en allant porter secours aux blessés. Rapatrié à Hanoi, il ne participera plus aux opérations du bataillon et restera à l'arrière jusqu'en 1955.

**« Sous les pavillons de la Jeanne ». Album réalisé par Cyrille Moutia
au cours de son service militaire à bord du porte-hélicoptère
Jeanne d'Arc entre 1993 et 1994**

Tirages couleurs contrecollés sur album / Photographe : Cyrille Moutia / référence : D119-15-1 / D119-15-84



Embarqué en qualité d'équipier de pont d'envol, le marin Cyrille Moutia réalise de nombreuses photographies de la campagne de 1993 et 1994 en Extrême-Orient du porte-hélicoptère *Jeanne d'Arc* et de l'avisos *EV Henri* dont c'était la dernière sortie. À l'instar des autres membres de l'équipage, il profite des nombreuses escales et des permissions pour visiter les lieux de ce tour du monde et collecter les dépliants, cartes, titres de transports, toute une « documentation-souvenir » qu'il



disposera dans son album, élaboré au retour de sa mission. Diplômé en arts appliqués, il dessine plusieurs détails de la *Jeanne* et recrée ainsi un journal de bord très vivant. La réglementation militaire précise qu'il est interdit de prendre des clichés dans toute enceinte militaire, mais, à bord, seul le commandant est maître après Dieu... Ainsi la pratique amateur est-elle tolérée en parallèle des photographes officiels mandatés par le SIRPA Marine.

*Campagne du PH la Jeanne d'Arc en Extrême-Orient, l'arrivée à Manille.
Philippines, 1994*

Tirage couleur contrecollé sur album / Photographe : Cyrille Moutia / Référence : D119-6-2



Cahier réalisé par Lucie Moriceau, chargée d'études documentaires
des fonds privés de l'ECPAD. ─



NICOLAS BARTHE

« JE VOUS DIS À TRÈS BIENTÔT »

Il est difficile d'évoquer avec les siens le départ en mission, et cela pour différentes raisons. La principale pour moi, c'est que l'on n'est jamais certain de la date exacte, parfois même du lieu. Ainsi, en 2007, j'ai annoncé à ma famille un départ au Sénégal en juin, en Afghanistan en septembre, à la frontière soudanaise en novembre. Finalement, je suis parti en mai 2008 au Kosovo. L'excitation du militaire pour les opérations extérieures n'est pas partagée par ses proches. L'angoisse liée à la mission, la longue absence et les événements que vont vivre seuls notre moitié et nos enfants peuvent être ressentis comme un abandon.

Depuis l'expérience de 2007, je ne préviens mes proches que quelques semaines avant le début de la mission. Généralement, un mail ou un appel téléphonique suffit à annoncer mon absence pour plusieurs mois. Cette fois-ci, avant mon départ pour l'Afghanistan, mes amis ont voulu marquer le coup et m'ont organisé une fête. J'étais réticent au début, mais ma fiancée et un de mes camarades au régiment m'ont convaincu. Ils avaient raison, cela m'a permis en une soirée d'embrasser toutes les personnes que j'apprécie, de partir le cœur gonflé et l'esprit heureux.


La journée précédant le jour J, je suis resté avec ma chérie dans la maison de mes parents. Quelques pleurs. J'essaye de la rassurer, je l'enlace. Mes parents et ma sœur semblent rassurés grâce à cette nouvelle présence féminine. Pour la première fois, une jeune fille accepte de rester à mes côtés et promet d'attendre mon retour. Depuis notre première rencontre, elle sait que je pars en Afghanistan, car lors de nos discussions, je lui avais annoncé presque comme un argument cette future mission. « Avec moi, tu n'auras pas de soucis, je ne pourrais pas te coller et prendre de ta liberté. Je vais préparer le départ en "Afgha", soit six mois de sorties terrain et de camps puis six mois à plus de cinq mille kilomètres... » Curieusement, je ne parle jamais des possibilités de projection. Elle, depuis le début, savait. Pourquoi m'étais-je confié ? Quelques mois plus tard, je compris... Nous ne nous sommes plus quittés. Les allers et retours quotidiens, entre Nice et Fréjus, pour partager les moments de vie à deux m'ont beaucoup apporté. En permission, nous nous sommes éclipsés à Rome.

Plus les jours passaient, plus je m'interrogeais sur le fatidique « Au revoir ma chérie. » J'ai demandé à un de mes amis d'enfance de m'accompagner au régiment. Je préférais dire au revoir à ma famille sur le pas de la porte. J'avais l'impression que cela rendrait le début de la

séparation moins dramatique. Nouveauté, ma fiancée souhaitait être présente au départ du bus. Après avoir embrassé mes parents et quitté Nice, je me retrouvais donc à Fréjus, dans mon bureau avec elle et avec mon ami. Les derniers mots, je ne m'en souviens plus car ils étaient banals : « Il doit faire beau à Kaboul, mais j'espère qu'il n'y a pas une chaleur accablante. » Je n'ai pas trouvé de mots romantiques ou réconfortants, pourtant des nuits durant j'ai rêvé de ce moment.

Je suis maintenant sur la place d'armes du régiment avec mes hommes. Je les rassemble et prépare la montée dans le bus. Nous sommes physiquement là, mais notre esprit est déjà parti. Un dernier baiser, une dernière accolade et enfin j'ai le cœur léger. Finis les adieux lourds d'émotion. Je suis avec tous mes camarades dans ce bus et bientôt à l'aéroport.

Heureux dans ma famille, heureux en amour, entourés d'amis, pourquoi quitter ce monde doré pour six mois ? Je suis dans l'avion au-dessus de Kaboul. Je vois les chaînes de montagne et les ouadis. Mon premier doute se pointe. Il me rappelle mon deuxième saut en chute libre. Confiant et sûr de mon choix, je m'étais inscrit à un stage de progression accélérée en chute libre (PAC). Lors du premier, avant de sauter, l'instructeur me demanda si j'étais anxieux. Je ne l'étais pas. J'allais assouvir une envie. J'étais sur un nuage. En revanche, pour le deuxième c'était différent. Je connaissais la sensation du vide et je sentais une gêne. J'étais à ce moment-là en proie au doute avec ces questions qui revenaient sans cesse dans ma tête : « Pourquoi es-tu là ? ». « Pourquoi fais-tu ça ? »

Derrière mon hublot, ces mêmes questions sont revenues. J'étais de nouveau excité et angoissé. Mon sourire, si sûr lors de mon départ alors que ma petite amie, mes parents et mes amis laissaient couler quelques larmes, s'était effacé. Mais mon appréhension s'est envolée dès l'atterrissage. Ça y était, je foulais pour la première fois le sol afghan. Ce territoire tant attendu par tous les militaires pour accomplir leur vocation. Je partage des rires avec mon adjoint et un de mes chefs de groupe en voyant des camarades du régiment venus nous accueillir. Je suis conscient que là où je vais, les combats vont être rudes... 



CHRISTOPHE TRAN VAN CAN

CARNET D'UN SERGENT

Septembre 2009. Sénégal :

nous apprenons que nous allons partir en Afghanistan.

Des rumeurs couraient depuis quelques jours. Cette fois c'est confirmé : le « 21 » va partir en Afghanistan. L'adjudant nous a réunis ce soir pour nous le dire. C'est une immense nouvelle. J'ai appelé Jenny dès que j'ai pu pour le lui annoncer. Je lui ai caché mon excitation pour ne pas devoir lever le voile sur les risques de cette mission, les blessés, les morts que nous n'éviterons pas. En raccrochant, j'ai réalisé que, pour la première fois, je ne lui cachais pas la vérité.

25 septembre 2009.

Avons commencé nos entraînements pour l'Afghanistan. Je suis content de mon groupe, je suis certain que nous allons faire du bon boulot. Ma priorité est de créer de la cohésion, une véritable osmose dans le groupe, un climat de confiance particulier entre nous. C'est ça qui fera la différence dans les coups durs, j'en suis convaincu.

10 avril 2010. Disneyland avec la famille.

Ce soir, nous avons fêté les neuf ans de Melysa à Disneyland. Nous sommes dans le parc depuis une semaine. Seul Aaron est resté chez sa grand-mère à Marseille. Une semaine de joie et de bonheur. Je crois que nous avons fait au moins une fois toutes les attractions ! Tout était magnifique et magique : l'hôtel, les restaurants, la grande parade tous les soirs...

Cette semaine à Disney je l'ai voulue, je l'ai rêvée. Pour profiter de la famille au maximum, leur laisser une belle image de moi, des souvenirs de joie et de bonheur.

J'ai eu parfois quelques absences au milieu de la foule. Comme des flashes, des images de combat en Afghanistan qui me traversaient l'esprit, le groupe, la préparation... Encore un peu plus d'un mois et je serai là-bas, dans la zone verte. Où seront-ils tous ces gens qui m'entourent, que feront-elles toutes ces familles lorsque nous serons sous le feu des insurgés ? Peuvent-ils imaginer les blessés, les morts qui surviendront ? Y pensent-ils seulement parfois ? Je n'en veux à personne mais je me sens un peu seul et différent au milieu de cette foule quand je pense aux vallées afghanes qui m'attendent.

24 avril 2010. Retour de permivssion.

Deux semaines que nous sommes rentrés de permission. Disneyland est déjà loin. Dans trois semaines le départ. Déjà ! Au régiment, les choses se sont accélérées. Nos caisses d'allègement sont déjà bouclées. Comme pour chaque départ il manque de la place dans ces caisses. Les premiers containers doivent partir la semaine prochaine.

6 mai 2010. Visite du chef d'état-major de l'armée de terre (CEMAT).

Ce matin, visite du CEMAT. C'est bien le moment ! À deux semaines du départ, nous sommes en plein rush et la visite d'un gradé de ce niveau représente toujours une charge de travail supplémentaire. Mais le colonel a sans doute raison : c'est un signe important de reconnaissance pour ce que nous allons faire.

Cet après-midi, nous avons fermé les caisses d'armement. Cette fois, c'est vraiment la dernière ligne droite... L'attente du départ. Il est temps ! Ces derniers mois ont été longs et usants, et je n'ai presque pas vu la famille. À la maison, il flotte quelque chose de bizarre dans l'air. Ça pue le départ. Je ne suis déjà plus tout à fait là. J'en suis conscient, les passages à vide, les moments d'absence se multiplient. Jenny le voit bien mais ne dit rien. Nous avons heureusement l'expérience des autres départs et l'ambiance reste calme à la maison.

19 mai 2010. Fête de l'école d'Alycia.

Les enfants de la classe d'Alycia nous ont présenté leur petit spectacle de fin d'année. Ils nous ont emmenés en Afrique. Alycia était comme une folle, comme toujours, excitée comme une puce. Elle me tirait par la main dans tous les sens. J'ai encore fait le plein de photos. Elles seront précieuses à Tagab.

21 mai 2010. Nous partons. Déjà ! Enfin !

Quelques mots à Istres avant d'embarquer... Ça y est, Fréjus est derrière nous ! Ce dernier jour tant attendu et si redouté a fini par arriver. Il se sera fait attendre, celui-là ! Trop d'entraînements, trop souvent absent de la maison, trop envie de savoir comment je vais me comporter au combat. Six mois, ça va être long... Ne pas y penser, ne plus y penser, faire la bascule dès que possible.

La journée a été longue... Après avoir accompagné les enfants une dernière fois à l'école, j'ai préparé mes dernières affaires. Une fois mon sac terminé, je me suis mis à errer dans la maison, je ne savais pas où me mettre, quoi faire, quoi dire. Jenny et moi évitions de croiser nos regards. Un vide plus lourd que du plomb s'est installé entre nous. Jenny a craqué quand je l'ai prise dans mes bras. Elle, si forte, a fondu en larmes et m'a fait promettre de revenir.

Pendant la sieste d'Aaron, j'ai encore pris quelques souvenirs de la famille pour compléter mon petit dossier de photos, de vidéos que je prépare depuis quelques semaines. Je voulais aussi que Jenny voie les images d'eux que j'emporte avec moi.

Après l'école, les enfants ont été gais et joyeux, comme d'habitude. Je ne sais pas bien ce qu'ils pensent de mon départ, de ce que je vais faire là-bas. Je leur parle si peu de mon métier... Mais comment leur expliquer ? Quoi leur expliquer ? Je refuse l'idée qu'ils puissent imaginer leur père tuer quelqu'un, même le dernier des talibans.

Au régiment, devant la compagnie, régnaient un calme et un silence impressionnants. Peu de choses à ajouter, plus grand chose à dire. Tout le monde est un peu dans ses propres pensées. La présence des autres familles est une aide précieuse car je ne me sentais pas seul à traverser cette épreuve. Encore quelques coups de fils, à la mère de Jenny, à mon père, leur dire que ça y est, que je pars et que tout ira bien.

Je hais ces longues dernières minutes parce que l'ordre de rassemblement tombe sans prévenir et ne nous laisse plus que quelques instants pour nous dire au revoir. Cette épée de Damoclès flottant au-dessus de moi m'empêche de profiter autant que je le voudrais des miens. Mais j'adore, aussi, ces longues dernières minutes parce que je veux profiter de Jenny, de Melysa, d'Alycia et d'Aaron jusqu'à la dernière seconde.

Quand le capitaine nous a appelés j'ai senti les bras de Jenny et des enfants, vu les larmes sur les joues de Jenny. Les enfants n'ont rien dit, Aaron son doudou dans les mains. Voilà ! C'est l'heure, je dois les laisser derrière moi. J'ai retenu le temps autant que je pouvais en serrant Jenny encore une fois dans mes bras. C'était dur, dur, dur.

Sur la place d'armes où nous attendaient les cars, le colonel de Mesmay est venu nous dire au revoir, nous saluer presque tous individuellement. J'ai aimé qu'il vienne ainsi à notre rencontre, qu'il nous redise les risques que nous allions courir, qu'il nous redise que tout le monde ne reviendrait pas. Et qu'il nous le dise droit dans les yeux, sans trembler. En vrai chef, qui assume et qui ne nie rien. Le genre de chose qui fouette et donne du courage.

En quittant le régiment j'ai été frappé par la couleur rouge sang du ciel. Je ne suis pas sensible à ce genre de chose habituellement, mais ce soir j'y ai vu un signe, un signe de ce qui nous attend. Est-ce que cette mission me rendrait superstitieux ? Dans le car qui nous emmenait sur la base d'Istres, très peu de bruit mais beaucoup de gars en train d'envoyer texto sur texto. Rester encore un peu, par tous les moyens...

23 mai 2010. Base US de Bagram.

Courte escale sur la base américaine d'Al Dhafra à Abou Dhabi. Beaucoup de pensées m'ont traversé l'esprit pendant cette première partie du vol, Jenny et les enfants, mon engagement en Afghanistan, les risques que je vais y prendre et que j'assume parfaitement malgré eux.

Magnifique descente sur Kaboul et Bagram. À perte de vue des montagnes arides aux couleurs changeantes. Brunes, beiges, noires parfois. Mais ce qui me frappe le plus est le gigantisme américain à Bagram : des centaines d'avions et d'hélicoptères. Nous sommes vraiment tout petits à côté d'eux mais voir tout ce matériel me donne confiance. Toutes ces machines seront là pour nous soutenir quand nous serons en mauvaise posture sur le terrain.

25 mai 2010. Bagram. À quelques heures du départ.

Avons passé la journée à terminer de nous équiper. Transmissions, optiques de nuit, chargeurs... J'ai passé le groupe en revue en fin d'après-midi avec un regard particulier, sans rien laisser au hasard. Maintenant, chaque détail compte : le réglage du CIRAS¹, la position de la plaque balistique, la disposition du matos, le réglage des casques... Cette fois on ne joue plus. Dans quelques heures nous quittons la bulle dans laquelle nous sommes actuellement en sécurité.

En contrôlant l'équipement des gars, je ne pense pas aux risques auxquels ils vont être confrontés, à la mort ni aux blessures. Bien au contraire, une seule chose m'obsède : anticiper et mettre en œuvre les solutions qui éviteront d'avoir du « bilan ». Je profite de ces instants ensemble avant de nous lancer vraiment dans la mission pour rappeler, encore une fois que « nous nous en sortirons si nous sommes efficaces ensemble et qu'au combat il n'y a pas de hasard, que des erreurs qui peuvent mener au drame. Le hasard les gars, c'est à la Française des jeux ! Maintenant, je vous demande d'appuyer sur le bouton, de passer en mode "guerre" ».

Au moment de quitter la tente, de laisser derrière moi cette immense baleine vide, je pense à tous les soldats qui, avant moi, s'y sont succédé, à ceux qui ne sont pas revenus. Nous formons une immense chaîne dont je fais partie, dont les gars font partie, dont le régiment fait partie. ─

1. Gilet pare-balles.

YANN ANDRUÉTAN

« PARTIR, C'EST MOURIR UN PEU... » NOSTALGIES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Le roi de France, Louis le Grand, était inquiet. Ses meilleurs soldats, les plus craints d'Europe, ses gardes suisses, présentaient les symptômes d'un mal étrange. Lorsque résonnait le *Ranz des Vaches*¹, un air de leur pays, ces valeureux mercenaires étaient pris de langueur, de mélancolie, pleuraient à l'évocation du charme de leurs vallées. Et devenaient inaptes à faire la guerre, incapables de se battre ! Il fallut interdire de jouer le *Ranz* dans les régiments concernés. Ce fut la première mesure d'hygiène mentale de l'histoire !

En 1688, Jean Hofer, un jeune étudiant de la faculté de médecine de Bâle, soutient sa thèse de médecine. *De Nostalgia*, « À propos de la nostalgie », un néologisme qu'il forge à partir du grec *nostos*, « le retour », et *algos*, « la douleur ». Autrement dit : le « mal du retour ». Par ce terme, Hofer tente de rendre, dans la langue savante, le sens de l'expression commune aux Suisses alémaniques et aux Allemands, *Heimweh*, littéralement le « mal du foyer ». Cette douleur du retour, c'est la douleur du retour rendu impossible par les circonstances. Le mal du foyer, c'est le désir inassouvi de pouvoir le retrouver.

La thèse de Hofer connaît un grand retentissement dans le milieu médical de l'époque. En ces temps d'effervescence intellectuelle et scientifique, cette maladie est une énigme pour les médecins. On croit d'abord que la beauté de la Suisse, son caractère doux et accueillant, seraient les causes de cette langueur. Puis on imagine que les variations d'altitude auraient une influence sur les esprits animaux. Ou encore que les Suisses posséderaient une disposition morale les rendant vulnérables à ce mal.

La Révolution éclate, la guerre suit. On lève en masse. Un chirurgien, le futur baron Percy, décrit les mêmes symptômes chez des Bretons qui viennent grossir les rangs des armées de la République. Point de *Ranz des vaches*, mais des soldats qui, eux aussi, dépérissent lorsqu'ils sont séparés de leurs camarades venus du même pays. Et comme les Suisses un siècle plus tôt, certains en meurent ! Mais quand ils ont la chance de rentrer chez eux, ou celle de trouver un camarade qui comme eux parle breton, alors leur état s'améliore.

La nostalgie va encore connaître de belles heures avec la conscription. On décrit alors des jeunes soldats qui soupirent après leur pays,

1. On retrouve des résonances de cet air dans l'opéra *Guillaume Tell* de Rossini.

notamment au cours de la Première Guerre mondiale parmi les soldats basques. De leur côté, les Anglais décrivent chez les prisonniers un dépressionnement, un état dépressif qui peut aller jusqu'à la mort. Chez ceux qui tentent l'évasion, les cas de nostalgie sont très rares voire absents.

Il ne se trouve guère que quelques auteurs, antimilitaristes ou partisans d'une armée de métier, pour se demander si ce n'est pas le fait d'être assujettis aux obligations militaires qui pourraient entraîner un tel tableau clinique.

Peut-on imaginer qu'un chant, aussi beau soit-il, puisse causer autant de dégât sur le moral des troupes ? Pour l'anecdote, afin de décourager les soldats allemands lors du siège de Stalingrad, l'Armée Rouge diffusait des tangos réputés causer de la mélancolie... Un son, un paysage, une odeur peuvent donc avoir un effet sur la mémoire et les affects. Mais pour comprendre le phénomène, il faut chercher plus loin que ce « simple » effet neurophysiologique des zones profondes du cerveau.

Le *Ranz* pour les Suisses, comme leur langue pour les soldats bretons, sont autant de signes d'appartenance fondateurs d'une identité. S'adapter, c'est changer, accepter de se défaire d'anciennes habitudes et adopter de nouveaux comportements, de nouvelles pensées. Le jeune engagé, lorsqu'il part de chez lui et rejoint son affectation, doit s'adapter à un nouvel environnement. Il y a d'abord la confrontation entre la réalité et l'imaginaire de la vie militaire. Il faut affronter un monde où les règles, explicites et implicites, sont différentes. Il lui faut aussi accepter que les liens affectifs avec ses parents et ses amis soient distendus.

La nostalgie a valeur de refuge. Elle se rapporte au temps de l'enfance, un temps long, de sécurité, de satisfaction, de plénitude. Les histoires de nostalgie sont toujours liées à un terroir. Ce terroir, c'est la terre d'origine, le paysage et les mots de l'enfance.

Un dernier point : la relation entre la nostalgie et la « culture » militaire. Les militaires sont des déracinés. Ils ont fait le choix de quitter leur famille pour une école de formation parfois située loin de chez eux. Les mutations se font ensuite dans la France entière et outre-mer. Ou inversement, c'est un homme ou une femme originaire des départements ou des territoires ultramarins qui quittent leur famille et leur culture.

Le soldat nostalgique par le souhait qu'il émet de retrouver sa patrie peut être en but à l'incompréhension ou même à l'agressivité de ses supérieurs. Dans certaines unités qui accueillent un important contingent de militaires venant de territoires d'outre-mer, les cérémonies collectives, les traditions ont une fonction d'apaisement nostalgique ; c'est le cas dans la plupart des unités d'infanterie de marine.

Et si les Suisses du roi de France avaient pu prendre le TGV Versailles/Genève le vendredi soir pour revenir le dimanche ? Si les Bretons de Percy avaient eu un portable pour garder, avec leur langue natale, un contact régulier avec ceux de leur pays ? La technologie a rapproché les gens donnant parfois l'illusion d'abolir les distances. Mais la nostalgie n'est pas, seulement, une affaire de distance. Elle est le désir de ne pas se séparer d'un âge d'or : l'enfance, la famille, le terroir, tout en sachant que ce temps est révolu et que le retour est impossible. ┘

BENOÎT DURIEUX

LÉGION ÉTRANGÈRE : PARTIR EN CHANTANT

« Je voudrais joindre la Légion étrangère. Connaissez-vous la place ? » Tels sont les seuls mots de français qu'un lieutenant-colonel d'une armée d'Europe orientale, attaché de défense en 2011 auprès d'un pays d'Asie centrale, avait conservés de son rêve, jamais abouti, d'engagement dans la Légion. Que pouvait représenter pour lui, à peine sorti de l'adolescence, le corps créé par Louis-Philippe en 1831 ? Sans doute une aventure sous le képi blanc parée des attraits de l'Occident, mais, plus sûrement, l'attrait du départ. La Légion pourrait d'ailleurs être tout entière décrite par ce mirage, tant il est constitutif de la psychologie de ses membres, tant il permet de saisir quelque chose de son mystère. Les chants qui expriment son âme trahissent cette envie contrariée, qu'il s'agisse du départ pour s'engager, du départ pour un nouveau théâtre d'opérations ou du départ pour le combat. Et permettent de mieux comprendre ce qu'il y a derrière l'idée, plus complexe qu'il n'y paraît, de départ.

Partir pour la Légion

Le légionnaire est peut-être avant tout en partance à la recherche de lui-même. L'anecdote de l'attaché de défense, qui n'est finalement pas parti, illustre d'ailleurs en creux un trait commun à beaucoup de légionnaires : le besoin d'aventure ne suffit généralement pas. Rares sont ceux qui s'engagent dans la Légion par vocation ; encore plus rares sont ceux qui y restent pour ce motif. Il faut écouter le légionnaire chanter pour comprendre que derrière ce destin d'homme, que souvent la conscience populaire imagine sous les traits d'un dur à cuire insensible, il y a un individu déraciné, une douleur secrète, un drame très personnel...

« Quand on a une fille dans l'cuir
Et que la vie vous dégoûte
On s'engage sous le fanion
Vert et Rouge de la Légion
Et sac au dos on prend la route¹. »

1. *Quand on a une fille dans l'cuir.*

Au-delà des chagrins d'amour ordinaires – s'il en est d'ordinaires ! –, le futur légionnaire ne laisse ni sa famille ni son pays par plaisir. Ce que ce départ a pu représenter de déchirement, il l'exprime dans les scènes des crèches de Noël ou dans ses chants : « Nous sommes de la Légion, si loin de nos pays²... » S'il quitte son milieu d'origine ensuite idéalisé, c'est pour une raison qui dépasse la simple envie, souvent pour fuir un monde devenu hostile... Le folklore de la Légion donne encore un aperçu de ces faux départs de la vie qui aboutissent au poste de recrutement...

« Quand on a bouffé son pognon
Ou gâché par un coup d'cochon
Toute sa carrière,
On prend ses godasses sur son dos
Et l'on file au fond d'un paquebot
Aux légionnaires³. »

Pour prouver qu'il n'est pas celui qui ne peut que gâcher sa carrière, pour ne pas être prisonnier de ce personnage de l'échec, le légionnaire part pour devenir lui-même, quelqu'un qui vaut infiniment plus que ce qu'il a pu, peut-être, lire dans le regard des autres, et c'est là le seul objectif qui puisse justifier l'étrange périple dans lequel il s'engage. On dit souvent que la première épreuve consiste à rejoindre la France, puisque ce n'est que sur le sol français qu'il pourra faire acte de candidature. Aujourd'hui où, grâce aux vertus d'Internet, la Légion recrute dans la quasi-totalité des pays du globe, on se demande pourtant par quelle ruse du destin le Mongol, le Népalais, le Chinois ou le Péruvien se retrouvent un jour coiffés du képi blanc. Quelle force mystérieuse les a poussés à partir pour une vie qu'ils devinent exigeante, dans un milieu inconnu dont ils ne maîtrisent pas la langue ? Peut-être le seul attrait de la liberté. Hannah Arendt a dit beaucoup de cet attribut du légionnaire lorsqu'elle a suggéré que la liberté résidait dans la capacité à réaliser un commencement, à produire un « miracle », c'est-à-dire quelque chose à quoi on ne pouvait pas s'attendre⁴. Pour le légionnaire, il s'agit moins de commencer que de recommencer. Il ne faut pas s'étonner du succès qu'a eu dans la Légion le texte d'Édith Piaf : « Je repars à zéro... Non rien de rien, non je ne regrette rien... Je me fous du passé... »⁵

2. *Nous sommes de la Légion.*

3. *Aux légionnaires.*

4. Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, « Folio », 1972, p. 220.

5. *Je ne regrette rien* (Édith Piaf).

Sans doute, la Légion étrangère est devenue, au fil du temps, une institution singulière. Tous les légionnaires ne s'engagent pas pour se cacher, mais celle-ci permet à celui qui souhaite le faire de recommencer, de disparaître pour renaître. Cette possibilité a très tôt été intégrée dans l'identité légionnaire, et c'est encore un chant qui exprime le mieux cette quête : « Quand dégoûté, lassé, honteux de son passé, mourant des rigueurs d'ici bas on lui dit "viens petit chez nous chercher l'oubli"⁶. » Engagement considérable si l'on considère que, dans la société occidentale, chercher à effacer ses traces devient illusoire. Passeports biométriques, fichiers informatiques, pages *Facebook* se conjuguent pour garantir que le moindre écart de comportement, la moindre faute de jeunesse marquent celui qui a pris un mauvais début d'un signe d'infamie autrement plus durable que le fer rouge des galériens.

En proposant à ceux qu'elle recrute une nouvelle identité, la Légion étrangère représente souvent la dernière chance dans une société qui, à l'échelle de la planète, devient moins encline à l'accorder. La pression sociale pour une transparence toujours accrue rend plus difficile l'exercice de ce rôle pourtant essentiel de la Légion au sein de notre société. Si l'identité d'emprunt attribuée à certains jeunes légionnaires ne permet d'accéder qu'à un nombre limité de droits, surtout lorsque l'anonymat doit être protégé, il y a un certain paradoxe à observer ceux qui font profession d'indignation devant les exigences parfois rudes que la Légion impose initialement à ceux qui la rejoignent pour bénéficier de ce nouveau départ. Ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes les agents d'une vision extrémiste du contrôle social qui voudrait ôter à l'individu toute forme de liberté, en le convaincant que sa dignité réside dans sa capacité à détenir un compte chèques ou à souscrire un prêt. Vision lilliputienne de l'homme et de ce qu'il vient chercher dans la Légion, peut-être le seul vrai refuge des damnés de la terre, comme l'atteste cette vieille complainte par laquelle le légionnaire disait adieu à la vieille Europe :

« Nous les damnés de la terre entière,
 Nous les blessés de toutes les guerres,
 Nous ne pouvons pas oublier
 Un malheur, une honte, une femme qu'on adorait.
 Nous qu'avons le sang chaud dans les veines,
 Cafards en tête, au cœur des peines,
 Pour recevoir, donner des gnons, crénom de nom
 Sans peur en route pour la Légion.⁷ »

6. *Le Fanion de la Légion.*

7. *Adieu vieille Europe.*

Partir dans la Légion

Tout départ implique un arrachement et tout arrachement est une blessure, une vulnérabilité secrète, qu'il va falloir, une fois arrivé au sein de la Légion, soigner par un nouvel enracinement. On trouvera peut-être le secret de l'extraordinaire popularité dont celle-ci jouit aux États-Unis dans la proximité des expériences américaine et légionnaire. Comme le légionnaire, l'Américain, parfois en la personne d'un aïeul, a quitté un pays à la suite d'un choix radical. L'un et l'autre rejoignent une société qui regroupe dans un seul creuset des personnes issues de toutes les races, de tous les peuples et de toutes les cultures. L'un et l'autre croient fermement à la possibilité du recommencement. Leur attachement à leur nouvelle patrie – *Legio Patria Nostra* est la devise de la Légion – est d'autant plus fort qu'elle symbolise ce pour quoi ils ont tout laissé et, de ce point de vue, le nationalisme américain est comparable à l'attachement du légionnaire à son identité. Que la Légion soit une institution française laisse ainsi entrevoir une partie de la proximité des vocations profondes des peuples français et américain.

Sans doute tous les légionnaires ne restent pas : certains choisissent de quitter encore, de repartir à la quête de leur destin, sur un coup de cafard ou sous l'empire d'une déception. Régulièrement, à l'évocation de ceux qui ont déserté, le légionnaire éprouve la force du choix qu'il fait et continue de faire. Mais, pour ceux qui restent, l'enracinement que procure la Légion reste indissociable de l'espoir de départs sans cesse renouvelés. Il est peu de chants qui n'évoquent cette « bougeotte ». « Eugénie les larmes aux yeux, nous venons te dire adieu, nous partons de bon matin, par un ciel des plus sereins », chantaient les soldats du régiment étranger en partance pour le Mexique après que leurs officiers avaient obtenu la désignation de leur unité en s'adressant directement à l'impératrice, contre toutes les règles de la discipline, ce qui dit toute l'importance qu'ils attachaient à ce départ. « Chez nous on devient pas proprio, faut trop traîner ses godillots par tout' la terre », s'écrit encore le légionnaire pour décrire son refus secret d'une trop grande stabilité, dont d'ailleurs il se glorifie, allant jusqu'à dénigrer celui qui ne partage pas son obsession : « On vit avec d'autres passions que l'pioupiou qui monte la faction d'avant l'ministère, mieux vaut la brousse du Tonkin que la caserne du biffin pour l'légionnaire... »

Mais où qu'il soit, entre deux départs, ce légionnaire construit son chez lui, avec l'espoir sans cesse vain de bâtir pour toujours ce qu'il sait être provisoire : « La vie à la caserne n'a rien de tentant, en ce qui nous concerne, ça ne dure jamais longtemps, on nous

donne des vieux bâtiments, on les retape et on fout le camp⁸. » Le départ répété, le départ consenti et forcé à la fois ne peut qu'induire une forme de fragilité. Pour la compenser, le légionnaire, qui n'a souvent pas de foyer en dehors de son unité, éprouve le besoin de trouver un autre ancrage. L'aménagement d'un cantonnement provisoire comme s'il devait durer toujours est aussi le signe de l'ancrage humain qu'il trouve dans sa section, sa compagnie et son régiment.

Le départ au combat

Cette obsession du départ, signe d'une insatisfaction et témoignage d'un attrait pour l'inconnu, trouve son aboutissement logique lorsqu'il faut partir au combat. On pourrait croire que le soldat, dès lors qu'il est en opération, est sans cesse occupé par celui-ci. On sait qu'il n'en est rien et que l'essentiel de son temps se passe à attendre, attendre que viennent les ordres, que les appuis soient prêts, que l'ennemi se dévoile, que la météo soit favorable, que l'occasion soit bonne... Pourtant, quand ce moment que chacun espère et redoute à la fois advient, la vie revêt une densité plus forte et le sentiment du risque couru, le sentiment d'une autre forme d'arrachement sont souvent aisément compensés par l'attrait de l'inconnu.

Tout le folklore légionnaire traduit cette attente du moment où chacun sera face à lui-même et à l'adversaire. Il est des chants qui évoquent les phases de ce voyage : « La Légion marche vers le front [...] demain brandissons nos drapeaux, en vainqueurs nous défilons⁹. » Mais entre ces deux moments, chacun a en tête l'éventualité qu'il a librement acceptée et qui est décrite à l'envi dans de nombreux chants, le plus souvent dans un des couplets finaux : le chant du 1^{er} régiment étranger de cavalerie (REC) évoque cette circonstance où « un légionnaire tombe frappé d'une balle, adieu mes parents, mes amis, toutes mes fautes je les ai expiées au premier étranger de cavalerie ». Même adieu définitif dans le chant du 1^{er} bataillon étranger parachutiste (BEP) : « Et si demain, nos doigts sanglants se crispent au sol, un dernier rêve, adieu. » Quant au chant du 3^e REI, il ne laisse guère de doute sur l'issue de ce voyage : « Le vrai légionnaire [...] il crèvera sur son chemin, toujours loin du dépôt commun. » C'est que le légionnaire en est convaincu, « quinze ans on fait ce dur métier, à moins qu'une ball' vienn' prend' pitié de not' misère ». Car, « légion-

8. Chant du 3^e régiment étranger d'infanterie (REI).

9. Chant du 2^e régiment étranger de parachutistes (REP).

naires nous ne reviendrons pas, là-bas les ennemis t'attendent, sois fier nous allons au combat »¹⁰.

Cette récurrence semble donner raison à ceux qui ont pu dénoncer la fascination morbide du légionnaire pour la mort. C'est là se méprendre. On glorifie souvent ceux qui ont accepté de faire le sacrifice suprême au service de leur pays ou de leur régiment. En réalité, si la louange est méritée, elle ne dit pas exactement ce qu'a accepté le soldat, qu'il soit légionnaire, fantassin, artilleur, aviateur ou marin. Dans les armées occidentales en général, dans l'armée française en particulier, la tradition du kamikaze est fort peu prisee. Le combattant s'engage parfois dans des actions dont il connaît le danger extrême, mais reste toujours au fond de lui l'espoir d'accomplir la mission sans dommage. Ce que le combattant accepte, c'est donc un risque, parfois élevé, de mourir, et c'est déjà quelque chose de considérable. On trouve la trace de cette acceptation dans les chants, qui n'en finissent pas de s'interroger, comme s'il était possible de conjurer la mauvaise fortune : « Combien sont tombés au hasard d'un clair matin de nos camarades qui souriaient au destin¹¹ ? » Mais ce n'est pas une idée fixe ; le légionnaire pense à bien autre chose, comme en témoigne le *Boudin*, la marche traditionnelle de la Légion : « Au cours de nos campagnes lointaines, affrontant la fièvre et le feu, nous oublions avec nos peines la mort qui nous oublie si peu. » Ce risque est accepté pour le camarade de combat, pour le sergent et le lieutenant ; il l'est aussi pour être fidèle à l'idée que le légionnaire s'est peu à peu faite de lui-même, qui s'incarne dans la tradition du corps auquel il appartient ; le *Boudin* l'exprime encore : « Nos anciens ont su mourir pour la gloire de la Légion ; nous saurons bien tous périr suivant la tradition. »

C'est dire que si le combat est un risque accepté, risque suprême, il est un départ de soi-même pour atteindre quelque chose de plus grand. C'est le mot de Gustave Thibon qui exprime le mieux cette dignité éminente de celui qui risque sa vie lorsqu'il suggérerait que : « Tout ce qui en toi refuse de mourir est indigne de vivre¹². » Cette dignité éminente tient dans la relation que permet le combat, non seulement avec ses camarades de combat, mais aussi, avec ceux que l'on combat, à la rencontre de qui on part, et dont les chants portent la trace : « Les Druzes s'avancent à la bataille¹³ », « Contre les Viêts¹⁴ »...

C'est là tout le sens de l'extraordinaire récit du combat de Camerone, qui a précédé chronologiquement les épisodes de même valeur de

10. *Le Soleil brille.*

11. *La Rue appartient.*

12. Gustave Thibon, *L'Échelle de Jacob*, Paris, Fayard, 1942, p. 63.

13. Chant du 1^{er} régiment étranger (RE).

14. Chant du 1^{er} REP.

Sidi-Brahim ou de Bazeilles. Le 30 avril 1863, en pleine campagne du Mexique, une soixantaine de légionnaires chargés d'escorter un convoi défendirent toute une journée une hacienda encerclée par les cavaliers mexicains. Seuls trois d'entre eux demeurèrent valides à l'issue de ce combat dont le souvenir est célébré chaque année dans les régiments de la Légion. « Héros de Camerone et frères modèles, dormez en pays dans vos tombeaux »¹⁵, demande encore le chant de la Légion. On a pu gloser sur cette attirance de l'armée française pour de glorieuses défaites. On a pu aussi expliquer que chacun de ces combats n'était que des épisodes tactiques dont le sens ne pouvait être envisagé qu'au regard de leur rôle dans le cours général des opérations¹⁶. Pourtant, cette tentative d'explication ne suffit pas à rendre compte de la dimension symbolique que le combat a peu à peu revêtue.

Son sens le plus profond est certainement à rechercher d'abord dans le respect de la parole donnée, dans la cohésion sans faille des légionnaires de la 3^e compagnie du régiment étranger et dans la valeur ainsi accordée à la mission reçue. Mais cela caractérise de très nombreuses actions militaires. Le caractère exemplaire de ce récit tient à ce qu'il ne se limite pas à la seule dimension militaire du combat. Lorsque les trois derniers survivants posèrent comme conditions à leur capitulation la conservation de leurs armes et le soin des blessés alors qu'ils n'avaient plus de munitions, le colonel mexicain répondit : « On ne refuse rien à des hommes comme vous ! » Autrement dit, le combat de Camerone a noué un lien fait de reconnaissance mutuelle entre ceux qui s'étaient affrontés, et c'est là sa signification la plus profonde. Si, aujourd'hui, chacun a perdu de vue les péripéties de la campagne, des évocations du souvenir de l'héroïsme des légionnaires français et des cavaliers mexicains réunissent régulièrement des détachements des deux armées sur le lieu même du combat, un lien plus durable que beaucoup de victoires reconnues par l'histoire militaire. Le départ était bien un départ vers l'autre...

La Légion étrangère illustre-t-elle finalement pleinement la thématique du départ ? Le chant du même nom n'est pas un chant de la Légion, mais en écoutant les légionnaires on peut tout de même le penser...

« Connaissez-vous ces hommes qui marchent là-bas
Écoutez un peu la chanson de leur pas
Ils vous disent qu'ils ont martelé bien des routes
Et ça c'est vrai, il n'y a aucun doute¹⁷... » ┐

15. *Le Boudin*

16. Ainsi, le combat de Camerone a-t-il permis à un convoi de ravitaillement français d'atteindre sa destination sans encombre et, autorisa donc la prise de la ville de Puebla qui entérina le succès de la première partie de la campagne du Mexique, même si, on le sait, celle-ci se termina par un échec.

17. *Connaissez-vous ces hommes ?*

ADIEU, VIEILLE EUROPE

Jusqu'en 1962, c'est à Sidi Bel Abbès qu'étaient formés les jeunes légionnaires

Adieu vieille Europe.
Que le diable t'emporte.
Adieu vieux pays
Pour le ciel si brûlant de l'Algérie.
Adieu souvenir, notre vie va finir.
Il nous faut du soleil, de l'espace
Pour redorer nos carcasses.

Nous les damnés de la terre entière,
Nous les blessés de toutes les guerres,
Nous ne pouvons pas oublier
Un malheur, une honte, une femme qu'on adorait.
Nous qu'avons le sang chaud dans les veines,
Cafards en tête, au cœur des peines,
Pour recevoir, donner des gnons, crénom de nom
Sans peur en route pour la Légion.

Salut camarades,
Donnons-nous l'accolade,
Nous allons, au sac au dos, flingue en main,
Faire ensemble le même chemin.
À nous le désert,
Comme au marin la mer
Il nous faut du soleil, de l'espace,
Pour redorer nos carcasses.

EN AVANT PARCOURANT LE MONDE

En avant parcourant le monde
Adieu, adieu, adieu
Le ciel est bleu, le soleil brille
Adieu, adieu, adieu
Mon cœur est las, mon cœur est las
De tant souffrir, de tant souffrir
Pour oublier qu'il faut partir

Ô belle ville, ô toi que j'aime
Adieu, adieu, adieu
Ô vieux beffroi, clocher qui tinte
Adieu, adieu, adieu
Adieu maison, adieu maison
Chère à mon cœur, chère à mon cœur
Où j'ai connu le vrai bonheur

Ô toi qui fus toute ma vie
Adieu, adieu, adieu
Faut-il te quitter ma mie ?
Adieu, adieu, adieu
Sans un adieu, sans un adieu
Ah ! Tu regretteras un jour
D'avoir dédaigné mon amour.

EUGÉNIE

Avant son départ pour le Mexique, en 1863,
la Légion a créé ce chant en l'honneur de l'impératrice Eugénie

Eugénie les larmes aux yeux, les larmes aux yeux,
Nous venons te dire adieu, te dire adieu.
Nous partons de bon matin, de bon matin
Par un ciel des plus sereins, des plus sereins.

Nous partons pour le Mexique,
Nous partons la voile au vent
Adieu donc, belle Eugénie,
Nous reviendrons dans un an.

Ça n'est pas commode du tout, commode du tout,
Que de penser à l'amour, de penser à l'amour.
Surtout quand il fait grand vent, il fait grand vent.
Par dessus l'gaillard d'avant, l'gaillard avant.

LE GARS PIERRE (OU LA MARIE)

Écrite et composée par A. Grassi, cette marche est liée à la 13^e DBLE

Le gars Pierre est parti à la guerre
Le matin d'un beau jour de printemps
Il avait une allure si fière
Qu'il partit comme un homme en chantant.

[Refrain]

T'en fais pas la Marie t'es jolie
T'en fais pas la Marie j'reviendrai
Nous aurons du bonheur plein la vie
T'en fais pas, la Marie, je reviendrai.

Mais les mois et les années passèrent
La Marie a pleuré bien souvent
En songeant aux beaux jours de naguère
Et surtout quand revient le printemps.

Le gars Pierre est revenu de la guerre
Toujours jeune et joyeux comme avant
Sans chagrin ni blessure légère
C'est un gars vigoureux maintenant.

[Refrain]

La Marie qui était si jolie
A perdu sa beauté de vingt ans
Quand on pleure, on vieillit, c'est la vie
Ses grands yeux sont tout tristes à présent.

T'en fais pas la Marie t'es jolie
T'en fais pas la Marie j'reviendrai.

Le gars Pierre est parti à la ville
Mais il ne reviendra jamais plus
Il y a tant de filles, de belles filles
La Marie, pour lui, n'existe plus.

[Refrain]

La Marie dans un jour de folie
A couru se jeter dans l'étang
Mais un gars lui a sauvé la vie
Et lui fit oublier ses tourments.

LA CAVALERIE D'AFRIQUE

Sur l'air Les Trompettes d'Aïda de Verdi

C'est nous (écho bis) les descendants des régiments d'Afrique
Les chasseurs, les spahis, les goumiers (et les goumiers)
Gardiens (écho bis) et défenseurs d'empires magnifiques
Sous l'ardent soleil, chevauchant, sans répit, leurs fiers coursiers

Toujours prêts à servir
À vaincre ou à mourir
Nos cœurs se sont unis
Pour la Patrie !

Trompettes (écho bis) au garde à vous sonnez, sonnez à l'étendard
Et que fièrement dans le ciel montent nos trois couleurs (nos trois couleurs)
Le souffle (écho bis) de la France anime la fanfare
Et met à chacun un peu d'air du pays au fond du cœur

C'est notre volonté
De vaincre ou de lutter
De consacrer nos vies
À la Patrie.

La piste (écho bis) est difficile et toujours nous appelle
Par les monts pelés de Taza, de Ksar'souk, de Midelt (et de Midelt)
L'élan (écho bis) de Bournazel vers le Tafilalet
Sur les Ksours ralliés plantera fièrement nos trois couleurs !

Ensemble (écho bis) nous referons gaiement flotter nos étendards
Et suivrons partout hardiment l'éclat des trois couleurs
Ensemble (écho bis) nous reprendrons demain le chemin du départ
Et pour le pays serons prêts à lutter sans nulle peur !

Soldats, (écho bis) toujours devant, toujours la tête haute
Nous serons présents sous la pluie, dans le vent en avant !
L'ennemi (écho bis) nous trouvera le cœur plein de courage
Et dans ce combat glorieux revivront tous nos héros !

LE KYRIE DES GUEUX

Holà ! Marchons les gueux,
Errants sans feu ni lieu.
Bissac et ventre creux,
Marchons les gueux !

Kyrie eleison,
Miserere nostri (bis)

Bissac et ventre creux,
Aux jours calamiteux.
Bannis et malchanceux,
Marchons les gueux !

Kyrie eleison,
Miserere nostri (bis)

Bannis et malchanceux,
Maudits comme lépreux.
En quête d'autres cieux,
Marchons les gueux !

Kyrie eleison,
Miserere nostri (bis)

En quête d'autres cieux,
Rouliers aux pieds poudreux.
Ce soir chez le Bon Dieu
Frappez les gueux !

Kyrie eleison,
Miserere nostri (bis)

Ce soir chez le Bon Dieu,
Errant sans feu ni lieu.
Bissac et ventre creux,
Entrez les gueux !

Kyrie eleison,
Miserere nostri (bis)

LOIN DE CHEZ NOUS

Ce chant funèbre a été créé en Algérie et est devenu un classique du répertoire du soldat

Loin de chez nous, en Afrique,
Combattait le bataillon,
Pour refaire à la Patrie
Sa splendeur, sa gloire et son renom. (bis)

La bataille faisait rage
Lorsque l'un de nous tomba.
Et mon meilleur camarade
Gisait là blessé auprès de moi. (bis)

Et ses lèvres murmurèrent
Si tu retournes au pays,
À la maison de ma mère
Parle-lui, dis-lui à mots très doux (bis)

Dis-lui qu'un soir en Afrique
Je suis parti pour toujours.
Dis-lui qu'elle me pardonne
Car nous nous retrouverons un jour. (bis)

LA PIÉMONTAISE

Existant en plusieurs versions, tant en France qu'en Suisse,
ce chant trouve certainement son origine dans une expédition du Piémont du début du XIX^e siècle

Ô que je suis donc à mon aise
Quand j'ai ma mie auprès de moi
De temps en temps je la regarde
Et je lui dis embrasse-moi. (2 derniers en bis)

Comment veux-tu que je t'embrasse
Quand on me dit du mal de toi ?
On dit que tu vas à la guerre
Dans le Piémont pour servir le Roi.

Ceux qui t'ont dit ça, ma belle,
T'avons bien dit la vérité
Mon cheval est dans l'écurie
Sillé, bridé, prêt à partir.

Quand tu seras dans ces grandes guerres
Tu ne penseras plus à moi
Tu verras l'une, tu verras l'autre
Qui sont cent fois plus belles que moi.

Ô j'y ferai faire une image
À la ressemblance de toi
La porterai sur mon bras gauche
Cent fois par jour l'embrasserai.

Mais que diront tes camarades
De t'y voir embrasser c'portrait ?
Je leur dirai : c'est ma maîtresse
Ma bien-aimée du temps passé.

Je l'ai aimée, je l'aime encore
Je l'aimerai tant qu'je vivrai
Je l'aimerai quand je serai mort
Si c'est donné aux trépassés.

Alors, j'ai tant versé de larmes
Que trois moulins en ont tourné.
Petits ruisseaux, grandes rivières
Pendant trois jours ont débordé.

OH ! DOUCE FRANCE

Oh ! Douce France, mon beau pays,
Lieu de mon enfance,
Du bonheur, des chansons et des rires,
Ta souvenance berce ma dolence
D'un chant d'espérance.

Hélas sur cette terre
Où je suis exilé,
Mon âme est solitaire
Et mon cœur désolé.
J'attends chaque jour
Le moment du retour.

Ici ton cher visage
Éclaire nos destins.
Pour garder bon courage
On pense aux clairs matins
Qui chassaient toujours
L'ombre des mauvais jours.



ABDESLAM BENALI

VINGT ANS D'ABSENCE. LE CAS DES SOLDATS MAROCAINS

Quels sont, pour les enfants et les adolescents, filles ou fils de militaire dont le père est affecté en zone opérationnelle, les enjeux de la longue absence de celui-ci ? Quels en sont les effets différés ? Comment parviennent-ils à compenser, dans leur développement, ce défaut de présence et, potentiellement, d'encadrement ?



Vingt ans d'absence

Les longues durées d'absence sont une particularité des forces armées royales marocaines. Elles sont liées à la gestion politique du conflit du Sahara. Depuis 1975, cette guerre a vu s'enchaîner plusieurs types d'engagements : les combats de masse, les guérillas, les missions de maintien de l'ordre, jusqu'à la situation actuelle d'attente défensive datant du cessez-le-feu de 1991. Aujourd'hui, l'aspect du conflit s'est figé. La majorité des militaires marocains, environ les deux-tiers, sont déployés dans le désert, à la frontière avec l'Algérie et la Mauritanie, où ils tiennent leur position le long d'une « ligne de défense ». Ces militaires sont aussi projetés sur les différents théâtres d'opérations extérieures de l'armée marocaine (Bosnie, Kosovo, République démocratique du Congo, Côte d'Ivoire...). Ces périodes hors du pays sont de six mois renouvelables.

Quand bien même les familles voudraient suivre le père, elles ne sont pas autorisées à résider à moins de cinq cents kilomètres du bataillon au sein duquel celui-ci est affecté. De ce fait, aucun militaire ne peut rentrer chez lui le soir ou en fin de semaine. Il ne peut retrouver sa famille que lors de ses congés qui sont de deux types : ceux dits « de détente », d'une durée de vingt jours tous les quatre mois révolus, et les permissions dites « exceptionnelles » de six jours pour des événements majeurs tels que la naissance d'un enfant, la maladie ou le décès d'un parent. Les militaires marocains sont ainsi contraints à vivre à distance de leurs proches pour une durée cumulée de vingt ans voire plus.

L'implication du service de santé

Dès la création de l'armée marocaine, à la fin des années 1950, ont été mis en place des dispositifs de soutien de la santé mentale des combattants. Au début du conflit du Sahara, en 1975, face au caractère massif des pertes psychiques, un dispositif variable de soins a été élaboré autour de deux types d'interventions. Le premier est produit *in situ* par la projection sur le terrain d'un spécialiste de psychiatrie qui assure une consultation périodique sur de courtes durées (deux mois). Le second consiste en la mise en place de filières d'évacuations sanitaires vers l'arrière avec un accueil et une prise en charge des patients dans le seul service de psychiatrie militaire existant à l'époque, situé à Rabat. Ce suivi psychique des militaires prend en considération l'individu, ses caractéristiques, ses motivations, ses difficultés, le groupe, l'institution et les impératifs du service. Un élément reste absent de ces protocoles : la famille et les souffrances éventuelles du conjoint ou des enfants. Au cours des dix dernières années, ce dispositif a été renforcé par l'ouverture, à la fin des années 1990, de deux services de psychiatrie, l'un à Meknès et l'autre à Marrakech, et, plus récemment, de quatre autres services en zone sud. Ces nouvelles structures sont, elles, en partie dédiées à l'accueil des familles.

Paternité et vie conjugale amputés

L'éloignement prolongé et cumulé laisse donc au père peu de temps de présence parmi les siens. Parti plus de vingt ans, le militaire a été amputé d'une part de la paternité qui lui revenait. Cette perte est amplifiée par les prérogatives particulières que la culture marocaine attribue à la mère. Malgré l'occidentalisation de plus en plus importante des foyers marocains, l'immense majorité des familles de militaires reste en effet attachée aux formes traditionnelles où la femme se consacre essentiellement à son rôle maternel (éducation des enfants, tâches domestiques...) au détriment de son rôle conjugal. En l'absence du père, elle n'est plus épouse et occupe une place parentale totale, jouant à la fois le rôle de mère et celui de père. Cela développe sa force de caractère et sollicite ses capacités d'autonomie. Ce modèle apparaît comme le plus adapté à ce contexte socioculturel dans lequel l'homme est maintenu dans un rapport d'extériorité vis-à-vis de l'intimité de la famille, éloigné souvent ou longtemps de sa maison. La vie d'un militaire déployé au Sahara est, de ce point de vue, un exemple paradigmatique. C'est pourquoi ce modèle est encore assez largement représenté dans l'armée marocaine.

Des aménagements traditionnels

Ce modèle fonctionne dans la mesure où d'autres aménagements traditionnels apportent les aides et les solidarités nécessaires. Ces instances s'articulent autour d'une famille élargie, où il n'est pas rare de trouver plusieurs membres déployés en zone opérationnelle. Les frères militaires étant absents, leurs épouses restent réunies sous le toit de leur beau-père, qui incarne la figure paternelle pour ses petits-enfants. C'est un modèle stable, relativement sécurisant pour chacun. Un modèle transgénérationnel, facilement reproductible et donc relativement répandu.

Il peut s'agir aussi du séjour prolongé de la mère du militaire au domicile de celui-ci. Cette intrusion de la belle-mère au foyer tenu par l'épouse nécessite bien évidemment des aménagements : une structure et quelques règles bien établies.

Cette configuration est rendue possible grâce au regroupement de ces familles dans un même quartier. Il s'agit d'un espace où représentations, valeurs et croyances sont partagées par tous : le sens du devoir, de la discipline, de l'honneur et du patriotisme. Autour de ces valeurs se crée un fort sentiment d'appartenance à une communauté centrée sur un point commun : l'absence du père. Ce dernier devient, par conséquent, suffisamment présent dans les représentations de chacun.

La religion peut également constituer une référence importante, chaque famille se retrouvant lors des cérémonies religieuses traditionnelles. La solidarité sociale est très forte. Les militaires en permission incarnent pour tous les enfants du quartier la figure paternelle attendue. Chacun est investi d'une responsabilité éducative envers l'enfant d'un autre soldat alors en service ; il peut et même doit savoir lui enseigner les règles sociales, le réprimander s'il le faut, gérer les problèmes scolaires... Il bénéficie d'une délégation de paternité de la part du père absent.

Qu'est-ce qu'être père ?

Ces différents aménagements permettent que le fonctionnement familial se stabilise avec l'éloignement du père. Cela n'est pas sans conséquence sur le devenir des enfants.

Les liens que tisse un père avec son enfant se construisent avec le temps. La paternité est le résultat d'une affiliation réciproque. La relation du père avec son enfant l'aide dans la construction de son statut social. Exerçant en tant que médecin d'unité en zone opérationnelle et au contact direct avec les militaires du bataillon, je me suis intéressé

à ce que ressentent les hommes lors de l'annonce de la conception, durant la grossesse et lors de la naissance de leur enfant, naissance à laquelle le plus souvent ils n'assistent pas en raison des longs délais de route. À ces moments-là, il est observé une agressivité des pères ; plus rarement une dépression. S'il arrive que la paternité soit source de satisfaction parce que l'homme s'y trouve valorisé dans son statut social, parce qu'elle le fait « père », l'homme peut aussi, inversement, inhiber sa capacité à se penser et à être père. Nous observons l'installation de troubles des conduites à incidences disciplinaires et médico-légales (fugues, addictions, tentatives de suicide...). Les formes symptomatiques de ces troubles du comportement sont chargées de sens, liées en grande partie au lien à l'enfant.

Les « allers et retours » sources de richesse relationnelle


Le militaire, fils, mari et père, occupe plusieurs rôles : géniteur, nourricier, éducateur, protecteur, source de confiance et de sécurité pour la mère au cours de la grossesse et à la naissance. C'est le rôle spécifique du père dans les interactions précoces avec l'enfant, l'établissement du lien d'attachement qui est qualifié de relation d'activation. Il est agent de socialisation, de subjectivation et de dynamisation ; il participe avec la mère à la construction du pont social entre l'enfant et les autres. Les rôles du père se complètent au cours de l'éducation de l'enfant. Ces rôles sont susceptibles d'être distribués entre différents protagonistes dans une dimension d'interchangeabilité qui n'est fonctionnelle que si ces rôles sont préalablement définis.

Il apparaît que l'éloignement du père n'est pas problématique à condition qu'au retour, lors des permissions, celui-ci ne soit pas considéré comme un élément étranger venant perturber l'équilibre domestique, ou comme celui qui va exercer son autorité « juste pour redresser les choses », rigidifiant ainsi le cadre familial jusque-là fonctionnel. Les allers et retours doivent constituer une source de richesse pour l'enfant. Ils activent sa vie imaginaire, lui permettent de répondre à ses questionnements, tout en contribuant à le faire rêver dans un cadre où l'intermittence absence-présence favorise la dialectique entre l'imaginaire et la réalité, selon son âge, son sexe et ses capacités psychiques individuelles.

Des adolescents comme les autres

L'adolescence des enfants de militaires servant en zone opérationnelle a les aspects habituels de toute adolescence. C'est une période de transition. Elle permet le plus souvent un développement équilibré, même si elle est traversée de moments de tensions et de crise. Le parcours du jeune est dominé par la vivacité des affects agressifs à l'égard du parent du sexe opposé. La problématique concerne peu les filles. La mère, isolée, peut surtout se retrouver en difficulté avec son fils, être confrontée à des comportements marqués par un caractère provoquant d'opposition, de rivalité et de recherche effrénée de liberté. Devant cet appel du fils à faire intervenir le père, la mère a deux options. Soit elle évoque un père qui se sacrifie et alors la possibilité pour l'adolescent de s'identifier à lui devient problématique. Soit elle engage l'enfant à différer ses exigences en mentionnant que le père y satisfera à son retour, infléchi par l'engagement de la mère. Cette seconde option, celle d'une négociation qui fait intervenir l'idée du retour du père, est plus pacificatrice.

Cette période sera d'autant mieux traversée que l'adolescent pourra se sentir suffisamment accompagné par ses deux parents. L'éloignement peut ne pas constituer un danger ou un problème si la mère véhicule une image pacifique du père capable de venir en aide à l'adolescent en cas de détresse. Ce n'est pas l'absence qui en elle-même fait problème, c'est la distance relationnelle. Il faut donc que la mère soit en mesure d'assurer l'intérim, que le père se manifeste suffisamment auprès des enfants, que les scissions introduites par les allers et retours ne s'entremêlent pas trop avec les conflits conjugaux ou d'autres problématiques familiales.

Il existe au Maroc deux lycées réservés aux enfants de militaires : l'un à Ifrane pour les filles, l'autre à Kenitra pour les garçons. Ils y rentrent à partir du collège, l'équivalent de la sixième en France. Ces deux lycées sont éloignés des cités où résident habituellement les familles de soldats. Les deux tiers de ces enfants ont des pères qui servent sur la ligne de défense. Ils sont donc très tôt et durablement confrontés à l'expérience d'un double éloignement familial, avec un père au front et avec une famille habitant à plusieurs dizaines voire centaines de kilomètres. L'encadrement y est militaire, le rythme de vie celui d'une unité : uniforme, cérémonies des couleurs, défilés... Une très forte proportion de ces enfants et de ces adolescents, une fois devenus adultes, va rejoindre les académies militaires et embrasser la carrière des armes. Ils perpétuent ainsi un mode de vie et un modèle social construit autour de l'absence du père. 



EMMANUELLE DIOLOT

CELLES QUI RESTENT

« Plus inconnue que le soldat inconnu, sa femme. »

« J'ai fait le choix d'épouser un militaire... » Combien de fois cette phrase a été prononcée au cours des différents entretiens menés pour découvrir et essayer de comprendre un monde inconnu ou mal connu : celui de femmes dont le mari, soldat, est parti en opération extérieure (OPEX). Inconnu car rares sont ceux qui en parlent vraiment, malgré la curiosité récente de quelques journalistes. Peu d'entre eux décrivent cet élément du monde militaire que certains nomment la « base arrière »¹. Ainsi, nombreuses sont celles qui, pour justifier leur situation, ont répété à maintes reprises cette phrase sur un ton neutre, revendicatif, ou désenchanté, comme pour s'excuser pour certaines, comme pour se différencier des autres types d'épouses pour d'autres. « Avoir choisi » d'épouser un militaire leur semble donc être structurant dans leur vie². La raison essentielle réside dans les départs inhérents à cette profession. Les articles de ce dossier thématique ont montré le lien entre le statut de militaire et son aboutissement même dans la situation de combat, c'est-à-dire, désormais, essentiellement l'opération extérieure.

Le militaire est donc par définition quelqu'un qui part. Par opposition, leurs épouses sont « celles qui restent ». Tout un ensemble de questions se posent à leur sujet : leur vie pendant le temps de l'OPEX ; l'homogénéité ou non de leurs réactions ; leur perception du fait de rester ; leur gestion de l'opération extérieure, du moment du départ – période de l'absence physique du militaire qui, quelques jours auparavant était encore présent au foyer, auprès des enfants, voire qui prenait une certaine place dans le lit conjugal – jusqu'à son retour.

Cette période, loin d'être neutre pour ces femmes, met en jeu leur rapport à elles-mêmes et à l'autre à travers non seulement la peur de l'inconnu et du danger de la mission (et donc de la mort potentielle), mais aussi la gestion de l'absence, du quotidien, de l'image de soi.

1. Nous noterons le petit guide *Partir en mission* réalisé par le service de santé des armées, qui a pour objectif d'aider les familles tout au long de la mission.

2. Nous ne reviendrons pas sur les origines du « choix », la littérature tant sociologique que psychologique étant assez prolifique sur ce sujet. Un seul constat : pour elles, il ne s'agit nullement d'un « hasard » mais bien d'un « choix », un engagement fort ayant du sens.

■ Les temps forts

De l'annonce du départ jusqu'au retour de mission, « celles qui restent » traversent généralement quatre étapes *a minima*. Celles-ci sont plus ou moins fortement vécues en fonction de l'âge, de l'expérience, du type d'OPEX, mais aussi de l'expérience conjugale et familiale. Ainsi, une jeune épouse dont le mari part pour la première fois ne vivra pas cette épreuve comme une mère de famille qui connaît « sa » cinquième opération extérieure. Le type d'opération, mais aussi l'appréhension du danger et de l'inconnu qui est liée, influencent également leur perception. Reprenant les propos de certaines femmes rencontrées : « Il y a les OPEX et il y a l'Afghanistan. » L'histoire personnelle de chacune et leur moment de vie jouent également un rôle dans ce « partir ». Une jeune femme qui vient de quitter son activité professionnelle pour se consacrer à son foyer pourra ressentir plus fortement l'absence de son conjoint car elle est privée de cet autre environnement social exutoire.

■ Le départ ou le paradoxe du soulagement

Paradoxalement, les premiers jours après le départ, « celles qui restent » peuvent être à la fois tristes et soulagées. Tristes que leur époux soit parti, mais en même temps soulagées qu'il soit enfin parti, car durant les quelques semaines qui précèdent la mission, celui-ci n'est généralement déjà plus présent mentalement. Le temps de la préparation, plus ou moins exigeant en fonction de l'opération extérieure, l'amène, qu'il soit officier ou militaire du rang, à penser de plus en plus à son engagement futur et à délaisser en partie son foyer. Il peut être difficile pour son épouse de le déranger alors que le quotidien est toujours présent. La famille aussi. Une certaine tension peut alors s'installer, ce qui fait du départ une sorte de soulagement car, enfin, la situation retrouve une sorte de « normalité » : l'époux n'est plus dans l'entre-deux, sa famille non plus.

■ L'installation de la mission ou les réaménagements du quotidien

En fonction de l'« expérience » de celles qui restent, les premières semaines comportent des aménagements plus ou moins importants. Aménagement du territoire, aménagement du rythme de vie afin de se substituer au père désormais absent. Il faut aussi trouver un rythme pour communiquer, passer du contact réel à un contact virtuel. Savoir aussi ce que l'on peut dire et ce qu'il faut taire.

Durant les mois de préparation, les épouses peuvent consentir à des concessions sur la gestion du foyer, sur la place des objets du quotidien. Certaines reportent des petits travaux d'intérieur et profitent

de l'absence de leur conjoint pour, par exemple, installer quelques meubles, dont, de toute façon, il ne se serait pas occupé avant, tellement préoccupé par sa mise en condition. En fonction de leur expérience, de la composition de la famille, de l'activité professionnelle et de la durée de la mission, des aménagements de rythme plus ou moins importants sont réalisés.

■ Le dernier mois de l'OPEX ou l'appréhension du retour

En situation d'opération extérieure de longue durée, le dernier mois peut comporter quelques « dangers » ou des changements d'attitude : des habitudes ont été prises par la « base arrière », des concessions, peut-être durement consenties, ont été faites et l'imminence du retour peut être génératrice, si ce n'est d'une angoisse, tout au moins d'une tension. Certaines se demandent si chacun retrouvera sa place en tant que parents, en tant qu'époux. D'autres s'inquiètent de l'obligation de consentir à nouveau à une présence adulte, à une autre autorité, à un autre rythme, dans sa vie intime, une sorte de limitation à la liberté personnelle telle que celle vécue pendant plusieurs mois. Pour d'autres, enfin, cette imminence du retour peut exacerber certains problèmes ressentis au sein du couple, et donc être un accélérateur de choix et, potentiellement, une source de rupture. Certaines commencent déjà à imaginer, à planifier les premières semaines : week-end sans les enfants, moments pour soi, seule, reprise de certaines activités.

■ L'après-mission ou le difficile retour à la normale

Tout comme la mission ne commence pas au moment du départ, elle ne se termine pas le jour du retour. Une phase d'adaptation, plus ou moins longue, plus ou moins éprouvante existe durant laquelle « celles qui sont restées » jouent un rôle important. Certaines sont tellement soulagées de ne plus être seules avec les enfants qu'elles souhaitent assez rapidement prendre « quelques jours de vacances entre filles ». Elles sont également là pour aider leur époux à se réadapter à leur quotidien. C'est le moment de la confrontation de leurs aspirations personnelles avec celles de « celui qui est parti », qui a peut-être idéalisé ce qu'il laissait au foyer. L'enjeu sera alors dans la rencontre entre cet idéal et la réalité du quotidien.

■ Les épreuves pour « celles qui restent »

Toutes ces étapes sont autant d'épreuves que vivent « celles qui restent ».

Tout d'abord, la perception de la temporalité, différente entre les deux univers, pose quelques soucis de communication et d'appréhension des problèmes « urgents ». « Celles qui restent » sont également des êtres aimants dont l'éloignement de l'époux est, pour certaines, source de manque. Un manque qui peut être amplifié par le problème de l'immédiateté liée aux nouveaux outils de communication qui génère un besoin d'être « comme à la maison » et donc de pouvoir discuter assez régulièrement. Ce besoin peut aller jusqu'à s'obliger à être disponible, à réguler sa journée pour être là « au cas où il appellerait ; on ne sait vraiment jamais quand il peut le faire ». Certaines, donc, attendent et... restent à la maison aussi souvent qu'elles le peuvent, allant jusqu'à regarder leur téléphone pour être sûres de ne manquer aucun appel. Elles sont également avides de nouvelles, d'informations, à l'affût de tout signe, via la presse ou la communauté militaire notamment. Ce qui peut ne pas être compris par l'autre partie qui, elle, est « dans l'action » risque de générer quelques frictions plus ou moins importantes lors des échanges téléphoniques.

■ Le paradoxe de l'entre-deux ou quelques « petits » effets sur le couple

Pour « celles qui restent », l'entre-deux est vécu durant la mission. Elles sont alors confrontées aux avantages et aux inconvénients de la mère célibataire, qu'elles cumulent avec ceux attachés au statut de mère mariée. Elles ne sont ni vraiment épaulées par le père ni totalement livrées à elles-mêmes. Elles doivent, plus qu'à l'accoutumée, s'occuper de la logistique, qu'elles soient femmes actives ou non. La différence de statut étant pour certaines si infime, que l'un des effets engendrés pourra être la prise de décision d'une éventuelle séparation en cas de problèmes au sein du couple. Elles sont déjà habituées à tout gérer, ou quasiment tout gérer, au foyer ! Si, à leurs yeux, le couple n'a plus de raison d'être, la mission sera suivie d'une rupture ; la fin d'un entre-deux.

■ Petit jeu de dupes au quotidien

Certaines théories présentent le couple comme fonctionnant à partir de ce que l'on peut nommer le dialogue conjugal. Celui-ci, à travers les réaménagements entre le « moi » de chacun en vue d'une création d'un « nous » tiers, nécessite un certain mode de communication, avec ses petits riens, ses redites, avec des fonctions phatiques. L'OPEX met en question cette reproduction du dialogue conjugal – comment le couple se perpétue et à travers quels espaces ? – qui laisse une marque difficilement rattrapable pour certains. Plus les opérations extérieures se succéderont, plus ce dialogue conjugal sera remis en question ou consolidé, d'autant plus que s'installe plus ou moins consciemment

une sorte de jeu de dupes au quotidien à travers des petits ou gros mensonges, des dénis, des oublis. « Tout le monde se ment » pour différentes raisons : pour gérer la peur du danger, de l'accident, pour éviter d'inquiéter l'autre inutilement sur les problèmes du quotidien de la « base arrière » ou sur les accidents survenus sur le terrain. Ces mensonges peuvent prendre la forme d'omission d'un accident domestique plus ou moins grave, d'une querelle avec l'un des enfants, d'une grave maladie. Mensonges perçus comme nécessaires par certaines. Tel un acte magique, elles conçoivent le fait de ne pas dire, comme le moyen de ne pas déstabiliser leur époux, de ne pas le rendre vulnérable sur le terrain et donc d'éviter un éventuel accident. Ne pas dire, mentir, sur l'« ici », permettrait de protéger « là-bas », quelle que soit la réalité de cette croyance.

Ceux qui partent mentent aussi. Dans un même type de croyance. Le point critique sera lors de la « révélation » des secrets, de leur acceptation ou non. Chacun vit cette étape selon son mode de valeurs, mais jamais la « découverte » des mensonges ne laisse neutre le dialogue conjugal.

■ La double peine des femmes

Cette double peine consiste dans le fait que les épouses sont rarement mises en avant lors des opérations. En particulier lors du retour : alors que leur époux reçoit médailles et autres félicitations, elles n'ont généralement droit à aucun égard alors qu'elles ont également survécu à leur mission. Dans une société ayant pour valeurs l'épanouissement individuel et l'estime de soi – les femmes de soldat sont des femmes intégrées à part entière dans leur temps –, la sensation de rejet peut être brutale et les rancœurs pourront se développer, fragilisant la structure familiale.

Si on souhaite qu'à leur retour de mission les soldats ne fassent pas l'objet d'une profonde amertume, alors qu'ils ont déjà leur « après-mission » à gérer, il convient de donner une juste reconnaissance à ce que leurs épouses ont réalisé durant leur absence. Les mettre davantage en avant, faciliter leur quotidien, écouter leurs attentes. Car leurs aspirations individuelles ne diffèrent en rien de celles des femmes de leur temps. Elles sont tout autant aux prises à des choix quant à leur vie de femme, de mère et d'épouse. Certes, ce qui se trame dans la sphère privée est affaire individuelle, mais l'institution militaire a des devoirs envers ses soldats et leur environnement familial afin de garantir leur stabilité et leur épanouissement, favorisant ainsi l'adhésion maximale aux besoins de la mission. ■



ANDRÉ THIÉBLEMONT

IL N'EST PAS PLUTÔT REVENU QU'IL LUI FAUT REPARTIR !

Partir ! Le mot est plein, évocateur de l'ailleurs, d'espoir ou de désespoir puisque partir c'est aussi quitter ! Le thème du départ, de l'adieu et de l'arrachement qu'il implique est une figure incontournable du romantisme combattant. Il s'exprime abondamment dans les anthologies du chant militaire français. Le soldat y chante l'arrachement à une terre, au pays, à la femme adorée, à la famille. « Partir, c'est mourir un peu » dit le poète. Pas toujours ! C'est aussi renaître quand le légionnaire entonne « Adieu vieille Europe. [...] Il nous faut du soleil, de l'espace pour redorer nos carcasses ! »

Aujourd'hui, dans une armée qui ne cesse de projeter ses forces vers l'extérieur ou sur le territoire national, partir n'a sans doute plus les connotations exceptionnelles et romantiques qui lui étaient naguère prêtées. Dans les régiments des forces, le soldat va et vient. Il embarque vers quelque contrée lointaine, il revient au bout de quelques mois pour repartir, en stage, en centre d'entraînement, en camp, puis, le temps de prendre une permission ou de renouer avec les astreintes de la vie de garnison, il repart de nouveau pour protéger la ville contre le terroriste, pour porter secours à des gens en détresse, pour nomadiser à Mayotte.

Les combattants français sont aujourd'hui des semi-nomades. Ils baignent dans une culture du partir. Ceux qui ne sont pas encore partis rêvent de partir et ceux qui sont déjà partis ne pensent qu'à repartir. Les plus anciens sont las et souhaiteraient « poser leur valise », mais ceux qui ont pu le faire ne refuseraient pas une petite évasion au-delà des mers de temps en temps¹.

Cette extrême mobilité opérationnelle constitue une référence permanente du quotidien des formations de combat. Elle a de profondes incidences sur la vie du militaire, professionnelle, affective ou familiale.

1. Les observations de cet article portant sur le début des années 2000 sont tirées de A. Thiéblemont, C. Pajon et Racaud, *Le Métier de sous-officier dans l'armée de terre*, Paris, Les Documents du Centre d'études en sciences sociales de la Défense, 2004.

Quelques données

Le semi-nomadisme des formations de l'armée de terre recouvre trois types d'activités : des opérations (ou OPEX) et des missions dites « de courte durée » (quatre à six mois) à l'extérieur du territoire métropolitain, des opérations dites « intérieures », permanentes (dont Vigipirate) ou circonstancielles (secours aux populations) et, enfin, des séjours plus ou moins longs dans des centres spécialisés ou dans des camps que rendent nécessaires l'entraînement collectif au combat et la mise à disposition de troupes de manœuvre pour les écoles de formation.

« Oui ! Quelque part, c'est un peu notre métier de bouger, déclarait en 2003 un sous-officier. Bon, c'est vrai qu'après c'est beaucoup de contraintes au niveau familial, parce que sur une année, il faut dire qu'on est la moitié du temps dehors... minimum². » Ainsi, de janvier 2002 à septembre 2003, les cinq compagnies de combat du 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes (RCP) opérèrent huit à neuf mois hors métropole et certaines de leurs sections douze mois en raison des renforts qu'elles fournissaient ça et là. Pour ce régiment, le taux d'activité hors garnison³ par sous-officier et par an fut de cent vingt-quatre jours pour l'année 2002, un chiffre qui doit être très fortement majoré pour les sous-officiers servant en compagnie de combat. Ce taux moyen fut de cent quatre-vingts jours pour les sous-officiers du 4^e groupement logistique de l'armée de terre.

LE RÊVE DU SERGENT

« Aujourd'hui, quel est le rêve que vous aimeriez réaliser ?

– Ben, allez taper sur la tronche du chef de corps et dans la foulée, il vient me voir et il me dit : "Voilà ! Il faut un informaticien à La Réunion, en Côte-d'Ivoire ! Fais ton paquetage !" » (sergent informaticien).

« Donc, ça fait bientôt cinq ans que je suis engagé ! J'aimerais bien pouvoir voir ce que c'est, une OPEX ! J'entends tout le monde en parler ! J'aimerais bien le vivre ! » (sergent, chef comptable).

« Ben moi, mon ambition, c'est de partir en OPEX. [...] Oui ! Je suis là pour bouger... Je préfère bouger » (sergent, frigoriste).

(Extrait André Thiéblemont et *alii*, *op. cit.*, pp. 197-199)

2. André Thiéblemont et *alii*, *op. cit.*, p. 196.

3. Nombre de journées/sous-officier/an (rapporté à l'effectif théorique du régiment) passées hors garnison.

À cette époque, l'armée de terre fut particulièrement sollicitée. Plus de 20 000 hommes (sur un effectif de 135 000) étaient alors engagés en opérations extérieures (11 548) ou stationnaient outre-mer dans le cadre ou non de missions de courte durée (8 694). S'y ajoutaient les opérations intérieures permanentes (1 000 hommes pour Vigipirate) ou de soudains départs « pour ramasser le goudron sur les plages » ou « dégager des arbres abattus par une tempête ».

Qu'en est-il aujourd'hui ? La comparaison n'est pas aisée. Les tensions résultant des engagements extérieurs ont diminué. En septembre 2010, l'armée de terre déployait plus de 15 000 hommes à l'extérieur du territoire métropolitain (hors forces françaises en Allemagne) pour un effectif de près de 113 000 (réduit d'environ 17 % par rapport à 2003), dont 7 854 en opérations extérieures (pour 11 548 en 2003) et 4 011 en missions de courte durée. S'ajoutaient à ce déploiement 1 600 hommes opérant sur le territoire, dont 700 au profit de Vigipirate⁴.

Voici le cas du 1^{er} régiment d'infanterie de marine ! De mars 2010 à février 2011, ses cinq escadrons de combat ont passé respectivement soixante-douze, cent trente, cent soixante-trois, cent quatre-vingt-deux et deux cent sept jours hors de la garnison. Dans ce dernier cas, l'escadron concerné est parti en opération pour six mois, puis, à plusieurs reprises, en entraînement ou en mission pour des durées de cinq à dix-sept jours. Ses marsouins n'ont été présents sans discontinuité dans leur quartier, et donc dans leur foyer, que deux mois dans l'année (dont probablement les jours de permission). Le régiment n'a été au complet dans ses cantonnements que quelques jours en mai et en juin 2010⁵.

L'écart des activités hors garnison entre ces escadrons est dû à l'organisation du rythme opérationnel des régiments des forces. En effet, depuis le début des années 2000, l'état-major de l'armée de terre tente de planifier l'activité professionnelle des forces de telle sorte qu'une même unité ne puisse être projetée plus d'une fois tous les seize mois (et maintenant tous les deux ans). D'où la création d'un cycle de quatre puis aujourd'hui de cinq périodes de quatre à six mois à partir duquel s'organisent les activités de chaque régiment ou de chaque unité⁶ : projection, remise en condition, puis deux périodes de préparation opérationnelle pouvant inclure des postures d'alerte, des renforts de

4. D'après la *Lettre d'information du CEMAT destinée aux associations*, n° 3 janvier 2010.

5. D'après des données fournies aimablement par le colonel Thiébault et le lieutenant-colonel Lenoble de la direction des relations humaines de l'armée de terre (DRHAT), grâce à la complicité de leurs compères en régiment. Qu'ils en soient ici remerciés.

6. S'agissant d'unités de cavalerie, de génie, d'artillerie entrant dans la constitution de groupements tactiques interarmes projetés.

projection et/ou la contribution aux activités des écoles, et, enfin, une mise en condition différenciée en vue d'une projection. Les deux dernières périodes impliquent des séjours hors garnison en camp et en centre d'entraînement.

En principe, d'une année sur l'autre, deux régiments du même type, voire des unités au sein d'un même régiment, pourront ainsi vivre des rythmes opérationnels très différents, selon que l'un ou l'autre est en période de préparation opérationnelle ou de projection. En réalité, dès 2003, ce cycle fut souvent « pétardé », selon l'expression d'un officier, ce qui entraînait des perturbations périodiques dans les prévisions d'activité⁷. En 2005, le principe d'un séjour extérieur tous les seize mois ne put pas être respecté⁸. Il en fut de même en 2008, année au cours de laquelle 44 % de l'effectif projetable de l'armée de terre effectuèrent au moins une opération et une mission extérieures (soit huit mois)⁹.

Les rythmes opérationnels varient également en fonction d'autres facteurs : on part plus ou moins fréquemment selon l'affectation – en unités de combat, en service ou en état-major –, selon la catégorie de personnel, la spécialité... Dans les régiments d'infanterie, ce sont les militaires du rang qui sont le plus souvent absents. Leur taux annuel de séjours hors garnison est « supérieur à cent trente-trois jours »¹⁰. Il faut fortement le majorer pour ceux qui servent en section ou en peloton de combat, dont le sort est d'ailleurs partagé par les jeunes officiers et sous-officiers qui les encadrent.

L'intensité variable de ce semi-nomadisme est en définitive mal connue. Le taux moyens d'activité par an est un indice trop global pour rendre compte d'un phénomène devenu si prégnant. On peut regretter qu'il ne fasse pas l'objet d'un suivi d'activités par unité, voire par section, à partir d'un échantillon représentatif des régiments des forces.

Une culture du « partir » qui fait autorité

Hier, la totalité des effectifs des régiments de l'armée de terre était engagée sur un seul théâtre d'opération. Il ne restait en base arrière qu'un nombre d'hommes restreint chargé d'assurer le transit des arrivants et des partants. Le soldat embarquait pour l'Indochine ou pour

7. Cf. André Thiéblemont et alii, *op. cit.*, p. 36-39.

8. Cf. *Rapport d'information de la commission de la défense nationale et des forces armées sur la condition militaire* présenté par Mme B. Paix et M. Damien Beslot, députés, Assemblée nationale, 14 décembre 2005, p. 31-33.

9. D'après le 4^e rapport du Haut comité de l'évaluation de la condition militaire, La Documentation française, 2010, p. 13.

10. D'après le colonel Thiébault et le lieutenant-colonel Lenoble, sources citées en note 5.

l'Algérie en sachant qu'il ne reverrait pas la terre de France avant deux ou trois dizaines de mois. Aujourd'hui, les régiments ne sont plus que des réservoirs de combattants. La caserne est devenue la base arrière d'une rotation incessante d'unités, de fragments d'unité et d'individus spécialisés qui partent, reviennent et repartent.

Tous les départs n'ont pas la même saveur. « Faire Vigipirate » n'a d'attrait que pour ceux qui ne sont jamais partis. Pour les autres, cette mission, devenue routinière, est une astreinte. Il est excitant de faire son paquetage pour un séjour de courte durée à La Réunion ou en Nouvelle-Calédonie, mais ce dont le soldat rêve avant tout, c'est du départ en opération extérieure. Là encore, les destinations sont plus ou moins valorisantes. Il n'y a rien de glorieux à servir là où il ne se passe plus rien. Le rêve, c'est le départ en quarante-huit heures pour ouvrir un nouveau théâtre. Risquant d'être confronté à l'adversité, au danger et à la rareté, on y ferait enfin le métier de combattant.

« Faire son métier ! » C'est aujourd'hui l'attrait que présente l'Afghanistan. On y combat et ce théâtre fait référence. « Le départ en Afghanistan, c'est la finalité du métier », me déclarait récemment un caporal-chef. En effet, comme hier l'Indochine ou l'Algérie, tout laisse à penser que dans cette armée sevrée de combat depuis près d'un demi-siècle, le séjour en Afghanistan pourrait être perçu par nombre de militaires de tous grades comme l'expérience initiatique qui transforme véritablement le soldat en combattant.

Depuis quelques décennies, ces départs répétés en opération extérieure ont donné lieu à une accumulation d'expériences individuelles et collectives. Celles-ci ont sédimenté et structuré des savoirs et des représentations : elles ont forgé une culture ou une sous-culture du partir. Celle-ci fait autorité. Un vieux caporal-chef ou un sergent nouvellement nommé mais ayant commencé « tout petit » – c'est-à-dire comme engagé – et totalisant quatre ou cinq opérations extérieures aura l'ascendant sur un jeune sergent fraîchement sorti de l'école de Saint-Maixent¹¹, voire sur un sous-officier qui, après quelques années de service, n'est pas encore parti en opération. On retrouve là le thème séculaire de l'autorité de compétence que confère l'expérience opérationnelle. De la sorte, dans les rangs de l'armée de terre, le nombre d'interventions ou d'opérations qu'un individu est réputé avoir vécues est devenu un critère discriminant pour reconnaître ou non la compétence de pairs, de subordonnés ou de chefs. On peut même se demander si l'aspiration au départ en opération extérieure n'est pas devenue une posture que tout militaire doit manifester sous peine de déroger, même si, en réalité, il n'en a nullement le désir.

11. Ecole nationale des sous-officiers d'active (ENSOA)

Retours

Ce semi-nomadisme n'est pas sans susciter un certain sentiment de saturation.

Du moins était-ce le cas chez les sous-officiers au début des années 2000.

Ce sentiment ne provenait pas des départs en opération extérieure, mais des retours ! En Côte d'Ivoire ou sur le Litani, les sous-officiers avaient l'impression de « vivre une vraie vie de soldat » : loin des tracas du quartier et avec des effectifs, des matériels, des équipements complets et en relatif bon état. Mais dès le retour en garnison, ils étaient confrontés aux incidences en chaîne de désorganisations et de bricolages palliant des sous-effectifs endémiques et la rareté des ressources : pour que Paul puisse partir en opération correctement, il fallait sans cesse déshabiller Pierre ou Jacques !

À cela se combinait une « surcharge d'activités », de sorte que pas plutôt revenu de Côte d'Ivoire ou du Kosovo, il fallait faire son paquetage pour un stage, pour Vigipirate à Marseille ou à Paris, pour contribuer à un plan ORSEC... De nouvelles absences de quelques jours ou de quelques semaines. « Ça s'arrête pas ! », « Tout nous tombe dessus ! », « Il faut faire tout et n'importe quoi ! » Ces expressions revenaient fréquemment dans la parole des sous-officiers en 2003 et l'un d'eux déclarait : « Je suis convaincu que le métier que je fais est le plus beau du monde, mais quand même ! On voudrait poser notre sac, mais intelligemment ! »

« ÇA NE S'ARRÊTE PAS ! »

« On parle des opérations extérieures, mais quand on rentre, il y a les opérations intérieures, les Vigipirate, toutes les missions qu'il y a, et le terrain ! Ça ne s'arrête pas ! Donc, après, des fois ça fait un petit peu de la surchauffe, de la saturation... ! » (adjudant).

« Le fait de partir en opérations extérieures, c'est très bien ! Ce n'est pas trop ! Mais il faut penser au retour. Il y a tous les à côtés : Vigipirate, les services, les stages, les départs pour... Tout nous tombe dessus ! Alors [...] on est un peu "surbookés" ! C'est vrai ! » (sergent chef).

Extrait André Thiéblemont et *alii*, *op. cit.*, p. 204

C'était il y a dix ans ou presque ! Tout laisse à penser que le vœu de ce sous-officier est resté pieux ! Les rythmes d'activités des régiments hors de leur garnison ne se sont guère ralentis, en raison notamment

d'une rationalisation de l'entraînement des forces terrestres au combat qui suppose une fréquentation régulière de centres spécialisés situés en Champagne ou en Provence¹². C'est également l'impression qui se dégage à la lecture de certaines informations apparaissant sur le net. Ainsi du régiment de marche du Tchad (RMT)¹³ dont l'une des compagnies a connu une année 2008 « très dense » : à la suite de Vigipirate en fin d'année 2007, cette unité a « sillonné la France de la Champagne à la Courtine en passant par Bitche, Coëtquidan et [...] l'Afghanistan ». D'avril 2008 à janvier 2010, une autre compagnie de ce régiment a effectué deux opérations extérieures au Liban et en Guyane¹⁴, et cinq séjours en centre d'entraînement spécialisé et en camp, soit environ onze à douze mois dehors.

Le retour d'opération extérieure, c'est aussi celui d'hommes accoutumés à un monde aseptisé et pacifié et qui, là-bas, au Rwanda, en Bosnie et maintenant en Afghanistan ont brutalement subi des expériences tragiques et d'une extrême violence ! Imaginons ce que peut être pour les plus éprouvés le choc d'un retour en métropole, au milieu de proches, de militaires ou de parents dont le quotidien et les préoccupations sont à des années lumière de ce qu'ils ont vécu là-bas ! Sauf à apporter affection et reconnaissance, il n'y a guère de solutions à ce « retour du guerrier » : à toutes les époques et sous tous les climats, celui qui revient de guerre ne peut être que différent.

Dans le cas présent, le phénomène est exaspéré par les incidences de l'organisation tactique dont l'armée de terre a dû faire le choix depuis quelques décennies. Naguère, les régiments, totalement engagés sur un théâtre, opéraient dans une certaine unité de temps et d'espace : les expériences opérationnelles vécues par leurs unités étaient relativement homogènes. Elles étaient partagées. Aujourd'hui, une organisation « modulaire » constitue pour un théâtre d'opération donné et pour une durée donnée des groupements interarmes qui sont composés d'unités, de fractions d'unités, de spécialistes provenant de différents régiments¹⁵. Le mandat ou le séjour achevé, cette formation temporaire est dissoute. Chacun retourne dans son régiment et dans son unité organique. Cette organisation atomise et différencie les expériences opérationnelles vécues dans une même formation.

12. Sur ce point, voir l'audition du général d'armée Elrick Irastorza, chef d'état-major de l'armée de terre, sur le projet de loi de finances pour 2011 (n° 2824), Commission de la défense nationale et des forces armées, 20 octobre 2010, compte rendu n° 10, p. 42.

13. *Le Serment de Koufra*, journal d'information du régiment de marche du Tchad, 2008 et 2009.

14. Opération « Harpie » de lutte contre l'orpaillage illégal et l'immigration clandestine.

15. Depuis peu, ces groupements interarmes à dominante infanterie sont constitués à partir de deux ou trois compagnies d'un même régiment. Cela n'exclut nullement que, les sous-effectifs endémiques aidant, ces compagnies soient « de marche » et non organiques, renforcées par des personnels provenant d'autres compagnies du régiment support ou d'un autre régiment.

De retour au quartier, dans leur unité, dans leur section, leur peloton ou leur service, ceux qui reviennent d'une expérience extrême sont replongés dans une routine qui ne tient nullement compte de leur sentiment de différence. Ils retombent dans le lot commun. Ils partagent le même sort que ceux qui reviennent d'un séjour ensoleillé et sans histoire. Entre pairs, entre supérieurs et subordonnés, quelles relations et quelles tensions se nouent alors entre les uns et les autres, entre ceux qui ont durement combattu et les autres ? Notamment parmi les engagés, ceux qui ont vécu l'extrême n'éprouvent-ils pas un sentiment de frustrations et le besoin exacerbé d'une reconnaissance particulière ?

Si on veut bien admettre que la cohésion d'un ensemble humain résulte en grande partie d'expériences partagées, qu'en est-il des effets de cette hétérogénéité des expériences opérationnelles sur la cohésion des régiments, voire sur celle de leurs unités¹⁶ ?

Le tiers absent

Le thème de l'absence est récurrent dans les familles dont le père sert en unités de combat. Ce n'est pas nouveau. La chaise vide qui apparaît, insolite, sur des peintures naïves de femmes ou d'enfants de militaires exprime ce sentiment d'absence. Mais aujourd'hui, ce sentiment n'a pas le même poids selon que le militaire est parti vers une destination lointaine des mois durant ou selon qu'une fois revenu, il est sollicité par une multiplicité d'activités qui l'éloignent du foyer ou du couple pour des durées plus ou moins longues mais répétées.

Même soudain, le départ pour l'expédition lointaine fait partie de l'imprévu prévisible du militaire : il est en général accepté. Et s'il est prévu, on a le temps de s'y préparer. Bien rémunérée, la longue absence « donne de l'air au couple » et, pour peu que la destination soit dangereuse, le régiment, la garnison se mobiliseront pour apporter leurs soutiens sociaux et affectifs.

Il n'en va pas de même d'absences plus ou moins brèves qui hachent la vie sentimentale et familiale du militaire lorsqu'il est sur le territoire métropolitain, alors que revenu enfin de là-bas ses proches aimeraient profiter de sa présence.

Insistons ! Dans le cadre de cette organisation « modulaire » que je viens d'évoquer, le fonctionnement courant d'un régiment n'est pas interrompu lorsqu'une fraction de ses effectifs est projetée à l'extérieur. Sauf à vider ses cantonnements de sorte qu'il ne reste plus

16. Les incidences de cette organisation « modulaire » sur la sociabilité régimentaire ont été analysées dans André Thiéblemont et *alii*, *op.cit.*, p. 269 et suivantes.

DE L'ABSENCE DE LONGUE DURÉE ACCEPTÉE À LA SATURATION D'ABSENCES COURTES ET RÉPÉTITIVES

Adjudant-Chef – « Maintenant, je pense que c'est quand même nécessaire... de prendre un petit peu l'air... ne serait-ce que pour [...] voir l'adaptation de notre métier en opération extérieure (.) Oui, ma femme partage tout à fait ce point de vue. [...] Elle conçoit effectivement que je sois présent à domicile, ne serait-ce qu'avec des enfants de sept ans, six ans, deux ans et deux mois... Mais, elle sait très bien qu'on peut être amené à partir, à partir pour des grandes durées. Non, je pense qu'il y aurait pas de problèmes [de repartir]. J'anticiperai avant concernant la vie de ma femme en base arrière ».

Sergent, chef de patrouille – « Nous sommes en 2003 ! Depuis sept ans, ce sous-officier a fait trois séjours en Bosnie, un au Kosovo, au Gabon, en Côte d'Ivoire. Il a participé à cinq Vigipirate, été en Allemagne, en Angleterre, en Espagne pour des manœuvres ou pour des stages. Il a été sept fois en centre d'entraînement commando ou de combat de haute montagne, sans compter ses séjours en camp.

– En gros, c'est quatre mois à l'extérieur et les huit mois qui sont en France... c'est... on va dire 60 % au quartier et 40 % à l'extérieur, pour rester honnête et encore ! [...] Pour vous dire que... on bouge quoi hein ! C'est des trois semaines ici et là quand on est en France ? Enfin... Bon... Nous ça nous choque plus mais bon !... J pense que mon amie, elle tient plus le compteur que moi, c'est certain ! [...] Enfin, si moi j'oubliais, elle, elle n'oublie pas ! »

« Mais vous voudriez un peu ralentir ou pas ?

– Du moment que les choses qu'on fait sont intéressantes !... C'est sûr qu'en revanche si c'est faire Vigipirate, s'arrêter une semaine, aller dépolluer les plages pendant quinze jours à Noël et Jour de l'An... Ma mère, elle croit qu'un militaire, c'est quelqu'un qui travaille forcément soit à Noël soit au jour de l'An... Et puis une semaine après, aller ratiboiser les arbres tombés de la tempête ! Et puis ma femme elle dit... "Putain ! Je ne te vois jamais à la maison !" – Ben ouais, mais attends ! Il y a du goudron sur les plages ! Des régiments, il y en a de moins en moins ! Qui va faire les poubelles sur les plages, pendant qu'il faut relever telle compagnie en Guyane ou au Gabon ? »

Sergent, chef de groupe – « Ben moi je trouve que ça suffit quand même ! On n'est pas là très souvent, on part souvent, souvent... Et le rythme est intense quand même (...) J'trouve qu'il en faut pas plus quoi ! Il en faut pas plus ! »

« Qu'est ce qu'elle dit votre compagne ?

– Ah c'est dur pour elle ! Ouais, c'est dur ! L'année 2000, j'crois, elle ne m'a

pratiquement pas vu dans l'année ! Sinon, il en faut pas plus, il en faut pas plus ! Nous encore ça va, on est entre nous ! Mais c'est les femmes quoi ! Ça ne passe pas. On n'est pas assez souvent là ! Quand on a les manifs... trois semaines, on part ici, deux semaines à Caylus, plus les outre-mer, les permanences... euh, pfut... ! On n'est pas souvent là quand même ! Donc il ne faut pas en rajouter. »

Sergent en compagnie d'appui – « J'ai deux enfants (...) C'est des sujets de disputes. Trop souvent comme d'autres, on est absent... Soit à cause des terrains, soit à cause des services (...) Ma femme, elle me dit : « Ouais, mais tu as pris il y a quinze jours, pourquoi tu reprends maintenant ? » – Ben, oui, parce que les autres sont pas là, ils sont sur le terrain, donc, je suis obligé de prendre ! Oui, parce quand l'effectif d'une compagnie diminue, quand les autres sont sur le terrain, les services, ils nous retombent souvent dessus. Et même au niveau régimentaire, quand il y a des compagnies qui sont en opération, ben il faut quand même assurer le service. »

Extraits André Thiéblemont et *alii*, *op. cit.* p. 251-255.

qu'une base arrière, les charges, services et astreintes qu'impliquent la vie et la sûreté de ce régiment sont assurés par ceux qui sont restés : à effectifs moindre, les permanences de nuit ou de week-end reviennent plus souvent. À cela, se combine un jeu de chaises musicales, qui peut toucher tel ou tel régiment lorsque les unités en alerte sont contraintes d'intervenir sur le territoire ou à l'extérieur. En effet, l'armée de terre, fonctionnant à flux tendu en raison d'effectifs taillés au plus juste, il faut relever ceux qui partent – sauf à faire une impasse –, remplacer ceux qui relèvent, décaler des activités en conséquence ou les confier à d'autres unités.

Entre ces petites absences plus ou moins imprévues et celles de quinze jours ou trois semaines pour des destinations qui n'ont guère de sens pour la famille, au contraire d'un départ en opération, le soldat devient le « tiers absent » ! Il est ce « Lui », cet « Autre » dont les proches demandent des nouvelles. « Et ben ? Ton mari où il est cette fois ? » Question rituelle adressée à l'épouse, alors que des parents, des proches attendaient le couple ou la famille pour le week-end !

À la longue c'est parfois la rupture ! Certes, le divorce chez les militaires reste moins répandu que chez les civils. Mais sa croissance depuis le début des années 2000 est manifeste, cette évolution étant corrélée à l'augmentation de ses engagements extérieurs.

	Officiers	Sous-officiers	Militaires du rang	Ensemble
2002	8,1	11,3	11,4	10,8
2003	8	10,2	12,3	10
2004	6,8	11,4	13,5	10,9
2005	8,6	15,5	17,5	14,6

Taux annuel de divorces pour mille couples mariés parmi les militaires¹⁷.

Cette statistique ne prend pas en compte les couples non mariés civilement.

De 2002 à 2005, le taux annuel de divorces (pour mille couples mariés) est passé de 9,5 à 12,85 chez les civils et de 10,8 à 14,6 chez les militaires, l'évolution étant particulièrement forte chez les militaires du rang : 11,4 à 17,5. Ce taux passe en moyenne de 4,6 à 10,8 dans l'armée de terre, de 17,2 à 19,7 chez les marins et il triple chez les aviateurs (de 5,1 à 16,7), alors qu'il reste stable chez les gendarmes!¹⁸ Au 1^{er} RCP, en 2003, trente sous-officiers, soit 9 % de l'ensemble des sous-officiers avaient fait une déclaration de divorce depuis 2001¹⁹.

On ne peut ici, qu'insister sur le phénomène en ciseau qui est en voie de se produire. En raison notamment de déficits d'effectifs, un décalage croissant s'installe entre la disponibilité qui est demandée aux soldats – particulièrement dans l'infanterie dont la demande est supérieure à ses capacités – et des évolutions de modes de vie dans la société environnante, touchant notamment la condition féminine. La jeune femme d'aujourd'hui a des exigences que n'avait pas celle d'hier.

À la limite, et si l'on pousse à l'extrême le raisonnement, les conditions actuelles de l'exercice d'un métier militaire dans des unités de combat deviennent incompatibles avec la fondation normale d'un couple ou d'un foyer, telle que l'entendent la plupart des femmes de notre temps. C'est par une réflexion de cette nature qu'un officier supérieur m'accueillit en 2003 au 1^{er} RCP : « On aura atteint la cote d'alerte le jour où le militaire ne trouvera plus à se marier, le jour où son père dira "n'y va pas"! On n'en est pas loin²⁰ ! » Naguère, un vieux dicton affirmait qu'« un officier marié perd 50 % de sa valeur ». Aujourd'hui, on pourrait le retourner et avancer que, pour les jeunes femmes, « un compagnon ou un époux soldat de métier perd 50 % de sa valeur ».

17. Sources : *Premier Rapport*, Haut comité de l'évaluation de la condition militaire, La Documentation française, février 2007, annexe 6.

18. Sources : *ibidem*.

19. André Thiéblemont et alii, *op.cit.*, p. 258.

20. *Ibidem*, p. 249.

Pour autant, il ne faut pas se tromper d'objet. Le plus souvent, partir pour une destination lointaine, parfois dangereuse, la longue absence qui en découle – du moins lorsqu'elle ne se répète pas trop fréquemment – ne sont probablement pas des raisons en soi qui mettent en question la vie professionnelle, affective ou familiale du soldat. Au contraire peut-être ! En opération, celui-ci peut éprouver le sentiment de faire pleinement son métier, sa femme comme ses enfants peuvent aussi ressentir quelque fierté à se réclamer de ce qu'il accomplit là-bas et la séparation momentanée peut donner du mouvement au couple. Ce qui serait plus profondément en question, ce serait plutôt une conjonction de facteurs externes et internes – des sous-effectifs de toutes natures au regard des missions et s'agissant de l'armée de terre, des organisations tactiques et des rythmes opérationnels aux effets pervers... – qui, directement ou non, mettent « en surchauffe » la vie quotidienne du soldat lorsqu'il est de retour dans sa garnison. ┘

SÉVERINE BARBIER

UN CHOIX ASSUMÉ, DES CONTRAINTES PARTAGÉES

Dans leur grande majorité, les militaires s'engagent par vocation ou pour acquérir une expérience professionnelle, mais aussi, pour un tiers d'entre eux, par tradition familiale¹. Le terme de vocation est vaste ; on peut y intégrer le goût du métier des armes, l'attrance de l'uniforme et le prestige qu'il peut représenter, l'amour de la patrie, l'envie d'aventure... Toutefois, la difficile fidélisation des soldats, leur versatilité², notamment au premier renouvellement de contrat, permettent d'émettre deux suppositions : soit ils ont été déçus, soit ils ont acquis suffisamment d'expérience professionnelle pour pouvoir se reconvertir dans le secteur civil. Il apparaît donc que si le goût de l'aventure exerce une certaine attrance, au départ, vers le métier des armes, il ne suffit pas. Est-ce à dire que le départ est ressenti comme une contrainte ?

Le militaire et la représentation du départ

Être soldat, c'est faire le choix d'aller jusqu'au sacrifice de sa vie pour son pays. Or, si cette identification forte à la nation est évidente pour celui qui sert son pays en métropole ou dans un territoire d'outre-mer, elle l'est beaucoup moins quand il est projeté à l'étranger. À ce titre, le recours à la vie militaire pour étancher sa soif d'aventure, au service de la nation, semble désormais un peu dépassé. Et ce pour deux raisons. Tout d'abord parce qu'un jeune avide de découvrir le monde ne fera pas systématiquement le lien avec une carrière sous les armes. D'autres solutions existent : il peut travailler au sein d'une ONG, s'expatrier dans une multinationale, ou se construire une nouvelle vie sans projet particulier... Ensuite, parce que ce jeune qui s'engagera aura, en plus de l'attrance pour la vie militaire, le goût de l'action et du risque, parfois au mépris de sa vie. Celui qui a soif d'aventure et qui choisit l'armée de terre, la marine ou l'armée de l'air pour atteindre cet objectif, le fait donc pour se faire plaisir et non pas pour servir la cause de la patrie. Rappelons à toutes fins utiles que les gendarmes

1. Enquête de la sous-direction des études et de la prospective de la direction des ressources humaines du ministère de la Défense, portant sur les militaires et leur famille, septembre 2010.

2. Enquête de la sous-direction des études et de la prospective de la direction des ressources humaines du ministère de la Défense, portant sur la fidélisation des militaires non officiers sous contrat à l'horizon 2020, septembre 2010.

partent également de plus en plus en opération extérieure (OPEX). Dans ce cadre, le jeune, habité par un sentiment de toute puissance, ne cherche que l'action, l'engagement physique.

Le départ concerne pratiquement tous les militaires au moins une fois dans leur carrière. Mais il y a plusieurs façons de partir. Tout d'abord l'expatriation, d'une durée moyenne de deux ans, qui se déroule généralement en famille. Ce type de mission concerne en grande partie une population d'officiers au niveau social relativement élevé par rapport au personnel non-officier (postes interalliés, attachés de défense...). Second type de départ, l'opération extérieure. Il s'agit d'une mission bien différente, de courte durée, en moyenne six mois. Le contexte est en général peu favorable, rustique, c'est ce qui justifie la durée plus courte et le fait que l'individu soit projeté sans sa famille. Une majorité de sous-officiers et de militaires du rang est représentée dans ce type de mission.

Notre propos se limitera aux départs en opération extérieure. Pour deux raisons. Tout d'abord parce que les changements qu'ils impliquent, tant pour le militaire que pour sa famille, sont particuliers et bien différents de ceux opérés pour l'expatriation. Ensuite parce que l'OPEX est une des finalités du métier de militaire et que ce genre de mission exaltante se retrouve finalement assez peu, en tous cas pas dans les mêmes proportions, dans le secteur civil.

L'état d'esprit du militaire en opération

Lors de son engagement, le militaire signe un contrat faisant référence au statut général des militaires qui stipule notamment qu'il peut être « appelé à servir en tout temps et en tout lieu »³. Le cadre juridique est posé. Au cours de sa formation initiale, puis tout au long de sa vie en unité, il est conditionné tant physiquement que psychologiquement, par une formation adaptée, en vue de ce départ.

Les conditions de désignation sont différentes d'une armée à l'autre, tout en étant dépendantes de la spécialisation de l'individu, c'est-à-dire de son activité professionnelle au quotidien. Globalement, elles se font soit à partir d'appels à volontariat ponctuels ou en vue de constituer un réservoir (désignations individuelles), soit sous forme de départ en unités constituées (bateau, régiment ou bataillon, escadron). Cette dernière possibilité, qui concerne les désignations collectives, est appliquée aux militaires dont la mission principale est immédiatement liée au combat ou à la stabilisation d'un théâtre comme, par exemple,

3. Code militaire de la Défense, partie IV, article L4121-5.

l'Afghanistan (FIAS) ou la Côte d'Ivoire (Licorne). Ces unités sont sollicitées selon un plan de rotation programmé bien à l'avance. Le préavis est donc relativement important (environ quatre mois), et les hommes ont le temps nécessaire pour s'entraîner aux conditions spécifiques du théâtre. Enfin, il existe bien entendu des structures d'alerte (Guépard pour l'armée de terre, Tarpon pour la marine, Rapace pour l'armée de l'air, Serval pour la gendarmerie), prêtes à intervenir à tout moment et dans des délais extrêmement courts. Ces dispositifs concernent des spectres de mission très particuliers. À titre d'exemple, le module d'alerte Tarpon se tient prêt pour la mission de parachutage de commandos marine.

Globalement, chaque militaire a en permanence à l'esprit qu'il peut partir à tout moment en opération, qu'il soit d'alerte ou pas, en fonction des besoins immédiats de la nation et si l'actualité l'exige. Au-delà d'un contrat signé sur un papier, du lien statutaire à l'institution, il existe donc un devoir moral très fort entre le soldat et son armée d'appartenance. Sa disponibilité doit être sans faille, son départ sans état d'âme.

Ceux qui découvrent le terrain, notamment les rudiments de la vie en OPEX, partent avec la fraîcheur du travailleur qui découvre son nouvel emploi. Il s'agit presque d'une renaissance au sein d'une même famille. Car non seulement ils partent pour une terre inconnue, mais ils vont y apporter leur savoir-faire et leur compétence. Il ne s'agit pas d'une récréation. C'est en cela que l'aventure s'avère excitante.

Ceux qui sont déjà partis ont, en grande majorité, envie de retourner au cœur de l'action. Il est à noter que ceux qui ont été blessés sont souvent cités en exemple pour leur abnégation et pour leur foi en la mission, car ils expriment dans la plupart des cas le désir de retourner sur un théâtre. Parce qu'ils ont gardé ce goût de l'action et du risque qui les animait dès le début de leur carrière...

Les conséquences d'une absence dite de courte durée

Un départ n'est jamais sans conséquences tant pour le militaire que pour sa famille. Il implique de part et d'autre une réelle adaptation. La famille doit parfois se contenter d'un préavis très court. Ensuite, le moindre imprévu du quotidien prend immédiatement des proportions importantes. À certains soucis matériels, s'ajoutent des difficultés psychiques parfois difficiles à surmonter, notamment chez les jeunes enfants. Le cycle socio-familial est perturbé : le conjoint n'a que peu de temps pour se régénérer en fin de semaine, surtout s'il travaille ; les contacts en dehors du cercle familial, les rencontres ou les repas entre

amis s'espacent ou disparaissent totalement. Il est admis que le départ est souvent plus difficile à gérer pour ceux qui restent compte tenu des bouleversements que celui-ci impose à l'organisation familiale.

Si partir représentait autrefois une contrainte de lieu et de temps, ces deux paramètres ont fortement évolué aujourd'hui grâce aux outils de communication tels qu'Internet et la téléphonie mobile. L'éloignement n'a plus la même dimension grâce à ces nouvelles technologies. Mais ces images en temps réel rendent le positionnement chronologique difficile : on ne mesure plus le temps qui est passé et celui qui reste à passer de la même manière qu'auparavant. Les repères temporels et géographiques sont brouillés par l'immédiateté du partage de l'information, par les rendez-vous téléphoniques quasi quotidiens. De même que l'on mesure difficilement la distance. L'être cher semble si proche mais en même temps tellement inaccessible... Ainsi la famille qui communique par visioconférence avec le militaire en opération peut être davantage affectée que confortée par ce moment « passé » avec son héros.

Le soldat, tout aventurier qu'il soit devenu, est un être humain avec ses forces et ses faiblesses. Sur le terrain, la communauté de travail devient sa famille de substitution. Des liens forts se tissent avec les camarades de feu, le contexte parfois rugueux renforce la cohésion de groupe. Sa faiblesse lui vient de son impuissance à être aux côtés de sa famille. Si ces pensées l'habitent rarement lors des moments d'engagement, au cœur de la mission, elles ressurgissent très vite une fois celle-ci terminée. D'autant plus que le téléphone portable et Internet le replongent quasi instantanément, et à toute heure du jour et de la nuit, au cœur de sa famille et de ses problèmes. Il en prend acte, mais ne peut que constater son impuissance.

Le retour est aussi une période particulièrement difficile à gérer pour les deux parties. Tout d'abord parce que les dates de fin de séjour fluctuent souvent et que l'attente se prolonge. Ceci est particulièrement difficile à admettre pour la famille, car elle ne se sera à aucun moment projetée au-delà de la date tant espérée, la première qu'on lui aura communiquée. Le retour est aussi psychologiquement très délicat à appréhender pour le militaire. En effet, les moyens de transport modernes, de par leur rapidité, ne lui laissent plus le temps de décompresser des suites de sa mission. Or les spécialistes commencent à se rendre compte qu'une période minimum lui est nécessaire pour pouvoir se réhabituer au cadre de vie qu'il a quitté quelques mois plus tôt. C'est pourquoi les armées françaises ont installé à Chypre des « sas de décompression » à l'attention des soldats, notamment ceux au contact direct des insurgés en Afghanistan. Le séjour y est en moyenne d'une semaine.

Le départ en OPEX est une évidence pour le soldat. Même s'il est généralement bien admis par la famille, pour peu qu'il ne se répète pas trop fréquemment, il représente une épreuve pour tous. C'est pourquoi les armées prennent désormais très sérieusement en compte la condition du personnel en opérations, grâce notamment au retour d'expérience. La famille bénéficie aussi de l'aide matérielle et financière des armées en cas de difficulté passagère. Car un militaire qui sait que sa famille peut compter sur un soutien des structures, notamment sociales de l'institution, est aussi un militaire plus efficace sur le terrain. ┐



BERTRAND NOIRTIN

SE PRÉPARER AU DÉPART

Depuis 2003, l'École militaire de spécialisation de l'outre-mer et de l'étranger (EMSOME), installée à Rueil-Malmaison, prépare les cadres et les militaires du rang qui doivent servir outre-mer et à l'étranger pour des missions de courte ou de longue durée. La bonne connaissance de l'environnement humain du théâtre est en effet obligatoire et contribue autant au succès de la mission qu'à l'acquisition de savoir-faire tactiques ou techniques. Tous les niveaux de responsabilité sont concernés par ce domaine, avec, bien entendu, un degré de connaissances adapté à chacun d'entre eux.

À l'usage, on s'aperçoit que les informations acquises en amont de la projection induisent à tous les niveaux de responsabilités une plus grande motivation des militaires projetés. Par ailleurs, une bonne préparation à l'environnement humain de théâtre constitue effectivement un facteur de succès pour notamment légitimer l'action militaire auprès des autorités et de la population locale.

« Connais l'adversaire et surtout connais-toi toi-même et tu seras invincible » (Sun Tzu, VI^e siècle av. J.-C.). D'une certaine façon et avec un peu de malice, on peut dire que le célèbre stratège chinois préconisait à l'époque la *Cultural Awareness*, autrement dit la préparation culturelle au milieu qui est plus que jamais nécessaire à nos armées.



« Connais l'adversaire »

Tout militaire sait que bien connaître son ennemi reste primordial avant tout engagement. Mais la complexité croissante de l'art de la guerre est avérée et il est désormais nécessaire d'évaluer l'« adversaire » sous tous ses aspects, d'identifier les risques et les menaces, mais aussi d'appréhender l'environnement. Les capacités d'analyse tiennent une place fondamentale et il s'agit de maîtriser les flux d'informations (« trop d'informations tue l'information »). À cet égard, rapporté aux conflits modernes qui ont lieu au milieu de populations très diverses, cet aspect revêt un caractère prépondérant car la victoire ne résulte plus uniquement d'un conflit mettant en œuvre des forces armées, mais d'un état final politique rendant le pays viable économiquement, voire socialement, et compatible avec les critères généraux d'une démocratie. Le conflit irakien est éloquent en la matière, car si la guerre a été gagnée en 2003, la paix n'est pas acquise aujourd'hui. La préparation opérationnelle consistant à développer des savoir-faire

individuels et collectifs ainsi que l'évaluation des moyens engagés résultent de cette analyse de l'adversaire et de son environnement qui doit être de plus en plus exhaustive et entrer dans le cadre de la préparation renseignement à l'engagement opérationnel (PREO).

■ « Connais-toi toi-même... »

Avec la multiplicité des moyens de communication, les opinions publiques sont aujourd'hui informées en temps réel. C'est inconteste. Notre société est submergée par les sondages d'opinion et les expertises de tous bords. Or, en situation opérationnelle, il faut se garder de jugements hâtifs et intempestifs qui peuvent s'avérer globalement justes mais inadaptés localement ; les adversaires d'hier peuvent par exemple être les alliés d'aujourd'hui. Tout en ayant bien intégré au préalable l'esprit et la lettre de la mission, l'ouverture d'esprit, la curiosité, parfois la remise en cause de dogmes et une certaine forme de courage intellectuel s'avèrent donc nécessaires au soldat afin de ne pas commettre l'irréparable.

■ L' EMSOME

Cette nécessité d'appréhender le milieu en se préservant de toute idée reçue constitue la philosophie d'enseignement de l'EMSOME. Il s'agit plus de « susciter la réflexion » que de dispenser un enseignement académique. L'école est d'ailleurs de plus en plus impliquée dans la mise en condition avant projection (MCP) des forces et plus de 50 % de ses prestations (hors TSHM¹) bénéficient désormais aux autres armées, y compris à la gendarmerie. Le caractère interarmées de l'école s'affirme de jour en jour et la récente préparation en son sein des cadres français affectés dans les organismes de l'OTAN en est peut-être l'exemple le plus emblématique. La prise en compte de l'environnement humain et physique avant la projection s'impose désormais à tous. L'école s'évertue à montrer les diversités des situations, des problématiques, en se gardant d'asséner des « vérités vraies », digne héritière en cela du bureau technique des troupes coloniales créé en 1901 pour préparer les expéditions qui allaient sillonner l'Afrique, le Moyen ou l'Extrême-Orient.

Quand on observe la multiplicité des implantations françaises sur une mappemonde des années 1900, on peut imaginer la difficulté

1. Tour de service hors métropole.

rencontrée alors pour actualiser les informations. À l'heure de la télégraphie naissante, les archives montrent que nos anciens avaient déjà le souci d'intégrer progressivement les nouvelles spécificités de chacune de ces lointaines contrées. Aujourd'hui, grâce à Internet, l'École militaire de spécialisation de l'outre-mer et de l'étranger dispose d'un réseau dense qui lui permet de correspondre aisément et en temps réel avec les acteurs de multiples théâtres, que ce soient les unités opérationnelles, les états-majors, les attachés de défense et même certains retraités de la coloniale... L'intérêt manifesté par nos alliés américains, au travers des visites et des demandes d'instructeurs, nous conforte dans notre mission et montre toute la pertinence de notre savoir-faire dont nous pouvons être fiers.

Aux États-Unis, les *Marines* utilisent rarement le terme de *Cultural Awareness*, en vogue essentiellement au sein de l'armée de terre américaine et de l'OTAN. Ils lui préfèrent celui d'*Operational Culture*, vocable sous lequel ils rassemblent la formation aux cultures étrangères et la préparation opérationnelle. Plus que l'enseignement d'une culture étrangère, les programmes du *Center of Advanced Operational Culture Learning* (CAOCL²) visent en fait à sensibiliser le *marine* à l'emploi de sa connaissance de la culture du théâtre comme une arme permettant d'obtenir un avantage tactique, opératif, voire stratégique. La culture opérationnelle est ainsi définie comme un instrument d'influence et de légitimité de la mission auprès de la population et des autorités locales.

Les conflits actuels montrent à l'évidence que la préparation à la projection doit intégrer à tous les niveaux la formation aux cultures étrangères, à l'environnement humain de théâtre. En effet, dès leur engagement, les troupes doivent avoir assimilé la connaissance du milieu afin de pouvoir faire preuve immédiatement et en permanence d'intelligence de situation dans un monde de plus en plus complexe et fortement médiatisé. ─

2. Basé à Quantico, ce centre est l'équivalent américain de l'EMSOME. Il a été créé en 2005 sur ordre du général Mattis, alors commandant de la doctrine, de la formation et de l'entraînement du corps des *Marines*, afin de répondre aux défis des « opérations irrégulières » en Irak d'abord et, plus généralement, dans le monde.



DÉLIA DASCALESCU

QUAND LA FAMILLE PART AUSSI

Entre le départ en urgence, seul, pour une mission de courte durée, et le départ en mission de longue durée, attendu et minutieusement préparé, accompagné par la famille, les contraintes et les effets sont radicalement différents.

Deux polarités opposées

En temps ordinaire, les règles du fonctionnement familial classique sont statiques : une routine apaisante et harmonieuse, des repères stables. L'imprévu est évité. Les ruptures sont vécues avec angoisse. Les épouses sont partagées entre leur activité professionnelle, la gestion du foyer et le soin des enfants, et sont parfois impliquées dans des activités associatives. Elles sont aussi prises dans des préoccupations relatives à leurs parents vieillissants, estimant que leur présence auprès d'eux est nécessaire. La scolarité des enfants et leur santé sont une préoccupation majeure. Leurs loisirs sont importants et encadrés. Le mari, militaire, et les contraintes de sa mission sont le pivot autour duquel gravite et s'organise ce petit monde.

La mission, elle, est régie par des règles de fonctionnement dynamiques. La réactivité, la disponibilité, l'adaptabilité du militaire sont des qualités indispensables qui conditionnent sa réussite professionnelle. La cohésion du groupe y contribue, et pour fonctionner et remplir son rôle bénéfique celui-ci demande l'exclusivité et la disponibilité totale de ses membres. La famille et la mission ne partagent donc pas naturellement un espace compatible.

La famille peut-elle bouger ?

La famille est une structure dynamique, en permanente évolution, où des périodes d'harmonie alternent avec des périodes de conflit ou d'ennui. Quelles peuvent être les motivations communes à la cellule familiale, les intérêts de chacun de ses membres à choisir de quitter ses repères et vivre différemment pendant plusieurs années dans le cadre d'une mission de longue durée ? Pour quelles raisons prendraient-ils le risque de renoncer à une activité professionnelle confortable, à une scolarité épanouie, à la proximité des aïeux, à un mode de vie sécurisant dans leur propre pays ?

Le séjour à Djibouti est l'occasion d'observer les processus de la dynamique familiale, ceux qui se mettent en route dès la période de préparation et dont l'évolution est parfois imprévisible. Il est d'une durée de deux, voire trois ans. Pour plusieurs raisons, il est considéré comme une mission intéressante par le militaire et par sa famille. Attendu, voire convoité, il offre théoriquement de nombreuses opportunités. Financières d'abord. Elles permettent la réalisation de projets familiaux : la construction de la future maison, le financement des études des enfants, l'obtention d'annuités pour le départ à la retraite. Des motivations plus intimes sous-tendent parfois celles officiellement mises en avant. Certains couples espèrent « mettre un bébé en route » dans un environnement aux ambiances supposées exotiques. D'autres couples, en crise, cherchent un « nouveau départ » affectif, dans un milieu différent proposant des opportunités nouvelles. Certains enfants espèrent échapper à la pression scolaire de la métropole et profiter d'une moindre surveillance parentale pour pouvoir jouir en toute liberté de cette vaste aire de jeux qu'est, dans leur imaginaire, Djibouti et ses environs.

La réalité dévoilée

Toutes ces motivations sont suffisamment importantes pour occulter ou minimiser la réalité de la vie djiboutienne, toujours différente, parfois décevante.

Tout d'abord, l'environnement. La famille se voit installée dans des conditions matérielles souvent en grand décalage avec celles dont elle a l'habitude en métropole. Elle a la possibilité d'habiter une maison d'allure coloniale, de s'offrir à peu de frais le service de personnels de maison, de posséder plusieurs voitures, un bateau, ainsi que de pratiquer des loisirs multiples et là-bas peu onéreux. Des signes d'accès à un niveau de vie sociale plus élevé que le sien en métropole. Les sorties en ville font partie du rituel social. Elles sont fréquentes et présentent des occasions de nouvelles rencontres. Ce mode de vie particulier est très apprécié au départ. Comment ne pas profiter de cette chance et de ces perspectives nouvelles, d'autant que cette jouissance est limitée dans le temps ?

Toutefois des transformations ne tardent pas à apparaître. Les repères habituels explosent. Le saut qualitatif de classe sociale se fait en un laps de temps trop court. Les capacités d'adaptation sont mises à l'épreuve. Le vertige de la vie se fait ressentir. Au début de la mission, les familles sont enthousiastes. Elles traversent une phase d'euphorie. Tout semble facile et les perspectives de vie sont réjouissantes. Puis,

progressivement, la réalité de la vie quotidienne se dévoile. Djibouti est l'un des territoires les plus chauds du monde, avec des infrastructures encore sous-développées, où vivent des populations pauvres et aux coutumes différentes. Certaines familles s'y adaptent bien grâce à des ajustements importants. Ce long séjour est considéré d'emblée comme une parenthèse bien délimitée et maîtrisée dans un mode de vie habituel, l'occasion d'atteindre certains objectifs, de découvrir un nouveau monde. C'est une période de changement et d'ouverture. Le militaire, lui, reste tout entier tourné vers sa mission spécifique, soutenu par les siens qui trouvent progressivement leurs marques.

Les familles qui ne suivent pas

D'autres familles, en revanche, sont profondément déstabilisées. Certaines épouses se trouvent désemparées après la perte d'un emploi intéressant et investi. Pour d'autres s'ajoutent les soucis pour la santé des enfants ou celle des parents vieillissants restés en métropole.

Le temps, libre de contraintes domestiques, l'offre de nombreux loisirs et une aisance matérielle donnent un sentiment de toute puissance et font exploser des repères. Les barrières sociales et morales se relâchent. Les sorties dans les « boîtes de nuit », seul ou en couple, deviennent régulières. De nouvelles pratiques sexuelles apparaissent avec des partenaires multiples et des rapports sexuels non protégés liés à une prostitution locale peu onéreuse. Cela retentit tôt ou tard sur la relation de couple et sur la dynamique familiale. Les statistiques montrent que Djibouti est le lieu où sont contractées 25 % des maladies sexuellement transmissibles de l'armée française.

La stabilité familiale à l'épreuve

Dans ces conditions, les couples déjà en difficulté ne peuvent trouver la formule magique pour leur nouvelle entente, leur « nouveau départ ». Souvent c'est le contraire qui se produit. Les divorces pendant la mission ne sont pas exceptionnels. Ils se concrétisent par le retour anticipé en France des épouses et des enfants. Des signes prémonitoires, annonciateurs, existent. Le « profil » de ces familles est considéré par les travailleurs sociaux comme « particulier ». Les épouses sont décrites comme psychologiquement fragiles et dépendantes. Elles sont prises dans un sentiment de solitude malgré un milieu social dense, voire confiné. Excessivement exigeantes envers leur mari, envers les assistantes sociales ou les équipes médicales, elles

expriment un mal être permanent sous forme de plaintes multiples, diffuses et contradictoires. Les troubles du sommeil, la dépression, les états d'angoisse, les dorsalgies, les alcoolisations excessives, les « angines » des enfants ou les demandes de soutien psychothérapique sont la plupart des motifs de consultation du médecin psychiatre sur place.

Les enfants, considérés dans la majorité des cas comme des facteurs de cohésion familiale se trouvent, dans ces conditions, livrés à eux-mêmes. Peu surveillés, rapidement en difficulté scolaire, ils aggravent les motifs de discorde du couple. Certains adolescents font leur première rencontre avec la drogue et l'alcool, à l'origine de troubles du comportement. Chez les jeunes filles cela peut se compliquer par des grossesses non désirées.

Les situations les plus inquiétantes apparaissent lorsqu'un membre de la famille souffre déjà d'une pathologie chronique qui décompense pendant le séjour. Les cas de diabète mal équilibré, d'hémophilie, de maladies cancéreuses, d'asthme bronchique, d'épilepsie ne sont pas exceptionnels. Or la prise en charge adaptée de ces affections est quasi impossible au groupement médico-chirurgical (GMC) local, ou bien demande un effort particulièrement important de la part des médecins et des infrastructures militaires françaises. Ces difficultés contribuent grandement à l'inquiétude des familles, sont source d'angoisse, de comportements agressifs et de retours anticipés et prévisibles... Et il n'est pas rare qu'une épouse de militaire accouche au GMC assistée uniquement par la sage-femme djiboutienne, sans obstétricien et évidemment sans la proximité d'un service de néonatalogie...

Un bilan...

Ces difficultés sont toutefois surmontables et peu fréquentes, ce qui fait que seulement 5 % des familles rentrent en France avant la fin du séjour. Et la manière dont les militaires remplissent leur mission sur le territoire djiboutien n'en est que très rarement affectée.

L'attitude la plus adaptée de la part du commandement afin de préparer les soldats et leurs familles à ces missions longues serait d'apporter préalablement l'information la plus complète et la plus proche des réalités du pays qui sera le leur pour plusieurs années. Aucun élément important qui pourrait influencer sur leur décision concernant le départ ne devrait être occulté. Les familles averties, préparées, voire sélectionnées de manière adaptée et informelle, seront certainement plus épanouies et la mission du militaire sera pleinement remplie.

L'effort d'adaptation demandé au soldat et à sa famille est important

tout au long de sa carrière. Au début, ces efforts sont rarement perçus comme tels, et le ressenti est souvent enthousiaste. Néanmoins l'expérience montre qu'ils sont à l'origine de phénomènes d'épuisement psychique qui affectent à la fois le militaire et sa famille. La clinique montre que ces phénomènes se font ressentir après environ une quinzaine d'années de carrière et au-delà de sept ou huit mutations. ┐



VIRGINIE VAUTIER

QUELS ENJEUX POUR CEUX QUI RESTENT ? REGARDS SUR LES FAMILLES DE MILITAIRES

Depuis la première guerre du Golfe (1991), une attention particulière est portée sur les conséquences psychiques des missions opérationnelles. Désormais, le soldat peut bénéficier d'une aide sur le terrain grâce à la présence continuelle d'un psychiatre militaire et d'un psychologue des forces. Les médecins d'unité, les cadres et les officiers « environnement humain » (OEH) sont également sensibilisés à l'« hygiène mentale du groupe » avant, pendant et au retour de la mission. Le maillon faible de cette prise en compte du « fait psychique » au sein de l'institution militaire, ce sont les familles.

Lors d'une enquête menée en 2005 par l'Association de réflexion, d'information et d'accueil des familles (ARIA) sur le moral des familles, un militaire interrogé a déclaré : « Je suis fier de ma famille qui a bien résisté à mes nombreuses absences. Ma femme mérite une médaille autant que moi. Un militaire fait d'autant mieux son travail qu'il sait que sa base arrière tient. » Ce soldat a eu la chance d'avoir une famille suffisamment structurée pour s'adapter à ses absences répétées.

Récemment, l'état-major de l'armée de terre a mené une réflexion et élaboré un plan d'actions sur la manière d'organiser l'aide psychosociale au profit des familles. Mais ces actions récentes restent ponctuelles, peu coordonnées et les services de psychiatrie des hôpitaux d'instruction des armées (HIA) y sont peu impliqués. Pourtant, les difficultés psychiques rencontrées par les familles sont spécifiques. Leur prise en charge relève de l'action de psychologues et de psychiatres militaires qui connaissent l'institution et qui sont des intermédiaires privilégiés entre l'hôpital, l'unité, le commandement et les services sociaux des armées. Pour l'instant, l'état-major recommande d'orienter les familles en souffrance vers des structures de soins civiles, locales ; or celles-ci sont déjà débordées par la demande de soins ordinaires et connaissent mal le milieu militaire. Même les conférences d'information concernant les conséquences des missions sur le couple et la parentalité sont confiées à des psychologues ou conseillers familiaux civils. Nous devons au professeur Michel Delage, psychiatre militaire à Toulon de 1978 à 2003, un long et

dense travail d'élaboration sur les familles de marins, leurs relations avec l'institution et la portée psychique des départs répétés¹.

Famille traditionnelle *versus* famille moderne

La santé mentale des familles influence grandement la disponibilité opérationnelle et psychique des soldats durant les missions extérieures. Or les nouvelles configurations familiales et les stéréotypes sociaux actuels fragilisent cet environnement. La famille dite « traditionnelle » est à présent minoritaire dans la population générale comme au sein des armées, et les familles « modernes » présentent des caractéristiques parfois incompatibles avec les contraintes institutionnelles.

L'évolution des rapports entre les hommes et les femmes dans notre société explique ces nouvelles configurations. Jusque dans les dernières décennies, les rôles étaient clairement différenciés. L'homme assurait le confort et la sécurité de la famille grâce à son travail à l'extérieur de la cellule familiale tandis que la femme assurait les soins maternels à l'intérieur du foyer. La famille élargie (grands parents, oncles et tantes) était souvent disponible et les absences répétées du père étaient peu problématiques. Ces familles avaient un fonctionnement très complémentaire avec l'institution militaire. L'épouse du militaire, souvent élevée dans un milieu pétri de valeurs traditionnelles, ne manifestait pas de difficulté face aux absences répétées de son époux.

Les familles modernes sont, elles, caractérisées par un modèle « égalitariste » entre l'homme et la femme. Les femmes travaillent, occupent parfois des postes plus importants socialement que leur mari, et, en même temps, sont dans l'attente d'une relation affective épanouissante. Leur époux doit être disponible et participer équitablement aux tâches ménagères. La relation de couple n'est plus fondée sur un contrat moral mais sur le partage de sentiments amoureux. Si ces sentiments cessent, si les exigences affectives ne sont plus comblées, l'union cesse également. Ce modèle familial à présent majoritaire s'accommode mal des contraintes liées à la vie militaire. Si le cadre familial est suffisamment souple et cohérent, et que les individus ont de bonnes capacités à supporter l'éloignement, les difficultés psychologiques sont passagères et même sources d'enrichissement pour chacun. Mais il existe des situations où ces capacités et cette souplesse sont dépassées.

1. Michel Delage, « Enfants de marins et absences du père : un problème ? », *Médecine et Armées*, 20, 2, 2001, pp. 171-178 ; « Vie du marin et sa famille », *Médecine et armées*, 27, 1, 1999 ; « La parentification des enfants », *Médecine et armées*, 30, 2, 2002 ; « Vie de couple et présences du marin » *Médecine et Armées*, 28, 1, 2000.

La « rigidification » du système familial dans les milieux traditionnels

Dans le cas des familles traditionnelles, les problèmes les plus fréquents sont liés à la « rigidification » du système familial. La mère, si elle est anxieuse, va maintenir la famille à l'intérieur de règles et d'habitudes inflexibles afin de maîtriser au mieux les comportements de chacun. Cela va la rassurer. Mais cela peut provoquer des conflits avec les enfants qui vont manifester leurs difficultés à travers divers troubles du comportement. Ce manque d'ouverture fait que l'extérieur est vécu comme menaçant. Les enfants développent peu leurs capacités sociales et leur connaissance du monde. Au moment de l'adolescence, fugues et conduites d'opposition systématiques, seuls moyens pour ceux-ci de s'extirper d'une atmosphère confinée, sont fréquentes.

Des alliances déséquilibrées

Autre point concernant ces familles traditionnelles : le risque de distension des rapports père/enfants avec, en balance, des relations mère/enfants trop resserrées. Si la mère occupe une place trop exclusive auprès des enfants, pour prouver ses compétences ou pour trouver l'affection manquante auprès d'eux, le père va se trouver exclu des relations familiales. De leur côté, les enfants vont avoir du mal à se séparer de leur mère à l'adolescence puisqu'ils auront été son unique horizon relationnel durant des années. Un sentiment de culpabilité peut alors les empêcher d'être autonomes à l'âge adulte. Malgré ses absences, le père militaire doit donc trouver une juste place afin d'empêcher l'apparition de relations trop fusionnelles entre la mère et ses enfants qui mettraient à mal leur ouverture sur le monde et leur socialisation. Nous rencontrons malheureusement des situations où cette juste place n'a pas été occupée, au travers de pères démissionnaires ou de pères punisseurs, intransigeants mais absents affectivement et physiquement.

Quand le retour du père est problématique

Quand la place dédiée au père a été mal occupée et que la mère a adopté des attitudes trop rigides ou trop intrusives envers les enfants, le retour du père est forcément problématique. Nous parlons ici des retours après de longues missions, mais aussi des situations de mise à la retraite ou de rapprochement familial.

On sait que dans les familles où le système est adapté, ce retour est déjà difficile. Une renégociation des relations est nécessaire. Cet ajustement prend du temps. Il y a un mélange de joie, d'attentes, d'excitation et d'appréhension. Des sentiments de frustration liés à une perte d'indépendance sont fréquents du côté de la mère, des enfants et aussi du père. C'est un moment où le sommeil et l'appétit peuvent être perturbés.

On imagine à quel point ces retrouvailles peuvent être problématiques dans les familles où de graves problèmes existaient déjà auparavant, et où l'éloignement a permis de masquer les conflits et les dysfonctionnements. Des luttes de pouvoir sont susceptibles de s'instaurer entre les parents, voire même entre l'un des enfants, souvent l'aîné, et le père. Ces luttes de pouvoir sont d'autant plus fréquentes que l'enfant a été « parentifié ». Les enfants peuvent également être pris dans des conflits de loyauté, l'un des deux parents cherchant par exemple à faire alliance avec l'un d'entre eux contre l'autre parent. Cela peut avoir des conséquences graves sur le développement psychologique et social de l'enfant, qui ne peut plus se consacrer à sa vie scolaire, culturelle ou amicale.

Les difficultés dans les familles modernes

Les familles modernes fonctionnent davantage sur le dialogue, la négociation entre adultes, et entre enfants et adultes. Les tâches ménagères sont partagées. Le père est très présent affectivement : il donne le bain, il promène les enfants, leur donne à manger. Les rôles père/mère sont donc moins différenciés que dans les familles traditionnelles, ce qui pose problème en cas d'absence du père. Les exigences et les attentes affectives sont fortes, ce qui s'accommode mal avec des absences répétées.

La mère va souffrir du départ de son conjoint pour différentes raisons. Certaines ont un travail et de l'ambition professionnelle, et leur reprochent de les empêcher de « faire carrière ». D'autres sont dans une attente affective intense et n'ont pas été élevées dans le milieu militaire dont elles ne partagent pas les valeurs qu'elles ne connaissent d'ailleurs pas. Elles vont souvent s'en remettre à un professionnel, pédiatre, psychiatre ou psychologue, qui va suppléer un temps l'absence du père jusqu'à son retour. Les enfants ressentent cette anxiété et cette insécurité chez leur mère, ce qui peut avoir des conséquences négatives sur leur développement.

De son côté, le père est en grande difficulté puisqu'il se retrouve « coincé » entre les attentes affectives de son épouse et les exigences

institutionnelles. L'institution militaire et le système familial sont ici mis en concurrence. Le père peut alors être amené à demander rapidement une « inaptitude opération extérieure (OPEX) » du fait de l'incapacité du système familial à tolérer son absence. Les rapatriements sanitaires sont également fréquents dans ces situations de mise en tension psychologique de la famille.

Ces nouvelles familles sont particulièrement exposées à l'influence des médias qui délivrent des informations parfois très inquiétantes sur le contexte opérationnel. Autrefois, les familles étaient tenues à distance de ces réalités du terrain ; cela leur permettait de poursuivre une vie quotidienne plus cloisonnée et plus préservée. Aujourd'hui, elles sont tenues informées en permanence et les efforts du soldat pour rassurer ses proches à distance sont régulièrement mis à mal. Du même coup, les familles et les militaires sont exposés aux controverses et aux critiques concernant les conflits armés dans lesquels ils sont pris. Ils sont gagnés par le doute concernant l'utilité de leur mission et l'intérêt d'exposer leur vie. C'est une autre forme de mise en tension pour le militaire et sa famille. Ils sont là aussi « coincés » entre leur devoir d'obéissance, et leur envie de comprendre tous les enjeux politiques et stratégiques de ces nouveaux conflits.

Les « nouvelles parentalités » et l'institution

Comment rester dans son rôle de parent rassurant, aimant et éducateur lorsque la vie familiale est en permanence bousculée par des départs ? Les couples modernes sont souvent en difficulté pour les raisons sociales et culturelles déjà évoquées plus haut.

Quand tout se passe bien, normalement, le père conserve une juste place auprès des enfants. La mère agit en son nom, parle de lui, en particulier dans les moments importants, et le consulte pour les décisions cruciales. Le père est donc présent dans l'imaginaire des enfants. Ses absences sont même une source d'enrichissement au travers des récits de voyages et d'expériences.

On le voit, l'absence du père peut ne pas être un problème. Il faut pour cela que plusieurs conditions soient réunies : que la mère soit capable d'assumer des moments de solitude, que le père absent occupe une place suffisante dans l'imaginaire de ses enfants et que les différentes étapes des missions (départs, absences, retours) ne soient pas synonymes de conflits conjugaux.

Le nouveau contexte social et culturel fragilise ces paramètres. Au moment de la naissance des enfants, le « père moderne » participe activement aux soins du nourrisson au point qu'il assiste souvent à

l'accouchement, donne le premier bain. Auparavant, ce rôle était destiné à la mère, la belle-mère ou la sœur de la jeune accouchée... On comprend que, dans ce moment particulier, l'absence du père devienne problématique. Les nouveaux stéréotypes sociaux ont tendance à stigmatiser l'absence. Les jeunes pères militaires sont donc en grande difficulté du fait de leur appartenance à l'institution. Plusieurs attitudes peuvent être adoptées avec de graves conséquences sur leur équilibre psychique, leur capacité de travail et sur l'équilibre familial dans son ensemble. Nous citerons deux exemples opposés, assez caricaturaux mais fréquents.

Il est des pères qui, plus ou moins consciemment, vont se servir de leurs obligations militaires pour échapper à cette expérience de paternité trop pesante pour eux. Ils n'y ont pas été préparés, ils manquent d'assurance et ne peuvent pas assumer ce rôle. Leurs compagnes, très déçues de leur évitement, vont développer des attitudes de reproches à son encontre mais également envers l'institution, ce qui alimente un climat très anxigène pour le nourrisson. Ces couples ont une durée de vie assez courte. Les conséquences d'une séparation sont pénibles et ont des répercussions fâcheuses sur la disponibilité du jeune militaire. Il va devoir organiser sa séparation ainsi que les modalités de visites auprès de son enfant. Il présente souvent des conduites d'alcoolisation ou des troubles anxieux sévères, réactionnels. Nous rencontrons fréquemment ces pères à l'issue d'arrêts maladie prolongés et découvrons des situations catastrophiques à tous les plans, individuel, familial et professionnel. Le congé de longue durée est souvent incontournable tant le désarroi du jeune homme est grand. La désadaptation à la vie militaire est souvent tellement importante que la réforme est inévitable.

D'autres jeunes pères vont culpabiliser du fait de leurs absences. Cette mise en tension au moment de la naissance d'un enfant est insupportable. Ils vont mal vivre leur mission et parfois devoir être rapatriés. Ils sont pris dans l'obligation de se conformer aux attentes de leur compagne et de la société. Ces pères présentent parfois des troubles psychosomatiques que les cadres et le médecin d'unité ont du mal à interpréter comme étant une crise psychique sévère en lien avec la paternité.

La parentification des enfants

La parentification de l'enfant est le phénomène par lequel, sous l'influence de divers facteurs, un enfant est amené à prendre des responsabilités plus importantes que ne le voudrait son âge. Il devient en

quelque sorte parent de ses parents². L'émergence de ce processus dans les familles de militaires est favorisée par la conjonction de plusieurs facteurs : les absences répétées du père, les nouvelles conjugalités et les nouvelles parentalités telles que nous les avons déjà décrites, et l'isolement des familles avec la faible disponibilité de la famille élargie.

Si ce processus de parentification n'est pas identifié par les parents et que l'enfant se voit obligé de maintenir ce rôle trop longtemps, son développement en est fragilisé. Ces situations ne sont pas rares et nous les rencontrons fréquemment en consultation. L'intervention de psychiatres et de psychologues formés à l'exercice de la thérapie familiale est ici indispensable. De telles situations nécessitent souvent que l'enfant soit reconnu dans cette position de parentification, qu'il puisse s'en dégager grâce à l'intervention d'adultes fiables et que le parent en souffrance soit pris en charge rapidement. Le père doit être inclus dans la prise en charge le plus vite possible, afin qu'il reprenne une position parentale et éducative adaptée. Parfois ces situations pathologiques sont tellement ancrées dans la famille, les enfants sont tellement en souffrance et la mère dans de telles difficultés que les départs du père en opérations extérieures ne sont plus possibles.

On voit ici à quel point le soin psychiatrique est nécessaire. Mais la prévention l'est plus encore. Celle-ci doit éviter que de tels systèmes relationnels se mettent en place. Elle doit être sociale mais aussi psychologique. Les interventions doivent être menées par des professionnels, psychologues ou psychiatres sensibilisés à la question militaire et à la thérapie familiale. Le rôle des psychiatres militaires est crucial dans l'organisation de la prévention et des soins.

La séparation des parents et la monoparentalité

Les familles monoparentales sont de plus en plus nombreuses, y compris parmi les militaires. Si la garde de l'enfant est confiée à la mère, les absences du père viennent renforcer l'aspect chaotique des relations père/enfant, d'autant que le système judiciaire a du mal à médiatiser correctement ces situations spécifiques. Les compromis sont très difficiles à trouver et cela renforce souvent les conflits entre les deux parents. Parfois ce père, trouvant qu'il est trop exclu de l'éducation de son enfant, ne peut plus assumer sa fonction de militaire. Il ne supporte plus les missions extérieures. Cette sensation d'exclusion est renforcée lorsque la mère trouve un nouveau compagnon qui va partager le quotidien de l'enfant.

2. J.-F. Le Goff, *L'Enfant, parent de ses parents*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 253.

Il peut aussi, par épuisement ou découragement, démissionner de son rôle de père et poursuivre ses missions extérieures qui lui permettent de mettre à distance un conflit inextricable avec son ex-épouse et une frustration affective de tous les jours. Les enfants peuvent vivre cette situation comme un abandon. Et à l'heure de la retraite, des décompensations dépressives sont fréquentes du fait de ce désengagement familial un temps compensé par la multiplication des engagements.

Si le père a la garde de son enfant, ses départs sont également très problématiques. Sa disponibilité opérationnelle ne peut qu'être remise en question.

Vie de couple et éloignement

Les jeunes hommes âgés de dix-huit à vingt-cinq ans sont exposés à plusieurs engagements simultanés, leur entrée dans l'armée et les premières expériences amoureuses, qui vont nécessairement entrer en concurrence du fait, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, des nouvelles attentes affectives au sein du couple et des nouveaux équilibres homme/femme dans notre société.

L'isolement des individus lié à l'éclatement des familles fait que le couple représente la seule base de sécurité affective. L'éloignement du conjoint peut être vécu comme un abandon insupportable pour celui qui reste, tandis que le militaire, lui, va bénéficier de la solidarité et de la cohésion de son groupe durant toute sa mission. Cette cohésion, cette appartenance au groupe sont, pour lui, de puissants éléments de soutien.

Tel un équilibriste, ce militaire va devoir maintenir un compromis entre sa vie affective et sa disponibilité opérationnelle. Il est amené à remettre cette dernière en question à chaque étape de son parcours professionnel. Sa jeune compagne peut ressentir de la frustration et exprimer des reproches réguliers considérant l'institution militaire comme une rivale. De son côté, ce jeune homme peut être inquiet de perdre sa compagne, en particulier si celle-ci travaille et a une vie sociale riche dont il peut se sentir exclu.

Cette mise en tension est particulièrement forte lors des missions extérieures. Le fait de pouvoir joindre régulièrement sa compagne par différents moyens modernes de communication est à la fois un progrès et une source d'angoisse. Le soldat est désormais quotidiennement confronté aux difficultés de sa compagne. Il assiste passivement, par téléphone ou par mail, aux plaintes et parfois aux reproches. Un grand nombre de rapatriements sanitaires sont prononcés dans ce cadre-là. Le militaire culpabilise d'assister, impuissant, à l'incapacité pour sa

compagne d'organiser la vie sans lui. Il craint de la perdre. Certains se voient même annoncer une séparation par téléphone durant une OPEX. Parallèlement, le service social peut demander le rapatriement du militaire face au désarroi de cette compagne qui vient solliciter de l'aide auprès des assistantes sociales de l'unité.

On voit ici que des actions de prévention et d'accompagnement de ces familles (avant, pendant et au retour) sont indispensables afin d'éviter ces rapatriements impulsifs, très dommageables pour le militaire.

L'avance des pays d'outre-Atlantique et d'Europe du Nord

Nous venons de le voir, les familles, les couples en particulier, doivent faire preuve d'une solide organisation et d'une bonne capacité d'adaptation pour vivre correctement ces absences. Ils doivent être capables de ritualiser les différents temps du départ, de l'absence et du retour. Les enfants y sont très sensibles et ces rituels leur permettent d'avoir des points de repère. Bien avant nous, les Américains, les Canadiens, les Néerlandais, les Scandinaves et les Belges se sont intéressés aux problèmes psychosociaux liés aux missions opérationnelles³. Dans ces pays, plusieurs psychologues militaires ont développé des études et une description précise des troubles rencontrés avant, pendant et au retour. Le concept d'accompagnement psychosocial qui découle de ces études est déjà bien élaboré, notamment en Belgique. Depuis 1998, différents intervenants ont la responsabilité de ce soutien dans les forces armées belges : des psychologues et des assistants sociaux du service social ainsi que des psychologues et des psychothérapeutes du Centre de santé mentale de crise de l'hôpital militaire central à Bruxelles. Des brochures informatives destinées aux parents et aux enfants existent depuis de nombreuses années.

Ces études ont permis de décrire le cycle émotionnel lors d'opérations de maintien de la paix de longue durée⁴. On compte sept stades : < celui de la protestation au cours duquel la tension, l'irritabilité et la colère se ressentent fortement au sein du couple. Celui-ci est souvent incapable de faire le lien entre l'annonce du départ et le déclenchement de ces émotions négatives. Plus l'annonce du départ est brutale et imprévue, plus cette période de tension est forte et délétère ;

3. E. De Soir, L. Lemal, « Impact des missions de longue durée sur les militaires et leurs proches », *Stress et trauma* 3 (4), 2003.

4. Kathleen Vestal Logan, *The Emotional Cycle of Deployment*, 1987.

- < celui de la distanciation et de l'aliénation. Quelques jours avant le départ, les membres de la famille prennent leurs distances. Le travail de séparation doit déjà avoir eu lieu car les derniers jours sont trop chargés en émotion pour que cette séparation se fasse sereinement à ce stade ;
- < celui de la désorganisation émotionnelle au moment du départ. Elle est d'autant plus forte et longue que la préparation au départ a été mal faite et que des difficultés familiales préexistent. Il s'agit d'une période de perte, de chagrin et de désespoir qui contraste avec la période de tension du premier stade ;
- < celui du rétablissement et de la stabilisation. La reprise en main par la mère de la gestion du quotidien prend le pas sur les émotions négatives ;
- < celui de l'anticipation du retour, une nouvelle période de débordement émotionnel parfois désorganisatrice. Un accompagnement psychologique spécifique des familles et des militaires est souhaitable afin de préparer la période cruciale des retrouvailles ;
- < celui de la réunification familiale, période de renégociation relationnelle délicate. La qualité des échanges va dépendre de nombreux paramètres dont la stabilité psychologique de chacun des membres du couple. Le choc psychique créé par cette situation du retour a été longtemps sous-estimé. Le décalage entre les besoins affectifs du militaire et ceux de sa famille est souvent très important, ce qui peut créer de graves incompréhensions ;
- < celui de la réintégration et de la stabilisation. La qualité de cette réorganisation dépend de la manière dont se sont déroulées les phases précédentes.

Chaque famille a un profil spécifique selon sa structure, traditionnelle ou moderne, selon la qualité psychique de ses membres, selon sa maturité (jeune couple, couple avec jeunes enfants ou avec de grands adolescents). Ce profil va déterminer le type de difficultés qu'elle va rencontrer et donc le type d'aide dont elle est susceptible d'avoir besoin. Il peut s'agir d'un simple soutien social ponctuel ou d'une aide psychologique plus structurée. Parfois, la mise en place d'un suivi psychiatrique pour les familles désorganisées est nécessaire. Le repérage de ces familles au moment d'une OPEX est indispensable. Une bonne coordination entre le commandement, le service social et le service de santé est ici impérative.

Et en France ?

Le bureau « condition du personnel » de l'état-major de l'armée de terre mène depuis quelques années une réflexion sur l'organisation du soutien psychosocial des familles de militaires en opérations extérieures et missions de courte durée. La réflexion s'appuie sur trois enquêtes menées en 2005 : les répercussions des missions extérieures sur les familles de militaires, les attentes du personnel de l'armée de terre en matière de prestations sociales, et l'aide aux familles des militaires en opérations extérieures. La cellule d'aide aux familles (CAF), rattachée au bureau recrutement reconversion condition du personnel (BRRCP), reste la pierre angulaire dans ce soutien. Voici les points forts de cette récente réflexion :

- ◁ il paraît souhaitable d'organiser pour les familles, avant le départ, des réunions d'information sur les indispensables démarches administratives et sur les interlocuteurs mis à disposition des familles : travailleurs sociaux, CAF, médecins d'unité, aumôniers... Des renseignements sont donnés sur l'existence de centres médico-psychologiques de proximité, leur mission et les personnes qui y travaillent ;
- ◁ l'information sur la mission, sur ses objectifs et sur son contexte géopolitique est primordiale pour assurer un minimum d'alliance avec les familles, pour que celles-ci et l'institution entrent moins en compétition. Il s'agit d'impulser un partenariat. Mais, de notre point de vue, il faut aller encore plus loin. Il faut profiter de ces campagnes d'information pour sensibiliser les familles aux valeurs institutionnelles, aux contraintes spécifiques de la vie militaire. En les connaissant mieux, elles comprendront un peu mieux ce que vivent ceux qui s'absentent. Elles sauront faire appel aux aides disponibles sur place sans solliciter excessivement le conjoint éloigné ;
- ◁ l'assistant du service social militaire doit être placé comme interlocuteur privilégié durant toute la mission. Il est nécessaire qu'une personne soit désignée comme « interlocuteur référent » et qu'elle coordonne l'ensemble des actions de prévention et de soutien ;
- ◁ des conférences portant sur les difficultés psychologiques rencontrées par les familles autour de l'absence doivent être organisées avant chaque mission. Pour le moment, elles sont confiées à des spécialistes civils de proximité (conseillers conjugaux et psychologues civils) chargés d'informer les familles sur les difficultés psychologiques qu'elles peuvent rencontrer. Une information détaillée doit être donnée sur les soins possibles en cas de troubles

psychiques : entretiens familiaux ou individuels dans les centres médico-psychologiques civils locaux. Les difficultés autour de l'absence sont légitimes et doivent être partagées, énoncées afin que les familles ne se sentent pas « anormales ou défaillantes ». Des plaquettes d'informations sont à leur disposition⁵. Pour éviter la mise en tension entre vie familiale et vie institutionnelle que le militaire vit de plein fouet au cours des missions extérieures, cette aide à la gestion de la séparation est une excellente initiative. Il est dommage que ces conférences qui abordent des sujets aussi spécifiques, n'aient pas été initiées par le service de santé. Les psychiatres et psychologues militaires restent, selon nous, les mieux placés pour aborder ces questions ;

- ◁ des réunions d'information au profit des familles peuvent être déclenchées à tout moment durant la mission, à l'initiative du chef de corps et des officiers environnement humain. Il s'agit de soutenir les familles à l'envahissement anxieux lié à la médiatisation des événements graves sur le terrain ;
- ◁ les centres de soins psychologiques et psychiatriques locaux sont prépositionnés et joignables à tout moment. Il s'agit d'inciter voire d'accompagner certaines familles, dont les difficultés dépassent la simple intervention du service social ou des dispositifs mis en place par le régiment, vers des soins psychiatriques.
- ◁ le renforcement des activités de loisirs entre familles de militaires est préconisé.

Prospectives

Plusieurs remarques doivent être faites concernant ces mesures préventives. Les officiers environnement humain que nous avons récemment rencontrés sur leur terrain de stage dans les hôpitaux d'instruction des armées, nous ont confié que ces initiatives ne sont pas systématiques et qu'elles ont du mal à se mettre en place. Elles dépendent beaucoup de la sensibilité du chef de corps ou de son épouse. Les centres de soins psychologiques de proximité, par exemple, sont rarement contactés.

Comme nous l'avons dit, les psychiatres militaires se sont penchés sur la pathologie individuelle, en particulier sur le repérage et le traitement de l'état de stress post traumatique. Or on sait aujourd'hui que, sans la participation active de la famille, ces patients ont peu de chance d'évoluer favorablement. Même dans ce domaine, les psychiatres

5. État-major de l'armée de terre, *Mon carnet de mission*, ÉDIACAT, 2008.

militaires ont tout intérêt à s'intéresser aux familles. Il est souhaitable que la formation des praticiens hospitaliers aille dans ce sens là.

Autre point, le psychiatre militaire est davantage perçu comme celui qui réforme que comme celui qui soigne ou qui informe. Cette perception traditionnelle a creusé un fossé entre le militaire et le spécialiste hospitalier. Enfin, la restriction des effectifs médicaux dans les services hospitaliers laisse peu de marge de manœuvre aux psychiatres militaires. Ils doivent prendre en charge les urgences psychiatriques civiles ou militaires, les patients hospitalisés, les consultations externes au profit des civils et militaires, les expertises médico-militaires, et leurs propres départs en opérations extérieures. Ces dernières sont elles-mêmes sources de sous-effectifs.

Un bon accompagnement des familles paraît donc aussi important qu'une bonne gestion des militaires sur le terrain. Cet effort de soutien, de prévention et de soins est devenu primordial dans l'armée d'aujourd'hui. ─



MARC BRESSANT

PARTIR EN ALGÉRIE, PARTIR D'ALGÉRIE

Janvier 1960. Je vais partir en Algérie. Deux ans et demi, trois peut-être, quasiment le temps que je viens de passer à l'université. Une bagatelle en comparaison des cinq années que nos camarades portugais sont priés de consacrer à la défense des forêts angolaises. Il est vrai qu'elles sont lusitaniennes depuis quatre siècles, pas cent trente ans comme les départements algériens !

Je vais partir en Algérie. La prise de la smala d'Abd El-Kader, ainsi que l'intéressé a bien voulu en convenir, a scellé le destin de ce coin d'Afrique. Et cent ans plus tard, Ferhat Abbas lui-même, après avoir erré dans les cimetières d'Alger la blanche, l'a reconnu : il n'a pas trouvé de patrie algérienne.

Je vais partir en Algérie. Asséchés par les colons, les marais de la Mitidja ont été transformés en riches terres à blé, des routes sillonnent tout le territoire, les villes côtières sont magnifiques. Européens et Arabes confondus, les Algériens ont apporté une contribution irremplaçable à la victoire de 1914-1918 et à la libération de la France en 1944-1945. À travers le père de Foucauld, nous nous sommes appropriés, enfants, l'immense désert qui marque la frontière méridionale de notre pays. Par les yeux de Camus, nous avons bronzé, adolescents, sur les plages de Tipasa en dévisageant les canoës remplis de beaux corps bronzés.

Je vais partir en Algérie. Le Maroc et la Tunisie étaient des protectorats appelés un jour à voler de leurs propres ailes. L'Algérie, elle, est un fécond creuset de peuples méditerranéens rassemblés dans les plis du drapeau bleu blanc rouge.

Je vais partir à la guerre en Algérie. Bien sûr, depuis 1955, des attentats cruels ont ensanglanté campagnes et villes de ce coin de France, mais grâce à l'armée et au contingent, l'ordre est en train de revenir. Le dernier quart d'heure, répètent les autorités, est maintenant à portée de mains. Encore un effort, vous qui allez prendre la relève de vos camarades, et ces « événements » ne seront plus qu'un mauvais souvenir.

Je vais partir à la guerre en Algérie. Du reste, comment ne pas partir en Algérie ? L'armée des citoyens est l'une des conquêtes de la Révolution, l'un des principes sur lesquels s'est bâtie la République. Prendre sa part à une épreuve nationale ne se discute pas. Pas plus aujourd'hui qu'en août 1914 même si, cette fois, les chansons ne sont pas au rendez-vous, ni les roses au canon.

Pourtant nous avons été nombreux, dans nos classes d'âge, au moins parmi les étudiants et les militants des partis politiques et des syndicats, à avoir manifesté contre la guerre d'Algérie. Quelques-uns d'entre nous ont même apporté une aide à des Algériens engagés dans ce que les journaux appellent la rébellion. De là à ne pas accomplir son devoir de citoyen, il y a un fossé qu'il n'est pas question de franchir.

Je vais partir à la guerre d'Algérie. Sans illusion sur le bien-fondé et le résultat de l'entreprise. Pas besoin d'avoir une ouïe particulièrement subtile pour entendre un peu partout clamer qu'il est grand temps pour la France de quitter l'Algérie en ces temps de décolonisation généralisée ! C'est ce que nous répètent sur les bancs de la fac nos camarades d'outre-mer qui ne sont pas tous des arrivistes ou des ennemis. C'est ce qu'à la tribune de l'ONU déclare un nombre de délégations qui croît chaque année. Plus gravement encore, c'est ce que nous disent pas mal de ceux de notre âge qui rentrent d'Algérie. En parlant de la guerre qu'ils ont faite, ils affirment l'impossibilité de gagner face à une population dont la majorité, prise dans la spirale de la violence et de la répression, bascule inexorablement du côté de ceux d'en face.

Je vais partir à la guerre d'Algérie. Depuis que je suis étudiant, pas un jour où cette perspective et la batterie de questions qu'elle met en branle n'aient affleuré en moi. Comme autant de bulles menaçantes à la surface du quotidien.

De preuve concrète de cette obsédante familiarité, je n'ai rien retrouvé tant d'années plus tard sinon une lettre familiale écrite précieusement à la veille de l'embarquement pour Alger :

« Vingt-quatre heures de train avant d'arriver au petit matin à la gare Saint-Charles. À travers Marseille désert, les camions nous ont déposés au centre de transit Sainte-Marthe. Marrant qu'il faille mobiliser tant de saints pour nous préparer au grand saut !

« Après-demain, départ prévu pour Alger. Nous allons embarquer sur un rafiot qui, aux dires des spécialistes, est le plus pourri de tous ceux qui font la traversée. Une nouvelle fois vingt-quatre heures à être enfermés ! En cale pour changer, avec juste un coin de pont pour aller respirer. Ou vomir pour ceux qui préfèrent.

« Sorties supprimées car la semaine dernière, nos prédécesseurs ont tout cassé dans un des bouis-bouis de la ville. À Alger, on se rattrapera, a lancé un petit malin avec un gros rire gras. Les jeux de cartes ont été sortis des paquetages. Au choix, belotes plan-plan, ou, pour les baroudeurs, poker menteur. Depuis le départ, pratiquement pas une conversation sur la guerre qui nous attend là-bas ! Pour en dire quoi, il est vrai ?

« Pas évident de lire tout seul dans son coin. Il a fallu que j'explique que j'avais la crève.

« "Profite, m'a dit un grand rouquin avec qui j'ai sympathisé dans le train. Une fois au terminus, on n'aura plus le temps!"

« Plus le temps, plus l'envie sans doute non plus. Le moral, vous le voyez, est au beau fixe comme le ciel qui nous attend là-bas. »

Cette lettre d'enfant sage, c'est ce qui me reste des dernières heures passées en métropole avant le transfert de l'autre côté de ce qu'on appelait alors la « grande bleue ». Et après les quatre mois censés nous avoir appris à faire la guerre dans l'une de ces joyeuses casernes qui quadrillaient la France en ces temps lointains.

Ça y est. Cette fois, je suis en train de partir vers l'Algérie. En observant le château d'If qui s'éloigne – si, si, je t'assure, mec, c'est le château de Monte-Cristo ! – se faufile un étrange soulagement à l'idée de sortir de cette interminable attente qui depuis si longtemps bouche l'horizon. Mieux vaut être dans le cauchemar que sur le point d'y basculer.

Impossible de comprendre aujourd'hui comment, entre 1956 et 1962, deux millions de jeunes Français « partirent en Algérie » vivre deux ans de leur vie. Et pour treize mille d'entre eux la perdre.

Au tout début, il y avait bien eu des manifestations contre la participation d'appelés à la nouvelle guerre coloniale, quelques grèves, des trains bloqués, des gares saccagées. Réprimé avec vigueur, sans soutien actif de l'opinion et des forces politiques, le mouvement s'essouffla vite. Il faut se souvenir que le parti communiste, 25 % de l'électorat, avait voté les pouvoirs spéciaux en Algérie au gouvernement socialiste Guy Mollet, et était hostile à l'insoumission préconisée par une poignée de militants d'extrême gauche, au prétexte que le mouvement insurrectionnel algérien était nationaliste et non pas révolutionnaire.

En sept ans, on compta tout au plus quelques milliers d'objecteurs de conscience ou de déserteurs réfugiés en Suisse et ailleurs. Globalement, la noria entre la métropole et l'Algérie fonctionna sans à-coups. Chaque jour, tout au long de cette période, le *Ville d'Alger*, l'*El-Mansour* et autres bâtiments aux silhouettes de vacances déversèrent à Alger, Oran ou Bône leurs contingents de jeunes types originaires de Lorraine, d'Aquitaine ou d'Ile-de-France. Plus de mille par jour, le double si l'on tient compte des permissionnaires.

Engoncés dans leur uniforme trop froid ou trop chaud selon les saisons, ne sachant comment transporter le boudin de leur paquetage, ces garçons de vingt ans firent en somnambules leurs premiers pas sur la terre algérienne. La plupart n'avaient pas idée des raisons de leur présence ici. Une seule certitude : ils en auraient pour un sacré bout de temps à rester dans ce coin d'Afrique, avec juste une permission au milieu.

Face à cette sombre perspective, comme un seul homme ou presque, ils marchèrent comme on voulait les faire marcher. Certes, les

gendarmes débusquaient les mauvais coucheurs qui étaient expédiés vite fait dans les bataillons disciplinaires. Bien sûr, l'attachement à un drapeau bleu blanc rouge flottant aux quatre coins de la planète était une réalité vivante chez beaucoup d'appelés, qui en avaient bu le lait au sein de leur mère et avaient reçu de leurs enseignants toutes les piquûres de rappel prévues par la République.

Mais on ne comprend pas, un demi-siècle plus tard, ce qui se passait dans les têtes, si l'on néglige un fait essentiel : pour les générations qui avaient alors vingt ans, partir à la guerre, partir à la guerre en Algérie, partir à la guerre n'importe où, était une sorte d'évidence biologique. Papa était parti à la guerre, grand-père aussi, et si loin qu'on pouvait remonter dans son arbre généalogique, tous les aïeux ou presque. La vie était simple : l'enfantement pour les femmes, la guerre pour les hommes.

De ces rendez-vous réguliers avec l'Histoire, beaucoup n'étaient pas revenus, les chroniques familiales et les monuments élevés dans chaque village de France et de Navarre – et d'Algérie... – étaient là pour le rappeler en permanence aux vivants. L'impôt du sang : l'expression pour tout un chacun était si naturelle, si pleine d'évidence !

Dans le cas de l'Algérie, le mot « guerre » était interdit de séjour : il s'agissait de « maintien de l'ordre » dans des départements qui étaient français depuis cinq générations, les Savoyards et les Niçois n'avaient qu'à bien se tenir. Nul ne niait que se déroulaient en Algérie des « événements », des « événements » graves même, mais la situation était en train de redevenir normale du fait de l'intervention déterminée de nos troupes, et elle le resterait grâce aux réformes radicales enfin décidées par le gouvernement : le droit de vote pour tous, l'ambitieux plan de développement économique et social de Constantine...

Les garçons qu'on expédiait sur l'autre rive de la Méditerranée n'entraient pas dans ces subtilités sémantiques. Ils savaient parfaitement, parce que les journaux le racontaient et en publiaient des photos, que des appelés comme eux étaient tués dans des embuscades sur les routes du Constantinois ou dans les gorges de Kabylie. Un par un, ou bien parfois une section entière, comme à Palestro le 19 mai 1956. Toujours seul pour mourir de toute façon !

« Ceci n'est pas une guerre. » Magritte en aurait peint un tableau convaincant. Au moins aurait-on pu nous autoriser à parler de « drôle de guerre », mais l'expression était déjà prise.

Cet usage de la langue de bois importait aux politiques incapables d'affronter une situation qu'ils avaient laissé pourrir. Il fallait rassurer et canaliser l'opinion publique, en métropole comme en Algérie. Pour les appelés, en revanche, comme pour les militaires d'active, c'était la guerre, un point c'est tout. Qu'on n'ait pas le droit de le dire rajoutait

au sentiment d'irréalité qui colorait de bout en bout cet interminable séjour en Algérie !

Les Allemands étaient nos ennemis, c'était clair. À peu près clair en tout cas. Ils nous avaient volé l'Alsace-Lorraine et ils voulaient continuer. Aux Algériens, en revanche, nous n'avions rien à reprocher. Au départ, Abd El-Kader s'était montré chevaleresque. Contrairement à Henri IV avec son panache, il n'était pas parvenu à rallier la population d'alors à son burnous blanc. Beau joueur, il s'était incliné devant les vainqueurs et était parti s'installer à Damas.

Par la suite, en 1914-1918, et puis, surtout, après la honte de 1940, les Algériens avaient beaucoup aidé la métropole. Ça, on nous le rappelait à tout bout de champ : contrairement à ce qu'on entend dire aujourd'hui, les anciens combattants « indigènes » étaient sans cesse mis en avant, dans les défilés, dans les discours et les manifestations officielles. Et c'était même l'un des motifs d'indignation dans la presse et l'opinion publique que ceux qui avaient eu l'honneur et le bonheur de combattre dans nos armées, à commencer par l'adjudant Ben Bella, aient pris la tête de la rébellion.

Des colons — qu'on n'appelait pas encore les pieds-noirs —, nous ne savions pas grand-chose. Qu'ils étaient eux-aussi beaucoup morts pour la patrie. Qu'ils étaient plutôt sympathiques, mais terriblement racistes, plus encore que les Français de France. Qu'en dehors de quelques-uns pleins aux as, la plupart, à l'image de la mère de Camus, avaient du mal à joindre les deux bouts. Qu'ils provenaient de toute l'Europe méridionale et bien souvent ne connaissaient pas la métropole. Qu'ils avaient le soleil, la mer, des villes et des paysages superbes, et l'accent qui allait avec.

Cette guerre, là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, c'était largement leur faute. À force de tutoyer et de rudoyer les Arabes, à force de repousser les réformes et de refuser mordicus l'égalité politique, ils avaient créé une situation qui expliquait la révolte et rendait quasiment impossible toute issue pacifique.

Mais c'était au moins autant la responsabilité des gouvernements successifs, qui avaient été incapables d'imposer les réformes indispensables et d'offrir enfin un avenir digne de ce nom aux Arabes, 90 % de la population.

Quant à l'armée, elle voulait sa revanche, après tant de défaites depuis 1940, tant de chefs incapables ou indignes et la fin tragique de la guerre d'Indochine. Imprégnés des écrits d'Ho Chi Minh et de Mao sur la guerre révolutionnaire, des officiers, nombreux, décidés, s'étaient juré de gagner coûte que coûte cette guerre-ci.

S'ajoutait au tableau l'obstination des dirigeants du Front de libération nationale (FLN), qui refusaient tout dialogue avec la France,

éliminaient sans pitié les autres composantes nationalistes et étaient prêts, quel qu'en soit le prix pour les populations, à poursuivre le combat jusqu'à un triomphe total effaçant cent trente ans de présence française.

De toute façon, ces histoires n'étaient pas vraiment nos affaires, malgré la propagande officielle qui répétait que, sans l'Algérie, la France s'écroulerait. Pourquoi consacrer les plus belles années de notre jeunesse à ce qui nous concernait si peu ? D'où ce mélange de résignation et de fureur qui nous habitait en partant vers l'Algérie.

N'empêche, nous y sommes partis. Et, il faut loyalement le reconnaître, nous en sommes même revenus. Du moins pour 99,3 % d'entre nous. Dans quel état, c'est une autre question.

Ayant montré ces pages à une poignée de lecteurs, l'un d'entre eux me reprocha de n'avoir pas évoqué l'autre face de ce séjour outre-Méditerranée : le retour en métropole. « Service fait », comme disent les comptables publics.

« Partir d'Algérie ! » Un vrai sujet effectivement, que, pour lui marquer mon amicale considération, je vais tenter d'aborder.

Au préalable, une typologie sommaire des différentes situations concrètes vécues par les appelés entre 1956 et 1962. Pour faire bref, trois cas de figure qui n'ont pas grand-chose à voir.

La majorité sans doute des appelés ont fait en Algérie un service militaire assez semblable à celui qu'ils auraient accompli à Maubeuge. Ou, pour être plus exact, à Montpellier. Basés dans les villes ou dans des campagnes pacifiées, ils se trouvaient sur des créneaux qui les mettaient peu en contact avec la guerre en cours : entretien des matériels, transmission, intendance, service de santé, garde d'installations militaires ou civiles.

D'autres, moins nombreux, ont été affectés dans des unités opérationnelles. Ceux-là ont vécu l'angoisse des combats, la douleur physique, la mort des copains et celle des ennemis, la violence des ratissages menés par l'armée et des coups de main lancés par l'Armée de libération nationale (ALN). Souvent, ils ont vu l'horreur de la torture et des exécutions sommaires, voire y ont participé.

Un certain nombre, enfin, chargés de missions de nature principalement civile, ont vécu en contact plus ou moins étroit avec la population. Dans le contexte de la « pacification », ils étaient chargés d'activités d'enseignement, de santé, d'assistance technique, agricole ou administrative. Malgré les difficultés de l'heure, beaucoup de ceux-là avaient l'impression de découvrir un monde nouveau et d'aider leur prochain à survivre, voire à mieux vivre aujourd'hui et peut-être demain.

Si la fin du service, la fameuse quille, provoquait chez tous le même soulagement, le départ d'Algérie n'avait évidemment pas la même signification pour les uns et pour les autres.

Ceux qui avaient réparé les camions, fait marcher les transmissions ou gardé les dépôts d'essence, retenaient de leur séjour l'interminable absence loin du cadre familial, l'ennui, le caporalisme, bref tout ce qui reste d'un service militaire banal, avec en prime dans leur cas le soleil, le dépaysement et quelques images qui, avec le recul, se tenaient prêtes à prendre des couleurs presque pimpantes.

Chez les combattants, l'état d'esprit en fin de course variait du tout au tout suivant les individus. Pour quelques-uns, c'était la nostalgie du baroud, de l'aventure, voire de la violence ou du carnage. Pour d'autres, la conviction d'avoir accompli un dur devoir et l'envie d'oublier au plus vite. Pour certains, enfin, le dégoût et la haine de ce qu'ils avaient vu faire ou fait, un traumatisme qui n'était pas près de passer et conduirait quelques-uns à la folie ou au suicide.

Dans la troisième catégorie, enfin, les démobilisés portaient avec des sentiments contradictoires. D'abord et surtout, bien sûr, le bonheur d'en avoir fini, d'être vivant, mais aussi une certaine difficulté à quitter un monde où ils avaient vécu une expérience forte. Pour la première fois de leur vie, ils avaient eu à affronter des problèmes concrets et, plus ou moins maladroitement, en fonction de leur personnalité et de leurs savoirs, ils y avaient apporté des solutions. Ils avaient été en contact avec des gens inconnus, de vrais « étrangers », avec qui, plus souvent qu'on imagine, des relations cordiales, affectives, amicales même parfois, s'étaient tissées. Ces gens, qu'allaient-ils devenir dans la guerre qui s'éternisait, puis dans la paix qui finirait bien par venir ? Comment allaient se conduire avec eux les camarades qui allaient prendre le relais, que feraient demain ceux d'en face s'ils accédaient au pouvoir ? Questions d'autant plus pressantes et angoissantes que nous savions que nos interlocuteurs arabes avaient pris de vrais risques en s'affichant avec nous, même s'ils avaient souvent obtenu des assurances de l'autre côté.

Sur ce point précis, s'agissant des harkis et assimilés, nous pensions, dramatique enfantillage, qu'ils n'avaient pas de souci à se faire : la France grande et généreuse ne les abandonnerait évidemment pas si le vent tournait... Mais les autres, tous les autres, les enseignants, les infirmières, les moniteurs agricoles, ceux qui avaient accepté un poste dans une municipalité, une association ou une coopérative ?

Bon, ça y est : j'ai définitivement basculé de l'autre côté du miroir en bifurquant sans y prendre garde de la troisième à la première personne... À moi de tenter d'expliquer mon état d'esprit personnel quand j'ai repris le bateau à Oran pour retrouver à Marseille le centre de transit Sainte-Marthe et la gare Saint-Charles !

Janvier 1962, donc, trois mois avant les accords d'Évian : je pars d'Algérie. Personne n'imagine que la fin est si proche et à quel point elle va se révéler sanglante.

Impossible de nier en prenant congé que, malgré les circonstances, j'ai aimé profondément ce pays où j'étais arrivé si plein de rage. Les paysages, bien sûr, les odeurs, les levers de soleil, le bruissement des feuilles et des insectes dans le fond des oueds, la musique de la langue arabe. Mais aussi la complicité des regards autour des braseros où chauffaient les bouilloires, les conversations plus ou moins chaotiques, on mangeait, on fêtait, on chantait, on racontait le soir aux enfants... Quitter ce monde, le premier que je découvrais après celui où j'avais douillettement mariné pendant vingt ans, a été un déracinement dont j'ai eu du mal à me remettre.

Plus paradoxal encore : j'ai eu un certain bonheur à passer des mois interminables dans le coin de montagne pourri où l'on m'avait expédié. J'étais arrivé avec l'idée qu'à terme au moins, l'indépendance était inéluctable, et ce que j'ai vu sur place m'a conforté dans cette opinion. Et pourtant, au fil des jours, j'ai eu la conviction, la prétention insensée, de penser que ce que je faisais à longueur de journée, ne serait-ce qu'en nouant ou en renouant patiemment le dialogue avec les gens alentour, n'insultait pas le présent et d'une certaine façon préparait l'avenir quelque direction qu'il prit.

Bon, il est temps d'arrêter ! Mon expérience personnelle, dont j'ai tenté de rendre compte dans un roman paru en 2009, *La Citerne*, est trop particulière pour qu'on en tire beaucoup d'enseignements sur ce que signifiait « partir d'Algérie ». Je suis, en effet, arrivé dans ce pays dans les derniers temps de la guerre. Le territoire était largement « pacifié » suite au succès qu'avaient été sur le plan militaire les grandes opérations lancées par l'armée en 1958 et 1959. La « fraternisation » à laquelle certains avaient pu croire en mai 1958 n'était plus qu'un souvenir. Par ailleurs, le général de Gaulle venait de tracer des perspectives à peu près claires pour l'avenir en annonçant l'autodétermination, autant dire à terme, compte tenu des données démographiques, l'indépendance.

Comme la plupart des diplômés de l'université, on m'avait envoyé à Cherchell, spectaculaire machine à former mille officiers de réserve par an. À la sortie, j'avais été affecté dans les sections administratives spéciales (SAS). Créées sur le modèle des bureaux des affaires indigènes imaginés par Lyautey pour le Maroc, ces structures mi-militaires, mi-civiles étaient chargées d'administrer et de développer les zones rurales et d'y maintenir l'ordre. Des entités au sein desquelles, quand on était officier en charge d'un secteur, on bénéficiait d'une grande autonomie d'action et de la possibilité d'infléchir les événements dans

le sens qu'on estimait juste. Bref, un destin de fils de prince, alors que, pour le dire vite, la plupart de ceux de ma génération n'avaient droit en général qu'à la boucler.

Je peux donc juste dire ceci, qui ne concerne que moi : je suis parti d'Algérie soulagé d'en avoir fini, mais malheureux et inquiet de quitter un pays que j'avais aimé et qui en était venu à me concerner si fortement. Avec le sentiment étrange d'abandonner lâchement la partie au moment précis où la situation s'assombrissait encore un peu plus avec l'apparition de l'Organisation armée secrète (OAS). Et la peur au ventre pour le destin de tous ceux avec qui j'avais essayé de poser des jalons pour la suite. Sur ce point, au moins, l'avenir ne m'a pas démenti. ┐

PATRICK CLERVOY

DROMOMANIES MILITAIRES

Les militaires partent tout le temps. C'est une manie. Une impulsion répétée à fuir. Ils sont désignés de façon variable : fugueurs par les psychologues, vagabonds par la police, déserteurs par les magistrats militaires. Les médecins du XIX^e siècle définirent ce comportement comme une maladie « du mouvement » et lui inventèrent un nom : la dromomanie¹.

Qu'a-t-on dit autrefois de ces militaires instables et qu'observe-t-on aujourd'hui ? Pour beaucoup d'entre eux, le point de fuite est une tâche aveugle. Sait-on toujours pourquoi on part et vers où on va ? Chacun est pris dans son histoire personnelle avec des coordonnées qui lui sont propres. Cependant, celui qui observe les trajectoires de ces hommes y repère des aspects partagés. Ces fugueurs, ces vagabonds, ces déserteurs auraient-ils un profil psychologique commun ?

La grande époque des fugueurs déserteurs

La fugue a été un objet d'étude majeur de la psychiatrie militaire du XX^e siècle. Le phénomène était alors fréquent, et beaucoup de médecins et de psychologues ont formulé des théories sur ce sujet. Leurs écrits datent. Mais il peut être instructif de les reprendre dans leurs formulations maladroitement pour essayer de saisir ce qui, de leurs observations, est aujourd'hui encore vif.

D'une manière générale, les militaires atteints par cette « maladie de partir » étaient regardés comme des anormaux. En 1935, André Fribourg-Blanc, grand patron de la psychiatrie à l'hôpital du Val-de-Grâce, écrivait que, d'une manière générale, les fugueurs étaient des « tarés constitutionnels »² qu'il classait en plusieurs catégories.

Tout d'abord l'idiot, le débile qui fuit pour échapper au danger. Prompt à l'affolement, le pauvre d'esprit désespère à la première difficulté. La fugue est chez lui fréquente. C'est un récidiviste impénitent. Devant l'obstacle, sa faible imagination ne lui fait envisager que l'évasion.

Ensuite le voyou, l'escroc, l'homme aux mauvais instincts qu'il nommait « débile pervers ». Un individu qui commet tous types de

1. « Dromomanie : besoin impérieux de déplacement, de voyages. Tendance instinctive en rapport avec une instabilité foncière. Prend la forme, dans certains cas, de vagabondage. D'autres fois se réalise sous la forme de fugue » (Antoine Porot, *Manuel alphabétique de psychiatrie clinique, thérapeutique et médico-légale*, Paris, PUF, 1952).

2. André Fribourg-Blanc, *La Pratique psychiatrique dans l'armée*, Paris, Éd. Charles Lavauzelle, 1935.

délits, du vol au viol. Mauvais civil aux innombrables métiers, il ne peut devenir qu'un mauvais militaire. Ce déshérit de l'esprit est inéducable et inadaptable. Seul son départ de l'armée peut éviter qu'un conflit grave ne le conduise devant la justice militaire.

Mais le médecin de l'entre-deux-guerres ne voyait dans ces deux catégories que des déserteurs d'occasion, des opportunistes de l'escapade. À côté de ces petits joueurs de la fugue, il identifiait le grand fugueur, l'obsédé de la cavale, le « dromomane » en perpétuelle recherche d'un autre lieu à vivre, toujours en quête d'un ailleurs. Il arrive même que cet ailleurs soit un temps l'armée. C'est l'engagé d'un jour qui, passée la nuit, se fait déserteur. Il est décrit comme un déprimé obsédé, pauvre d'esprit, incapable de comprendre que, portant sa misère en lui, il retrouve toujours à l'étape son cortège de déceptions et de tristesses. Un cas typique.

Le soldat B et la fugue vers l'armée


C'est l'histoire d'un soldat dont l'enfance et l'adolescence avaient été émaillées de crises de découragement. Mauvais élève, mauvais apprenti, mauvais ouvrier : ainsi pouvait se résumer sa vie. Enfant, il avait fait l'école buissonnière. Adolescent, il avait multiplié les fugues. De seize à dix-huit ans, il avait parcouru la France à pieds dans l'espoir de trouver dans chaque ville traversée le havre que ne lui avait pas offert la précédente. Puis le désir de l'armée lui vint. Il se rendit au recrutement où le médecin, méfiant, le refusa.

Il reprit sa fugue, se présenta dans un nouveau centre où il fut incorporé dans l'armée coloniale. Il resta calme trois mois puis le besoin de déambulation reparut. Il fit une fugue de trois jours sanctionnée par des arrêts de rigueur. Il récidiva trois semaines plus tard. On le retrouva au Havre sur la passerelle d'embarquement d'un bateau transatlantique. Ramené à son régiment, il fut à nouveau puni. Il déserta peu après et gagna Bordeaux puis Perpignan puis l'Espagne où il fut arrêté par la police et reconduit à la frontière. Il erra sur les routes du Midi, couchant dans les gares de chemin de fer, attendant sa nourriture du hasard bienfaisant. Arrêté à Toulon, il fut traduit devant un tribunal militaire qui demanda une expertise mentale. Il fut présenté comme un débile psychique constitutionnel. Le rapport d'expertise mentionne : « Dernier en classe, apprenti sans résultat, dernier au régiment, il n'a rien appris nulle part et s'est partout découragé. Victime de son émotivité et de son instabilité, de ses tendances à l'ennui morbide et aux états dépressifs, il a fait depuis l'adolescence des fugues à répétition dont l'idée, au caractère obsédant, ne pouvait

être neutralisée par un jugement trop déficient. B fut à l'armée ce qu'il avait été partout et ses fugues militaires furent la répétition des faits identiques qui caractérisèrent sa vie civile. Son engagement est considéré comme une fugue vers l'armée. Dans ces conditions, sa responsabilité doit être considérée comme pratiquement nulle. » Il bénéficia d'un non-lieu pour sa désertion et fut réformé.

Que sont les fugueurs militaires devenus ?

On ne voit plus ces tableaux de grands fugueurs. Leurs descriptions dominaient autrefois les publications médicales ; aujourd'hui elles ont quasiment disparu de notre regard. Comment comprendre qu'un phénomène aussi fréquent alors soit désormais effacé du quotidien des psychiatres militaires ?

On peut toujours évoquer les progrès en santé mentale ainsi que les efforts éducatifs qui ont produit une amélioration de l'état psychique et du niveau intellectuel moyen de nos concitoyens. On peut aussi évoquer la qualité du recrutement avec la mise en œuvre d'outils de dépistage permettant une sélection psychologique plus fine. Mais peut-être faut-il voir les choses autrement. On peut constater que le nombre de diagnostics de fugue associés à une pathologie mentale s'est effondré avec la fin de la conscription. À partir du moment où le service dans les armées était perçu comme une contrainte, et à défaut de se questionner sur son fonctionnement, l'institution militaire regardait ceux qui voulaient échapper à cette contrainte comme des anormaux. Beaucoup de fugueurs étaient étiquetés malades mentaux, mais tous ne l'étaient pas. C'est un bon signe que ces comportements, sous leur forme endémique, aient disparu ; il faudra considérer comme un mauvais signe leur éventuel retour. 

POUR NOURRIR LE DÉBAT

JEAN-CHARLES JAUFFRET

AFGHANISTAN : COMMENT EN SORTIR ?

Les 19 et 20 novembre 2010, à Lisbonne, le sommet de l'OTAN définit un nouveau concept stratégique. L'Alliance entérine la « transition irréversible » du retrait des forces de la coalition, la Force internationale d'assistance et de sécurité sous commandement OTAN (FIAS), du 22 mars 2011 à la fin de 2014. Ce que la propagande d'Al-Qaïda et des talibans du mollah Omar interprète comme la reconnaissance par l'Occident de sa défaite. En effet, rien n'est joué : aux ordres du général David Petraeus, si les forces de la coalition reprennent l'initiative (provinces du Helmand, de Kandahar ou en Kapisa), si les drones américains ne cessent de frapper au Waziristan pakistanais pour éliminer les djihadistes d'Al-Qaïda, la guerre est de plus en plus prégnante. Les insurgés font à présent régner l'insécurité dans les provinces du Nord. De janvier à la fin décembre 2010, sept cent onze soldats de la coalition sont tués en Afghanistan, année la plus meurtrière, et on déplore dix mille morts parmi les Afghans, dont 20 % de civils. Du 31 mars au 5 avril 2011, à la suite de l'autodafé d'un Coran par le pasteur évangéliste de Floride, Terry Jones, on est passé très près d'une offensive du Têt généralisée, tant les manifestations anti-occidentales ont été importantes dans les villes afghanes (neuf employés de l'ONU tués à Mazar-e-Sharif). Désormais, il n'est plus question de gagner cette guerre, mais de savoir comment ne pas la perdre complètement.

Alors, comment sortir de ce long conflit asymétrique, si coûteux sur le plan financier (cent quarante-cinq milliards d'euros annuels) et logistique, dans un pays de montagne enclavé.

La tentation du retrait immédiat et la fin de la sécurité collective

Dans notre ouvrage publié fin mars 2010, *Afghanistan, 2001-2010 : chronique d'une non-victoire annoncée*¹, nous évoquions en conclusion le principe de sécurité collective. À l'inverse de la guerre américaine en Irak, en mars 2003, le conflit contre le terrorisme international est,

1. Éditions Autrement. Cet ouvrage a reçu le Prix du livre d'histoire 2010, remis à Verdun, au Centre mondial de la Paix, le 6 novembre 2010 (jury présidé par Jean-Pierre Rioux).

en effet, légal, sous mandat de l'ONU depuis les résolutions de 2001. L'épicentre se situe en Afghanistan et dans la zone tribale pakistanaise du pays pachtoun. Le président américain l'indique de façon implicite devant l'Assemblée générale de l'ONU, le 23 septembre 2009, à propos d'un monde fondé sur le multilatéralisme et non plus l'unilatéralisme de l'« hyper-puissance » américaine qui ne peut jouer seule, comme sous George W. Bush, le rôle de gendarme du monde. C'est, alors, évoquer les préliminaires de la Conférence de San Francisco en 1945. En ce sens, on peut aussi prendre pour modèle de sécurité collective appliquée l'opération *Atalante* contre la piraterie dans l'océan Indien où, depuis 2009, à côté d'une *Task Force* américaine, des navires chinois et indiens côtoient des bâtiments de l'OTAN, mais aussi de ce qui témoigne, pour une fois, de l'Europe de la défense. Sur place, en Afghanistan, la coalition compte quarante-neuf nations faisant partie de la FIAS. Fin mars 2011, l'effectif de la coalition est de mille civils et de cent cinquante mille hommes comprenant cent mille Américains, dont vingt-six mille cinq cents pour l'opération *Enduring Freedom* (depuis octobre 2001 pour la destruction d'Al-Qaïda).

Sur le terrain, le général David Petraeus renforce la présence et la détermination des Américains en reprenant les frappes aériennes interrompues fin 2009 pour cause de dommages collatéraux. Il s'agit de se montrer, de reprendre l'initiative par des opérations dans les sanctuaires ennemis, de reconstruire pour inverser la tendance des opérations civilo-militaires (CIMIC), pour l'instant 90 % militaire et seulement 10 % civil, tout en continuant à forger l'armée nationale afghane (ANA) et la police nationale afghane (PNA). Le tout correspond à la doctrine de contre-insurrection : sécurité, gouvernance et développement, soit « nettoyer, tenir, construire et transférer ».

Mais la mise en application de cette grande idée de sécurité collective a, pour l'heure, avorté. En effet, définissant un nouvel esprit offensif dans son discours devant les cadets de l'académie militaire de West Point du 1^{er} décembre 2009, le président américain entre en contradiction avec lui-même, alors qu'il accorde un renfort de trente mille hommes aux forces engagées en Afghanistan début 2010. Certes, Barack Obama a le courage d'indiquer clairement qu'il attend un changement d'attitude en matière de gestion du gouvernement afghan (« L'époque des chèques en blanc est terminée »), mais le fait d'annoncer que le repli commencerait en 2011, c'est déjà mettre un genou à terre alors que rien n'est acquis sur le terrain. En reconnaissant que « les talibans ont pris de l'élan », il n'envisage pas de pouvoir négocier en position de force, comme les Français en Algérie en 1960-1962,

avec cet adversaire diffus qui s'évapore dans la nature et parmi la population, mais continue de tendre des embuscades, entretient la terreur grâce aux attentats suicides et aux assassinats et frappes surtout par l'arme sournoise des mines improvisées. Comment également croire qu'en quelques mois, en vertu de quelle panacée, l'administration Karzaï serait guérie de l'art du pillage de l'aide internationale et de la corruption ? En fait, l'exécutif américain est forcé de reconnaître que la guerre est déjà perdue sur le plan des opinions publiques. À ce propos, le syndrome vietnamien réapparaît.

Il s'agit d'un lent mais inexorable désintérêt des Occidentaux inquiets de la croissance du taux de pertes. En est issue une demande de retrait pour des opinions qui croyaient à la guerre aseptisée et au concept du « zéro mort » grâce aux avancées de la technologie. Or, le 19 février 2010, pour la première fois dans l'histoire des démocraties impliquées dans une guerre sous l'égide de l'ONU, le gouvernement néerlandais, chrétien-démocrate, de Jan Peter Balkenende tombe sur la question afghane (mille neuf cent quarante Néerlandais engagés depuis 2006, vingt et un tués en tout). Cette chute fissure la solidarité des pays de l'OTAN et suscite une crise du moral chez les alliés, malgré les propos lénifiants des officiels. 70 % des Allemands, selon un sondage publié le 15 avril 2010, réclament un retrait d'Afghanistan. Le 22 avril, devant le Bundestag, la chancelière Angela Merkel parle pour la première fois de « guerre », expression qu'elle renouvelle en venant apporter son soutien, à Kunduz, à la veille de Noël, alors que venait de tomber un quarante-deuxième soldat allemand depuis 2002. En juillet 2010, déplorant trois cent vingt-quatre morts depuis 2001, 55 % des Britanniques (dix mille hommes en Afghanistan) se déclarent opposés au maintien des troupes. En août, l'Espagne s'interroge sur l'utilité de sa présence en Afghanistan après l'assassinat de trois gardes civils (quatre-vingt-douze tués depuis le début de l'engagement en Afghanistan) par un policier afghan. Cette guerre coûte un million d'euros par jour pour un contingent espagnol passé de mille à mille cinq cents hommes.

En France, le 12 juillet 2010, *L'Humanité* publie un sondage Ifop : 70 % des Français sont contre l'intervention en Afghanistan (64 % en 2009). Les 27 et 28 juillet 2010, l'ancien ministre de la Défense, Paul Quilès, demande le retrait de la France d'Afghanistan à l'annonce d'une bavure française du 2 octobre 2008 révélée par Wikileaks et la demande d'une rallonge budgétaire de soixante milliards de dollars par l'administration Obama en faveur de la guerre. Il constate que « la situation est calamiteuse » sur place, que la population est de plus en plus hostile à la présence des occupants occidentaux, que jamais la corruption et les bénéfices tirés de la drogue n'ont atteint de tels

niveaux². Il déplore, en outre, l'absence de débat public en France. Depuis la mort de Ben Laden, Paul Quilès estime que l'enjeu en Afghanistan devient national et les Occidentaux n'ont plus rien à y faire. Mais le parti socialiste est loin d'envisager un départ immédiat comme le réclame le parti communiste, l'extrême gauche et le Front national. Avant même la conférence de Lisbonne, dès le 28 octobre 2010, le ministre de la Défense, Hervé Morin, annonce déjà que dans le cadre de la nouvelle stratégie de l'OTAN, le gouvernement envisage un début de retrait, alors que les accrochages et les opérations se poursuivent en Kapisa et dans le district de Surobi.

En fait, ce désir de repli est antérieur à 2010. Sur le plan strictement militaire, force est de constater que les schémas initiaux de la révolution dans les affaires militaires (RAM) et les espoirs mis dans le tout technologique ont fait long feu. Les petites armées professionnelles occidentales redécouvrent, trop tard, que pour tenir l'espace il faut aussi des hommes et pas seulement des drones. L'Afghanistan, comme le Vietnam, devient un piège à effectifs. En France, Jean-Dominique Merchet, alors journaliste à *Libération*, estime qu'il « faut trouver la porte de sortie. Et vite »³. Il constate que l'Afghanistan est en crise depuis une génération, que les partis en présence ont toujours su internationaliser leurs querelles et que la solution ne peut être qu'afghane. Dominique de Villepin se déclare partisan d'un retrait programmé en raison du vide de la stratégie américaine, de l'obsolescence de l'OTAN et de l'absence d'un projet politique des autorités afghanes. En écho, lors du vingtième anniversaire de l'évacuation de l'Afghanistan par les Soviétiques, le 16 février 2009, le général Boris Gromov, le dernier soldat à avoir quitté le pays, déclare : « L'Afghanistan nous a appris une leçon inestimable. [...] Il a toujours été et il sera toujours impossible de résoudre des problèmes politiques en usant de la force⁴. »

Mais c'est aux États-Unis que le débat devient public et que se dessine un mouvement d'opinion. Le consensus politique qui a entouré l'arrivée au pouvoir de Barack Obama a disparu. Leslie Gelb, du Conseil des relations étrangères, constate : « Il est impossible de défaire les taliban. Nous devrions plutôt mettre l'accent sur ce que nous faisons bien – l'endiguement, la dissuasion – plutôt que sur ce que nous ne savons pas faire, le *nation building* dans des guerres sans

2. Le péril devient global selon le rapport de l'ONU d'octobre 2009 : soit 900 tonnes d'opium et 375 tonnes d'héroïne sorties en moyenne par an d'Afghanistan, pour un marché estimé de 65 milliards de dollars approvisionnant 15 millions de toxicomanes. *La Croix*, 23 octobre 2009, p. 6. En janvier 2011, suite à une maladie due à un mystérieux champignon, les bénéfices sont encore plus substantiels : en Kapisa, selon *Paris-Match*, n° 3210, 25 novembre-5 décembre 2010, p. 100, le kilo d'opium est à 1 400 euros !

3. *Mourir pour l'Afghanistan*, Paris, Éditions Jacob-Duvernet, p. 182.

4. *Moscow Times.com*, *op. cit.*, p. 1.

fin. » L'ancien candidat démocrate à la Maison-Blanche, John Kerry, agite le spectre du Vietnam. Le concept de la puissance du faible, cher au stratège américain Martin van Creveld, est repris par l'iconoclaste et très conservateur William Lind dans son essai *Antiwar*, qui conclut à la défaite en Asie et le nécessaire retour au bercail pour les Américains⁵. Pour lui, les conflits asymétriques voient la défaite de la légitimité de l'État face à un grand nombre de loyautés non étatiques locales. En écrasant les populations sous la puissance de feu, la guerre américaine perd sa légitimité et ceux qui lui résistent deviennent des héros.

Si la cohérence dans l'action sur le long terme au nom du droit international en est réduite au stade du vœu pieux, quelles solutions, alors, pour sortir d'Afghanistan ?

Vers une conférence régionale sur la sécurité de l'Afghanistan ?

Dans ses interventions au Palais-Bourbon les 27 et 28 juillet 2010, Paul Quilès, propose une conférence internationale qui donnerait un statut de neutralité à l'Afghanistan. En fait, l'idée originelle provient d'un des anciens maîtres de la diplomatie américaine, Henry Kissinger⁶. Ce dernier constate tout d'abord que frapper partout en Afghanistan est impossible vu le relief et la taille du pays, pas plus qu'on ne peut mettre en place, à la soviétique, un gouvernement central voué à court terme à l'étouffement. De sorte que, dans un premier temps, il faut reprendre l'expérience de contre-insurrection à l'irakienne en s'appuyant sur des gouvernements locaux. Mais la priorité est d'annihiler les capacités de nuisance des taliban dans leur sanctuaire de l'Est. L'ancien secrétaire d'État de Richard Nixon approuve la nouvelle stratégie du général Petraeus, plus réaliste : il suffit de contrôler 10 % du pays, en territoire pachtoun, pour que 80 % de l'Afghanistan cessent de constituer une menace, à condition d'être maître de la frontière orientale. Car il ne s'agit pas de savoir comment on va gagner la guerre, mais bien de savoir comment les alliés vont pouvoir quitter le pays.

Pour cela, Kissinger envisage une solution régionale. Partant du principe qu'un statut de neutralité contrôlée, non plus seulement sur le modèle afghan des diverses conventions anglo-russes depuis 1895, c'est-à-dire entre deux puissances seules, est le seul viable pour ce pays. Il faut y intéresser tous les pays frontaliers, mais aussi les puissances

5. « La victoire des forces asymétriques », synthèse de l'essai *Antiwar*, *Contre Info.info*, 17 avril 2009, pp. 1-3.

6. Henry Kissinger, « A strategy for Afghanistan », *The Washington Post*, 26 février 2009, pp. 1-3.

menacées par l'extension du terrorisme. Et de rappeler à ce propos que l'Inde compte la troisième population musulmane du monde et que ce pays a tout intérêt à s'entendre avec le Pakistan engagé en première ligne dans la lutte contre le terrorisme. En coopération avec la Russie, l'OTAN et le soutien des États-Unis, sortir de la crise afghane par le haut implique donc l'obligation pour l'État afghan d'une neutralité garantie par ses voisins et protecteurs. Et ce, afin qu'il soit capable de combattre le terrorisme sur son propre sol à partir de principes et de dispositifs militaires internationaux à définir pour éviter un retour des talibans à Kaboul et une renaissance d'Al-Qaïda en Afghanistan. Cette solution à long terme, précise Henry Kissinger, a aussi pour but essentiel de garantir le Pakistan, puissance nucléaire, dont la communauté internationale ne pourrait tolérer une mainmise par Al-Qaïda et ses alliés.

Un certain nombre d'éléments pourraient aider à la tenue d'une telle conférence qui, sur le modèle du statut de la Belgique imaginé par Talleyrand en 1830-1831, ferait garantir la sécurité, la neutralité et les frontières de l'Afghanistan par ses voisins, non pas seulement les petites républiques instables du Nord (Turkménistan, Ouzbékistan, Tadjikistan), toujours dans la zone d'influence des Russes, mais par l'ensemble des grands États qui l'entourent, sans oublier les États-Unis et leur bras armé que constitue l'OTAN.

Le 18 octobre 2010 à Rome, se tient une conférence de l'OTAN relative à la coopération régionale sur l'Afghanistan. Pour la première fois, aux côtés de douze autres pays musulmans et de l'Organisation de la conférence islamique, l'Iran est présent en raison des problèmes liés à la consommation de drogues afghanes (un Iranien sur dix est concerné). Pour Michael Steiner, représentant Afpak (Afghanistan-Pakistan) de l'Allemagne, c'est un progrès ; même analyse de Richard Holbrooke qui distingue la question afghane de celle de l'armement nucléaire de l'Iran. Investissant dans la province d'Herat où ils construisent un chemin de fer, les Iraniens redoutent le chaos en Afghanistan, ayant déjà plus de trois millions de réfugiés sur leur sol. L'ennui, c'est que pour maintenir la pression sur l'OTAN, les Iraniens jouent un double jeu, tout en construisant un mur de protection sur les neuf cents kilomètres de frontière avec l'Afghanistan afin de contrôler les chemins de la drogue.

En fait, l'Iran, comme le Pakistan, agit avec le machiavélisme d'une puissance régionale, sûre de disposer bientôt de l'arme nucléaire. Selon les fuites de Wikileaks filtrées par *Le Monde*, la Perse continue de former les religieux de la minorité chiite, mais également des diplômés afghans⁷.

7. *Le Monde*, 4 décembre 2010, p. 4.

L'Iran prévoit, en soutenant Karzaï et même en armant des factions de talibans non liées au mollah Omar, de contrôler le pouvoir à Kaboul après le départ programmé des Américains et de la coalition. Déjà, le 10 mars 2010, le président Mahmoud Ahmadinejad se rend à Kaboul en visite officielle, une première qui suscite l'étonnement et qui a un grand écho dans le monde musulman. Ce qui signifie clairement que toute solution de sortie de crise ne pourra se faire sans le partenaire iranien. En outre, un proche d'Hamid Karzaï révèle le rôle occulte de l'Iran pour accroître son influence en « arrosant » les sphères du pouvoir, à telle enseigne que le président afghan avoue, le 25 octobre 2010 : « Le gouvernement iranien nous aide une ou deux fois par an en nous donnant cinq cent mille, six cent mille ou sept cent mille euros à chaque fois⁸. »

Qu'en est-il des confins orientaux ? Un événement, passé inaperçu, fortement encouragé par Richard Holbrooke lors de ses incessants voyages dans la région, concerne une esquisse de dialogue entre deux ennemis irréductibles, l'Inde et le Pakistan. À compter du 25 février 2010 se déroulent des conversations de paix entre ces deux États dans l'espoir (?) de régler la question du « château d'eau », celle du Cachemire, puis de considérer qu'il est de l'intérêt des deux puissances nucléaires régionales de faire front ensemble contre toute renaissance d'Al-Qaïda. Ce qui permettrait au Pakistan de reporter une partie de ses troupes dans la zone tribale, alors que l'essentiel des forces armées d'Islamabad est toujours en garde du côté oriental. En fait, les deux puissances sont pour l'heure rivales également en Afghanistan.

La tension remonte d'un cran entre Islamabad et New Delhi fin mars 2010, lorsque les Pakistanais soupçonnent les Indiens, qui investissent dans l'économie afghane, de vouloir reconstituer l'Alliance du Nord, hostile aux Pachtoums, dans la perspective du retrait de l'OTAN et du démantèlement de l'Afghanistan qui s'ensuivrait. Le 26 avril 2010, le président Karzaï est reçu à New Delhi. Contre le Pakistan qui s'offre en médiateur entre les talibans afghans et le reste du monde, l'Inde redit en la personne de son Premier ministre, Manmohan Singh, son hostilité à toute main tendue envers ces fous de Dieu et offre un milliard trois cent mille dollars pour la construction du Parlement de Kaboul, des axes routiers et une aide alimentaire. L'Inde, comme la Chine, ne pourrait tolérer qu'au départ sans gloire des Occidentaux d'Afghanistan, la tumeur terroriste se mette brutalement à grossir dans le *no man's land* afghan et que les métastases la concernent à son tour. Rappelons que l'Inde est, elle aussi, préoccupée par ses minorités musulmanes agitées par le terrorisme.

8. *Le Figaro*, 26 octobre 2010, p. 7.

Qu'en est-il du Pakistan ? Malgré tous les malheurs climatiques et la pression terroriste auxquels cette fragile démocratie est soumise, le Pakistan entend toujours agir en puissance régionale. L'Afghanistan est son arrière-plan stratégique et sa zone d'influence prioritaire. De la sorte, Islamabad entretient plusieurs fers au feu. Le Pakistan prend langue avec les clans pachtouns qui ne rêvent pas d'une remise en cause des frontières et qui sont hostiles à une mainmise de l'Inde, pays dont les ressortissants ont été plusieurs fois la cible d'attentats à Kaboul. Il serait fastidieux de relever tous les exemples de la duplicité du gouvernement pakistanais et de ses services secrets qui continuent de protéger le mollah Omar à Quetta. Mais le Pakistan, soufflant le chaud et le froid à l'égard des États-Unis et de leurs alliés, vient de rappeler avec force que rien ne pourra se décider à Kaboul sans lui. Contrôlant la passe de Khyber, le Pakistan tient l'artère jugulaire de la logistique de la coalition embourbée en Afghanistan.

Premier indice : à la fin juin 2010, le président Karzaï accueille à Kaboul le général Ashfaq Kayani, chef d'état-major de l'armée pakistanaise, et le général Shuja Pasha, chef de l'*Inter-Services Intelligence (ISI)*, le premier des services secrets pakistanais. L'idée serait de négocier tribu par tribu avec la protection à venir du Pakistan sur l'ensemble de la zone pachtounne, comme dans les années 1990. Il faut dire, avant même la preuve de la duplicité des Pakistanais dans leur protection de Ben Laden, que la tension entre Américains et Pakistanais est vive depuis l'intensification des frappes de missiles *Hellfire* sur la zone tribale. Le 29 septembre 2010, trois soldats pakistanais sont tués par une frappe aérienne américaine au débouché de la passe de Khyber, sur la frontière, ce qui entraîne une vive protestation d'Islamabad. Pendant une semaine, le Pakistan ferme la frontière. Avec l'aval des forces de sécurité pakistanaises étonnamment discrètes, c'est l'occasion pour les taliban pakistanais de s'attaquer aux convois de l'OTAN immobilisés. Le message envers l'Oncle Sam est clair : il n'est pas question de tenir pour quantité négligeable le Pakistan dans toute tentative de trouver une issue quelconque en Afghanistan. En signe d'apaisement et en désirant aller dans le sens de la politique suivie par les Américains, pour la première fois le Pakistan annonce, le 7 janvier 2011, qu'officiellement il soutient l'initiative du Haut Conseil pour la paix. Il s'agit de cette tentative menée à grands renforts de propagande par le président Karzaï pour prendre langue avec les taliban, mais, jusqu'à présent, seules des personnalités isolées et quelques seigneurs de guerre se sont ralliés à cette initiative afin de préserver leurs intérêts.

Toutefois, ce geste indique bien que le Pakistan serait à même de siéger à la table d'une conférence régionale sur la sécurité, ce qui est un peu plus clair que la position d'attente du matou chinois. Si la

très grande puissance de ce début du XXI^e siècle se montre si discrète, outre le règlement de la question du Cachemire auquel elle entend bien participer, elle ne peut restée indifférente au sort de l'Afghanistan où toute recrudescence du terrorisme international la concerne, puisqu'elle-même y est confrontée depuis l'insurrection ouïgour en juillet 2009 dans le Xinjiang. En outre, Pékin devient le premier investisseur en exploitant la seconde réserve de cuivre du monde à Aynak. Trente-trois projets de sociétés chinoises représentent un total de quatre cent quatre-vingts millions de dollars⁹. Disposant d'une étroite fenêtre sur la frontière à haute altitude de l'extrême Nord-Est de l'Afghanistan, l'empire du Milieu attend, sans doute, que le grand rival russe en Asie centrale se découvre davantage pour agir.

Au sommet de Lisbonne, le 20 novembre 2010, la Russie est courtisée. Le président Dmitri Medvedev signe un accord commercial important sur le plan logistique pour la FIAS. Il devrait faire chuter le prix de transit d'un conteneur américain par voie ferrée russe à destination de l'Afghanistan à moins de mille huit cents dollars. Des dizaines de milliers de ces conteneurs transitent chaque mois. L'évacuation programmée à compter de juillet 2011 devrait faire baisser les prix, les Russes gardant l'illusion qu'ils ne contiennent que des marchandises civiles, le transit militaire se faisant par avion. Capable de faire entendre raison à ces petites républiques issues de la ci-devant Union soviétique sur la frontière septentrionale de l'Afghanistan (on se bat, en octobre 2010, autour de l'aéroport de Douchanbé, au Tadjikistan, vital pour la logistique de l'OTAN-FIAS), la Russie rappelle qu'elle entend jouer un rôle clef dans le sort de l'Afghanistan. Toute recrudescence du terrorisme aurait des échos du Caucase russe (Tchéchénie, Ingouchie, Daghestan) aux républiques d'Asie centrale qui dépendent de son bon vouloir, mais aussi sur son propre sol (attentat-suicide du 24 janvier 2011 à l'aéroport international Domodedovo de Moscou, trente-cinq morts, cent seize blessés).

Pour faire contrepoids au Pakistan, que les Russes considèrent comme l'allié privilégié des Américains dans la région, Moscou et New Delhi envisagent de renouer une alliance dans la perspective du retrait occidental. Pour ce faire, Vladimir Poutine, Premier ministre russe, s'est rendu dans la capitale indienne le 12 mars 2010. Mais l'intérêt des Russes, comme celui des Iraniens, concernent également le problème récurrent du trafic de drogue dont la Fédération de Russie est une des principales victimes. Ainsi, le 29 octobre 2010, une vaste opération anti-drogue, avec des agents russes, se déroule dans la province de Nangarhar. En dépit des protestations de Karzaï qui dénonce cette

9. *Le Temps*, 19 août 2009, pp. 1-2 (quotidien genevois).

violation de territoire, pour la première fois, des agents du bureau des narcotiques russe participent avec leurs collègues américains et des militaires de la coalition à la destruction de quatre laboratoires importants et la saisie de centaines de kilos d'héroïne¹⁰. Quelque temps plus tard, le 20 janvier 2011, a lieu la première visite depuis vingt ans d'un chef d'État afghan à Moscou. Les Russes se disent prêts à offrir une assistance militaire à l'administration Karzaï, suite au retrait graduel de l'OTAN, mais sans intervention militaire.

L'ensemble de ces réflexions indique que certaines conditions seraient à présent réunies pour entrevoir les prémices d'une conférence régionale sur la sécurité. Est-ce à dire que les coalisés qui se pressent au chevet de l'Afghanistan n'ont pour l'instant rien tenté ? En 2010, prenant la suite d'autres initiatives, deux conférences internationales sont entièrement consacrées à l'Afghanistan.

Le 28 janvier 2010, à Londres, soixante-dix pays tentent de trouver une solution, sans verser dans les travers d'un protectorat estime Hubert Védrine¹¹. Ils choisissent l'« Afghanistanisation » comme seule voie possible du conflit, et non la solution des garanties diplomatiques. Le gouvernement de Kaboul, que l'on veut croire selon la méthode Coué afin de rassurer le contribuable occidental aux prises avec une crise financière et économique récurrente, promet d'assumer sa propre sécurité d'ici cinq ans. Pour Hillary Clinton, il s'agit bien d'une stratégie de sortie. Et la secrétaire d'État américaine de reconnaître pour la première fois la tentative du Haut Conseil pour la paix, ou *Jirga* pour la paix (assemblée) de Karzaï. Cet infléchissement est salué par Bernard Kouchner, ministre des Affaires étrangères : il se dit prêt à tendre la main aux « taliban repentis ».

Quant aux taliban, ils se gaussent de ce signe de faiblesse d'un ennemi aux abois, et continuent d'ignorer avec morgue les propositions du Haut Conseil pour la paix. Sur cet espoir de la « sécurisation de l'Afghanistan », à Londres, un milliard six cent mille dollars sont effacés de la dette de l'Afghanistan et cent quarante millions sont promis pour la première année du programme de réintégration des taliban. C'est l'idée clé de la conférence : aider l'Afghanistan pour mieux en partir. Chef d'état-major des armées, le général Jean-Louis Georgelin reconnaît peu après qu'en Afghanistan les coalisés ne recherchent pas une victoire militaire, puisqu'il s'agit moins de tenir le terrain que de convaincre la population, au nom de sa sécurité, qu'il est dans son intérêt de reconnaître le gouvernement de Kaboul¹².

10. *The Washington Post*, 29 et 30 octobre 2010, pp. 1-2.

11. *France Inter*, journal de 8 heures, 28 janvier 2010.

12. *Le Figaro*, 31 janvier 2010, p. 16.

Quelques mois plus tard, le 20 juillet, la conférence de Kaboul comprenant soixante pays donateurs pour l'Afghanistan, prolonge celle de Londres. Elle prépare un retrait des forces coalisées à partir de juillet 2011, en encourageant le passage de relais à l'administration Karzaï. Les pays membres ont la faiblesse de proposer aux taliban de négocier, alors qu'ils envisagent leur départ au moment où la guerre atteint un nouveau pic dans le Helmand et dans la province de Kandahar. Le secrétaire général de l'OTAN, Anders Fogh Rasmussen, annonce que les forces internationales resteront en Afghanistan après une période de transition pour assurer un « rôle en soutien » des forces afghanes de sécurité et, pour ce faire, il voudrait repousser toute idée de calendrier trop contraignant. Mais Hillary Clinton, de son côté, juge ce processus de transition « trop important pour être repoussé indéfiniment ». La secrétaire d'État rappelle au gouvernement du président Karzaï que « beaucoup de travail reste à faire », à commencer par la lutte contre la corruption¹³. En effet, depuis le début de l'intervention militaire internationale à la fin 2001, seuls 20 % des quelque quarante milliards de dollars d'aide sont passés par les canaux gouvernementaux, souvent accusés d'être gangrenés par la corruption.

Décrite comme la plus grande rencontre internationale jamais organisée à Kaboul, la conférence élude la question effective de la sécurité garantie par des accords internationaux. Pour Peter Galbraith, ex-représentant adjoint de l'ONU à Kaboul, remercié à l'automne 2009 parce qu'il avait dénoncé les tricheries de Karzaï lors de sa réélection, cette conférence est « une farce ». Elle revient à confier les clefs de la banque à un mafieux accro au haschisch. Et le diplomate de rappeler que l'Afghanistan est au deuxième rang des pays les plus corrompus, après la Somalie qui n'est plus un État. Pour lui la guerre est perdue. Cette guerre coûte trop cher en dollars et en vies humaines en faveur d'un président qui n'a aucune légitimité. La lutte contre Al-Qaïda n'a plus de raison d'être en Afghanistan, l'organisation est à présent active dans la zone tribale au Pakistan, au Yémen et en Somalie. De sorte qu'il est temps de partir de ce pays qui a vaincu tous ceux qui ont voulu l'occuper, Mongols, Anglais et Soviétiques. Enfin, Peter Galbraith est un de ceux qui prônent une solution plus *realpolitik*, pour reprendre une expression chère à Bismarck.

13. *The New York Times*, 22 et 23 juillet 2010, pp. 1-2.

■ Un repli sur l'Afghanistan utile ?

Pour lui, la solution consiste à : « Protéger les régions du Nord ; sécuriser Kaboul, où vivent quatre millions d'habitants ; s'assurer que le travail de renseignement dans l'antiterrorisme est efficace. Avec quinze mille hommes on y arriverait¹⁴. » Ce choix se veut plus réaliste : tenir en respect les sanctuaires des taliban à l'Est et au Sud, se concentrer sur les grands axes et les villes afin de les rendre hors d'atteinte, et développer, autour de trois larges zones urbaines et agricoles, des institutions locales suffisamment attractives pour, peu à peu, étendre la zone de la pacification¹⁵. Mais cette solution de l'« Afghanistan utile », ayant la faveur de responsables américains, a le défaut d'évoquer deux échecs. Le premier est la solution française de la guerre d'Indochine à partir de 1951 : concentration et pacification dans les deux deltas du Mékong et du fleuve Rouge et opérations de projection de puissance à l'intérieur des terres pour épuiser, puis tenter de détruire le corps de bataille du Viêt-minh. Construction qui mésestime l'adversaire, le laisse s'armer et conduit au désastre de Diên Biên Phú.

Le second est l'enlèvement et l'humiliation de l'Armée Rouge en Afghanistan quittant le pays livré peu après à l'anarchie. Dans les deux cas, ce repliement sur les « greniers agricoles » et les principales villes et zones économiques n'a pas empêché la montée en puissance de l'adversaire, dès lors que les frontières, cinq mille cinq cents kilomètres de tour pour l'Afghanistan, sont de véritables passoires. En outre, ce choix du repli sur les zones économiques et la capitale remet en question les frontières, porte ouverte au délitement du pays et à la guerre civile, à propos de ce « Pachtouristan », dont ne veut pas Islamabad parce qu'il nierait la frontière de 1893, dite ligne Durand.

■ Vers une solution à la Najibullah ?

C'est pour éviter pareil scénario catastrophe qui referait de l'Afghanistan l'« empire du chaos » que les coalisés s'accrochent à une autre mauvaise solution : la pérennité de l'administration Karzaï. Il est curieux de constater que les membres de la FIAS, en dépit du mandat international et de toutes les possibilités qu'il offrait, se comportent comme les Soviétiques. Après une première phase où seule la coercition a été employée d'octobre 2001 à 2006, une seconde phase a été

14. *L'Express*, 4 août 2010, p. 29.

15. C'est la solution proposée par le politologue français spécialiste de l'Afghanistan et travaillant actuellement aux États-Unis, Gilles Dorronsoro, « *Foreign Policy for the Next President. Focus and Exit : an Alternative Strategy for the Afghan War* », article de janvier 2009 publié sur le net par la Fondation Carnegie, 16 p.

de construire un Afghanistan utile autour des canons de la contre-insurrection de 2006 à 2010, puis une dernière phase a été de passer directement le relais aux forces de sécurité afghanes. C'est le paradoxe de la guerre d'Afghanistan, on liquide alors que l'engagement pour construire (et non reconstruire après trente-huit ans de conflits, de malheurs et de destructions depuis 1973) demanderait un investissement à long terme.

En mars 2009, est publié *Unfolding the Future of the Long War*, rapport destiné à l'armée de terre américaine¹⁶, qui envisage le début du retournement de tendance en Afghanistan pas avant... le début des années 2020 ! Pour ce faire, on conçoit de quelles sommes colossales, de quel nombre d'instructeurs civils et militaires, de quels trésors de patience et de persévérance il aurait fallu disposer pour entreprendre vraiment l'accès à la modernité de ce pays ravagé par la guerre, divisé traditionnellement entre religions, ethnies, tribus et même vallées, où la femme est encore considérée comme une bête de somme et une génitrice que l'on peut battre ou mutiler en toute impunité. Comme le dit Bernard Kouchner au lendemain de la conférence de Londres, le 28 janvier 2010 : « L'avenir de l'Afghanistan passera par les femmes et l'éducation. »

Or les solutions actuellement prônées ressemblent à des emplâtres sur des jambes de bois. C'est oublier qu'on ne construit pas un État sans le droit, comme ne cesse de le répéter la vice-présidente du Sénat italien, Emma Bonino, fondatrice de l'ONG *No Peace without Justice* qui réclame la création, à Kaboul, d'un tribunal international jugeant les criminels de guerre afghans et ceux de la coalition. En répétant à satiété, « Ils sont chez eux », pour tolérer les manquements aux droits les plus élémentaires de la personne humaine et éviter de s'impliquer davantage¹⁷, on se donne bonne conscience, tout en faisant un effort notoire d'investissement pour le développement des routes, pour l'accès à l'eau des Afghans... On construit un peu partout des écoles, mais sans prendre le temps de former des enseignants capables d'intervenir dans les langues locales.

La conférence OTAN de Lisbonne inclut un effort considérable de la coalition, soit six milliards de dollars pour la seule année 2011 et une formation accélérée des cadres, pour que les forces de sécurité afghanes atteignent un effectif de trois cent soixante-dix-huit mille

16. Dû aux experts militaires Christopher G. Pernin, Brian Nichiporuk, Dale Stahl, Justin Beck et Ricky Radaelli-Sanchez, ce rapport de 240 pages, édité par le RAND Arroyo Center, porte le titre complet de *Unfolding the Future of the Long War. Motivations, Prospects, and Implications for the US Army*.

17. Voir à ce propos le témoignage, controversé, de l'aumônier du 2^e régiment étranger de parachutistes, le père Benoît Jullien de Pommerol, publié *in extenso* sur le site Internet de *Valeurs Actuelles* en référence au n° 3869, du 20 janvier 2011, pp. 38-39 : Rapport de fin de mission, du 11 janvier au 16 juillet 2010.

hommes à la fin de l'année 2012. Mais on ne s'interroge pas sur le niveau des cadres afghans, dont très peu d'unités, tel le 201^e corps, ont reçu le label OTAN, *CM1*, certifiant leur capacité d'emploi sur le terrain, sans l'assistance des hélicoptères armés ou de l'artillerie de la coalition. En effet, la plupart des officiers de l'ANA sont incapables de lire une carte. Que penser de cette ANA qui, certes fait des progrès eu égard au nombre d'instructeurs que les coalisés mettent à sa disposition (notamment grâce aux OMLT ou *Operational mentoring and liaison teams* ou équipe opérationnelle d'instruction et de liaison), mais peine encore à incarner une nation, un État reconnu par tous. Elle reste multiethnique sans que les différences soient gommées. En pays pachtoun, elle fait figure de force étrangère. Commandant en chef des forces alliées à Kandahar d'octobre 2009 à octobre 2010, le général britannique Nick Carter met en garde contre trop d'optimisme : l'ANA et la PNA ne représentent que 5 % des effectifs des forces de sécurité réellement engagées sur le terrain et les Pachtouns y sont très faiblement représentés¹⁸.

En bref, pour se débarrasser de la patate chaude afghane, la coalition ne voit rien d'autre qu'un président corrompu, élu *a minima* sans second tour aux présidentielles d'août 2009 et dont les ambitions pour un régime présidentiel de plus en plus affirmé sont à l'origine d'un retard de plus de quatre mois, le 26 janvier 2011, pour la convocation de la nouvelle Assemblée nationale, ou *Wolesi Jirga* (chambre basse) élue le 19 septembre 2010 avec 40 % des votants. En vérité les coalisés reconduisent le schéma soviétique à la Najibullah, en y rajoutant la très mauvaise solution des dizaines de milliers de mercenaires chargés des basses œuvres de la guerre. Rappelons que pour préparer leur repli, les Soviétiques mirent en place l'administration, surarmée, dirigée par le docteur Mohammed Najibullah, de novembre 1987 à avril 1992. Après le départ, en février 1989, des dernières troupes soviétiques qui franchirent le « pont de l'amitié » à la frontière septentrionale, après une guerre qui aurait coûté aux Afghans plus d'un million de morts (80 % des civils), le gouvernement Najibullah fit illusion. Mais sitôt le dernier T 72 russe parti, l'Afghanistan sombra dans la guerre civile. Najibullah mourut plus tard, pendu à Kaboul le 27 septembre 1996, lorsque les taliban prirent la ville pour y faire régner « l'antichambre de l'Au-delà »¹⁹. Et si l'histoire se répétait ?

Cependant, un élément nouveau doit être pris en considération par rapport à l'époque de Najibullah : l'Afghanistan, principal producteur mondial d'héroïne, est devenu un narco-État dénoncé par Hillary

18. *Guardian.co.uk*, 10 novembre 2010, p. 1 et 2.

19. Yasmina Khadra, *Les Hirondelles de Kaboul*, Paris, Julliard, «Pocket», 2004, p. 12.

Clinton dès sa prise de fonction. Tous les partis ont intérêt à ce que ce trafic juteux continue de rapporter. Mieux qu'en Irak, l'argent de la drogue est un puissant sergent recruteur contre les soldats de l'OTAN-FIAS. Un taleb (singulier de taliban) gagne en moyenne de trois cents à six cents dollars par mois, soit trois à cinq fois la solde d'un soldat afghan. Un des conseillers militaires du président Obama, officier gardant l'anonymat mais qui s'est battu en Afghanistan, dit, par exemple, qu'il a vu des fermiers qui tiraient des roquettes sur une base américaine. Ils avaient reçu deux cents dollars, non parce qu'ils étaient partisans des taliban, mais tout simplement parce qu'ils avaient besoin d'argent²⁰.

De sorte qu'une solution politique « à l'afghane » fondée sur le pactole de l'héroïne risquerait bien de surprendre les coalisés (et les Iraniens dans la province d'Hérat) qui s'évertuent à trouver des cultures de substitution, telle que celle du safran. Et si, au départ des occidentaux entre Karzaï, mafieux, seigneurs de guerre et des groupes de taliban ne s'entendaient pas pour écouler héroïne et haschisch, tout en créant une nouvelle forme de cohabitation fondée sur la drogue ? Sans révéler un secret de polichinelle, il suffit de rappeler que dans le narco État afghan, du président à nombre d'officiers de l'ANA, la consommation de drogue a dépassé le simple cadre traditionnel. Quant à la PNA, bien que de sensibles progrès dans le sens de la déontologie aient été enregistrés depuis environ deux ans, elle est accusée de divers trafics, d'abus de pouvoir et d'utilisation de la torture²¹. Selon le journal numérique *The Washington Independent* qui y a consacré plusieurs articles en septembre 2008, les policiers afghans compensent leur faible salaire (environ cinquante à soixante dollars par mois) par des vols commis aux domiciles de suspects, des rackets auprès de commerçants qu'ils sont censés protéger. Dans ce pays, la corruption est intimement liée au trafic de stupéfiants. Ce dernier est aussi le fonds de commerce des seigneurs de guerre, des taliban et de certaines unités de la police afghane aux ordres de potentats locaux.

On peut, *in fine*, se demander si nos soldats ne meurent pas en Afghanistan pour un État mafieux. Les 30 et 31 janvier 2011, éclate un scandale d'État, la quasi-banqueroute, en septembre 2010, de la plus grande banque privée d'Afghanistan, la *Kabul Bank*. Le « trou » est de neuf cents millions de dollars, que la coalition devra combler. L'Afghanistan, tonneau des Danaïdes de l'Occident, en énergie, hommes et ressources...

20. *Los Angeles Times*, 20 mars 2009, p. 3.

21. Andrew Legon, « *The Afghan National Police Challenge* », ISN, 24 juin 2009, pp. 1-5.

Ce qui vient de se passer en Tunisie et au Caire, événement aussi important que la chute du mur de Berlin, devrait nous aider à réfléchir sur le sens d'un combat pour la défense des libertés contre le terrorisme, mais dont le champion choisi, après le départ des instructeurs de la coalition, n'offre aucune garantie tant morale que politique... On conçoit que l'exécutif américain commence à envisager une coûteuse solution à l'irakienne, c'est-à-dire maintenir, a minima, sur place, des bases permanentes garantissant la non renaissance d'Al-Qaïda, mais sans préjuger du devenir de l'administration Karzaï et en oubliant qu'à l'inverse de l'Irak l'Afghanistan n'a aucune culture étatique.

En bref, comme le dit si justement Machiavel : « On commence une guerre quand on veut, on la finit quand on peut. » ┘



EMMANUEL-MARIE PETON

DROIT ET SPÉCIFICITÉ MILITAIRE

La spécificité militaire pourrait être appréhendée sous l'angle religieux, philosophique, culturel ou historique. Le port de l'uniforme, qui symbolise l'appartenance à l'armée, identifie ce corps au même titre qu'il ne rend pas cette spécificité unique. En effet, d'autres corps portent des uniformes et chaque profession a une façon de révéler sa spécificité. Ainsi cette spécificité n'est pas propre aux armées, mais à tout corps constitué, en particulier ceux au service de la Nation. Nombre de militaires et de chercheurs, ainsi que le législateur, se sont demandé si le militaire était un fonctionnaire comme un autre dont le service équivaldrait à tout autre service. Or le statut général des fonctionnaires ne parle pas des militaires ; ceux-ci bénéficient d'un statut à part, ils sont agents de l'État sans être fonctionnaires. En outre, on retrouve une distinction dans la Constitution et la doctrine entre l'armée et l'administration. Ce qui fonde la spécificité militaire doit donc être cherché plus loin que les seules apparences ; il nous faut nous tourner vers les valeurs et les missions qui donnent un sens à l'engagement militaire et qui exigent une telle distinction.

L'approche philosophique permet de retenir une définition de la spécificité militaire, qui fait appel à un ensemble de valeurs. Celles qui fondent l'engagement du militaire donnent un sens à sa spécificité que l'amiral Jacques Lanxade a ainsi définie : « [C]e qui fonde la fonction militaire est l'acceptation par le soldat d'exposer délibérément sa vie dans des actions de combat pour la défense des intérêts majeurs de la Nation¹. » Le sacrifice de la vie est ici spécifique en ce qu'il est lié à un combat au service de la Nation, ce qui est reconnu par la Constitution et par la loi. Ainsi les valeurs du militaire sont elles-mêmes associées à notre État de droit et à son régime démocratique.

L'approche juridique pourrait donc compléter la dimension éthique de la spécificité militaire². Comment le droit reconnaît-il cette dernière ? Comment l'armée, qui relève de missions par essence politiques, peut-elle être spécifique au regard du droit ? À l'heure d'un rapprochement entre militaires et civils, il est nécessaire d'étudier cette spécificité, sa reconnaissance et sa mise en œuvre. En effet, tandis que les forces armées sont engagées sur différents théâtres d'opérations, que le Collège interarmées de défense (CID) a repris

1. Jacques Lanxade, « Réflexion sur la fonction militaire dans la France d'aujourd'hui », in « Les spécificités militaires », *Les Cahiers de Mars* n° 202, décembre 2009, p. 48.

2. Voir « La judiciarisation des conflits », *Inflexions* n° 15, 2010.

son nom historique d'École de guerre, la réflexion sur la spécificité militaire ne se tarit pas. Les chantiers d'externalisation qui ont suivi la professionnalisation n'ont pas effacé le débat sur le soldat, son rôle et son emploi dans des conflits protéiformes. Car de la reconnaissance juridique de la spécificité militaire à l'évolution du droit et de la spécificité militaire, le fondement juridique de notre défense nationale est sans doute en profonde mutation.

■ La reconnaissance juridique de la spécificité militaire : de la consécration au régime exorbitant

La reconnaissance juridique de la spécificité militaire s'opère sur deux plans. Dans un premier temps, le droit français reconnaît l'existence de la défense nationale et l'organise, notamment par la loi qui en fixe les principes généraux. Dans un second temps, un régime juridique est adapté de façon à prendre en compte la spécificité du combat qui exige des aménagements juridiques, c'est-à-dire un régime exorbitant. Cette spécificité ne signifie pas pour autant qu'il existe un droit à part, car le droit régissant la défense nationale s'inscrit dans l'ordre public général, selon le principe de légalité qui régit notre État de droit.

■ Consécration de l'existence de la défense nationale et reconnaissance juridique de la spécificité militaire

Le droit fonde l'action de l'État et par conséquent de l'armée. La constitution française est parsemée de dispositions concernant la défense nationale. La défense de « l'intégrité du territoire » (art. 5 al. 2) est confiée au président de la République, auquel on attribue la fonction de « chef des armées » (art. 15). Cette fonction est partagée avec le Premier ministre qui est « responsable de la défense nationale » (art. 21), tandis que le gouvernement « dispose de l'administration et de la force armée » (art. 20 al. 2). Le pouvoir législatif reçoit lui aussi des attributions précises : « La loi détermine les principes fondamentaux de l'organisation générale de la défense nationale » (art. 34). La révision constitutionnelle de juillet 2008 a renforcé les attributions tout en comblant un vide juridique puisqu'elle a pris en compte le déploiement de soldats en dehors du territoire français sans que la France soit en guerre, lors d'« intervention [des] forces armées à l'étranger » (art. 35). Le Parlement devra être alerté et son autorisation sera nécessaire dès lors que le déploiement dépassera les quatre mois. La défense nationale est ainsi profondément liée à la souveraineté en tant qu'instrument au service de l'État visant à garantir les intérêts de la Nation et l'intégrité du territoire.

Au titre de l'article 34, la loi a donc organisé la défense nationale et a reconnu la spécificité qui permet aux militaires de remplir les missions pour lesquelles la défense nationale est constituée et employée. Le Statut général des militaires porte ainsi cette spécificité : « L'état militaire exige en toute circonstance esprit de sacrifice, pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême, discipline, disponibilité, loyalisme et neutralité. Les devoirs qu'il comporte et les sujétions qu'il implique méritent le respect des citoyens et la considération de la Nation³. » Le statut insiste ici sur le sacrifice du militaire, celui de sa vie qu'il peut perdre au combat. L'alinéa 1^{er} insère ce sacrifice dans le cadre de la défense du territoire et de la population par la force des armes : « Sa mission [de l'armée de la République] est de préparer et d'assurer par la force des armes la défense de la patrie et des intérêts supérieurs de la Nation. » La lecture de ces mots permet de comprendre que la spécificité militaire est consacrée par la loi. À ce titre, le statut s'inscrit dans un ordonnancement juridique au fondement même de notre droit.

■ L'octroi d'un régime exorbitant : l'attribution de spécificités juridiques

En tant que concentration des moyens de violence que constituent les sociétés pour parer aux menaces extérieures, « l'armée est évidemment placée au cœur même de l'État »⁴. La Constitution expose bien la soumission politique de l'armée, qui commande donc des aménagements juridiques pour donner un sens à l'existence et à l'emploi des forces. Les actes de gouvernement, auxquels appartiennent les décisions qui relèvent de la conduite des relations internationales de la France, notamment la défense nationale comme l'a souligné le Conseil d'État dans un arrêt du 15 octobre 2008, démontrent le caractère politique du recours à l'armée exigeant ainsi un régime juridique adapté. Le régime exorbitant n'est pas un régime à l'avantage exclusif de l'administration. Au contraire, le droit administratif est un droit de privilège permettant de garantir l'intérêt général, et le régime dérogatoire qui en découle se justifie par les sujétions de la puissance publique⁵.

Ce régime exorbitant du droit commun reflète la prise en compte des spécificités militaires par des spécificités juridiques. Celles-ci sont de deux ordres : des droits exorbitants et des sujétions particulières. Le recours à la force est le droit exorbitant par excellence, lié à l'essence même de la fonction du militaire. Il est encadré par l'article

3. Loi 2005-270 du 24 mars 2005 portant Statut général des militaires, article 1^{er} alinéa 2, *JORF* n°72 du 26 mars 2005, p. 5 098.

4. Jacques Chevalier, *Science administrative*, Paris, PUF, 3^e édition, 2002, pp. 83-84 et 93-94.

5. Voir Jean-Christophe Videlin, *Droit public de la défense nationale*, Bruxelles, Bruylant, 2009, pp. 63-72.

L-432I-12-2 du Code de la défense, qui exonère le soldat de responsabilité pénale individuelle lorsqu'il recourt à ses armes dans une opération à l'étranger. L'inexistante doctrine ne permet pas de tirer de conclusions sur l'adéquation de cette disposition avec les réalités opérationnelles, mais elle permet d'aller beaucoup plus loin que la légitime défense (art. 122-5 du Code pénal) et le commandement de l'autorité légitime (art. 122-4 du Code pénal) qui comprend le débat sur l'appréciation de l'acte manifestement illégal.

Les sujétions, quant à elles, sont contenues dans le Statut général des militaires aux articles 3 et suivants : « Les militaires jouissent de tous les droits et libertés reconnus aux citoyens. Toutefois, l'exercice de certains d'entre eux est soit interdit, soit restreint dans les conditions fixées par la présente loi. » Ce qui les distingue réellement des fonctionnaires, hormis les préfets, est l'absence du droit d'adhérer à un syndicat et du droit de grève. En outre, la liberté d'expression est limitée dans la mesure où elle reste compatible avec l'exercice du devoir.

L'ensemble de ces spécificités juridiques va de pair avec un autre aménagement, celui de la justice militaire, avec l'existence d'infractions militaires et de chambres spécialisées, ainsi que la création, en 1999, du Tribunal aux armées de Paris (TAP) pour juger les infractions de droit commun et militaire commises en temps de paix et en dehors du territoire national. Cette spécificité peut s'expliquer par la nécessité que soient comprises par des personnes formées, les conditions de la commission des infractions qui amènent le militaire devant les juridictions.

■ Le principe de légalité : une spécificité dans l'ordre public général

La justice militaire permet d'analyser le rapport entre les spécificités juridiques et l'ordre public : « L'État de droit signifie que l'administration est soumise à un ensemble de règles, extérieures et supérieures, qui s'imposent à elle de manière contraignante et constituent à la fois le cadre, le fondement et les limites de son action (principe de légalité)⁶. » Cette définition permet de rejeter la notion d'« ordre public militaire »⁷. En effet, l'existence de règles spécifiques à l'organisation de la défense nationale, les exigences statutaires et disciplinaires, pourraient faire croire en l'existence de celui-ci. Or, la loi est une et les normes spécifiques aux militaires ne créent pas un ordre public à part, mais participent de la constitution de l'ordre public général. Le respect des normes, générales et spécifiques, inscrit

6. Jacques Chevalier, *op. cit.*, p. 258-259.

7. Voir Aurélie de Andrade, *Le Droit pénal militaire retrouvé. Propositions pour l'étude du droit pénal militaire français de temps de paix*, thèse, université de Paris-X-Nanterre, 2000.

l'armée dans la cohérence de l'État de droit qui repose sur le principe de légalité. L'atteinte du soldat à une norme spécifique trouble effectivement l'organisation militaire, notamment pour les aspects disciplinaires. Les sanctions disciplinaires permettent aux armées de conserver une cohérence dans leur organisation de façon à respecter les principes fixés par la loi et la Constitution. Le droit assure à la fois une spécificité juridique adaptée aux spécificités du métier qu'il reconnaît et consacre, mais qu'il intègre dans l'ordonnancement juridique.

Ainsi, le préambule de 1946 en son alinéa 14 donne un cadre strict d'emploi des forces armées : « La République française, fidèle à ses traditions, se conforme aux règles du droit public international. Elle n'entreprendra aucune guerre dans des vues de conquête et n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple. » Le respect des normes de droit international fait référence à l'ensemble des normes internationales contenues dans les traités qu'elle aura ratifiés. Ainsi, l'action militaire relève d'un corpus juridique vaste et complexe qu'il faut connaître. La maîtrise de ces normes, notamment dans la définition des règles d'engagement, est donc une partie intégrante de la préparation d'une opération dans la mesure où elle s'insère dans un cadre juridique international et national qui a fondé son existence et qui va régir son déroulement, sans oublier que le juge peut être amené à connaître de la violation de normes, un principe essentiel de l'État de droit.

Les conséquences des évolutions du droit sur la spécificité militaire

Le régime exorbitant de l'administration et des forces armées n'a pas empêché un rapprochement entre le monde civil et le monde militaire, en partie dû à ce qui a été rapidement nommé « fin de la guerre ». Ainsi, le militaire ne peut que difficilement justifier une spécificité dans une société en mutation qui ne reconnaît plus certaines valeurs et pour laquelle la mort au combat est portée devant les tribunaux.

De la multiplication des normes à la criminalisation de la guerre

L'ordonnancement juridique dans lequel s'inscrit notre défense nationale est composé d'une multitude de normes, internationales et nationales. Nombre d'entre elles concernent indirectement les forces armées et leurs missions, et peuvent donc ne pas être adaptées aux réalités du terrain. Et si nos forces armées sont soumises à un corpus juridique complexe et complet, il n'en va pas de même pour

des ennemis qui connaissent notre droit et ses faiblesses, tel, exemple connu, le paysan qui manie aussi bien la bêche que les armes à feu. Il n'est pas ici question de remettre en cause les normes qui reflètent nos valeurs et que nous ne devons ni sacrifier ni violer. La première « protection juridique », au sens large du terme, est avant tout la connaissance des normes qui touchent le militaire, un droit opérationnel, plus large que le seul droit des conflits armés, qui donne une vision unifiée de ces normes dont la violation a des conséquences judiciaires, nationales et internationales. Le regard du juge, qui recouvre la réalité de la judiciarisation à différencier donc de la condamnation pénale – ce qui relativise le « risque pénal », est effectivement basé sur ces normes internationales et nationales. La loi du 9 août 2010 a adapté notre droit pénal au statut de la Cour pénale internationale, notamment en intégrant les crimes de guerre et en créant les délits de guerre. Et la croissance du droit pénal international a des conséquences fortes pour nos autorités militaires et civiles, spécialement en matière de responsabilité.

Cette pénalisation de la guerre est une conséquence directe de la Charte des Nations Unies qui prohibe la guerre en son article 284. Cette condamnation a pour conséquence directe de mettre une partie de la spécificité militaire hors-la-loi. Une partie seulement, parce que la Charte reconnaît le « droit naturel de légitime défense » (art. 51), et les armées peuvent être envoyées par le Conseil de sécurité au titre du chapitre VII. La nouveauté du XX^e siècle est que les troupes ne servent plus directement les intérêts de l'État, mais ceux d'une « communauté internationale », entité difficile à saisir, pour rétablir l'« ordre public international ». Dès lors, la guerre n'étant plus déclarée, le recours fréquent aux armées laisse ces dernières dans une situation juridique ambiguë où temps de paix et temps de guerre ne sont plus, remplacés par un temps de paix doublé d'un temps de « conflit armé ». La guerre ainsi condamnée, disparue du lexique, perd une part de sa nature politique. L'adoption à Kampala en juin 2010 d'un amendement au statut de la Cour pénale internationale pour créer le crime international d'agression est significative de cette évolution. Le déclenchement d'une guerre est désormais avant tout un acte criminel et non plus un acte politique, puisque ce crime entraîne la responsabilité pénale individuelle d'autorités politiques et militaires. Elle peut être ainsi une atteinte profonde à l'essence même de la guerre ainsi qu'à la spécificité des forces armées.

Si la Constitution et les juridictions reconnaissent le déploiement des soldats français en dehors du territoire national en utilisant respectivement « interventions » et « opérations militaires », il n'en demeure pas moins que cela n'offre pas une définition juridique claire. La nature juridique d'une opération est fondamentale pour

définir le régime juridique de celle-ci, et permettre au militaire de mener au mieux les opérations qui lui sont confiées, opérations qui oscillent entre missions militaires et missions bâtarde.

■ Le rapprochement du militaire et du civil

Le droit interne semble donc lui aussi éprouver quelques difficultés à saisir désormais parfaitement l'essence des armées et donc leur(s) spécificité(s) au regard de leurs missions. Le débat sur la reconnaissance par le droit de la spécificité militaire revient en quelque sorte à admettre l'existence ou non d'un cœur de métier juridiquement intouchable. L'externalisation débutée dans les années 1990 a immédiatement posé une question à laquelle aucune véritable réponse n'a été apportée, la délimitation de ce « cœur de métier ». En effet, la défense nationale, service public commandé par la Constitution, a été amputée ces dernières années de certaines de ses fonctions. Les secteurs progressivement externalisés se rapprochent du cœur de métier. Ceci laisse à penser que la vraie spécificité militaire est simplement la mort au combat, délivrée ou reçue, et non pas aussi tout ce qui y prépare et qui exige pourtant le même esprit de sacrifice et le respect des obligations du Statut général des militaires. Dès lors, nous pourrions remettre en cause cette vision de la spécificité militaire, qui n'est qu'une réduction *a minima* du métier de soldat. Les motifs réels qui semblent davantage financiers, peuvent faire perdre à terme, dans une situation de guerre comme en temps de paix, la cohérence à un outil qui ne répondrait plus aux objectifs fixés par la Constitution et la loi⁸.

L'ensemble de ces évolutions cherche également à atteindre un rapprochement avec le monde civil. Les évolutions récentes le prouvent à plus d'un titre, et deux illustrations en témoignent : les révisions du Statut des militaires, avec notamment le droit de vote et l'extension du droit d'expression, et les évolutions successives ces dernières années de la justice militaire qui devraient aboutir à remplacer le TAP par une chambre spécialisée au TGI de Paris, suite à la proposition de loi du sénateur Marcel-Pierre Cléach. Cette réforme importante aurait pu conduire à s'interroger davantage sur ses conséquences pour les forces armées à l'heure où elles sont de plus en plus déployées. Nous pouvons considérer que le rapprochement des militaires et des civils est une excellente chose pour que les militaires puissent bénéficier de droits et notamment des mêmes garanties procédurales. Il n'en demeure pas moins que les spécificités sont aussi la garantie d'une cohérence entre les raisons de l'existence des forces armées, leur organisation et les

8. Voir en ce sens Ramu de Bellescize, *Les Services publics constitutionnels*, Paris, LGDJ, « Thèses », 1^{ère} édition, 2005, pp. 183-199.

missions qui leur sont assignées, le combat qui leur est propre et qui est aujourd'hui judiciaire.

■ La judiciarisation de la mort au combat :
une remise en cause de la spécificité militaire ?

Les rapprochements civils-militaires et les atteintes juridiques à la spécificité militaire placent le soldat au cœur d'une société dont il est à la fois membre et acteur, une société qui évolue vers davantage de judiciarisation. Le juge est devenu l'acteur premier des rapports sociaux, trahissant le difficile dialogue serein, comme l'exprimait Monique Castillo lors des Rendez-vous de l'Histoire, à Blois, le 16 octobre 2010. Les armées y sont pleinement confrontées. La mort, disparue de nos sociétés, une mort de héros qui n'existent plus⁹, de militaires qui ne servent plus directement le territoire national, attise davantage l'incompréhension face à la mort d'un proche militaire. L'incompréhension qui se taisait autrefois, a aujourd'hui un porte-voix, celui des prétoires, et peut conduire à occulter la dimension opérationnelle et sacrificielle pour se focaliser sur le risque et le dommage, un couple qui ne correspond pas à la spécificité militaire.

L'« affaire d'Uzbeen » d'août 2008 est l'illustration par excellence de la remise en cause aujourd'hui des deux dimensions de la mort au combat, celle délivrée, mais surtout en ce cas, celle reçue. Tandis que des familles de victimes se sont constituées parties civiles et ont déposé plainte contre x pour « mise en danger délibérée de la personne d'autrui » (art. 121-3 du Code pénal), le procureur de la République près le TAP avait décidé un classement sans suite. Par la suite, le juge d'instruction a accepté la requête des familles, ce qui a poussé le procureur à faire appel de cette décision devant la Chambre de l'instruction dont nous attendons la décision. Si la décision donnait raison au juge de l'instruction, s'ensuivra une phase d'enquête longue et laborieuse qui exigera du juge de chercher les responsabilités juridiques parmi les responsabilités opérationnelles. Ces responsabilités, difficiles à définir pourraient remonter aussi loin dans la chaîne opérationnelle, française et étrangère, que politique. Mais au cœur de cette affaire, le moyen tiré de la mise en danger va à l'encontre même de l'esprit du Statut général des militaires qui consacre ce sacrifice. La volonté de définir les responsabilités est normale dans la mesure où, même dans une guerre, il faut déterminer les causes pour agir en conséquence et éviter tout recommencement. Dans les faits de l'espèce, l'action pénale nous fait sortir du cadre militaire de la guerre, pour nous faire entrer dans le temps de paix où le sacrifice n'a pas la même portée.

9. Voir « Que sont les héros devenus ? », *Inflexions* n° 16, 2011.

Cette incompréhension pour nombre de militaires ne doit cependant pas jeter l'opprobre sur le monde judiciaire qui peut être aussi le meilleur allié du militaire. En effet, selon la suite donnée à cette affaire, le juge pourrait estimer que cette disposition du Code pénal n'est pas applicable à une opération militaire, au même titre que d'autres dispositions du temps de paix. En outre, dans d'autres affaires, la criminalisation des conflits peut largement servir nos forces qui, elles, respectant les lois de la guerre, seront à l'abri de condamnations pénales. Dès lors, ce regard du juge est à mesurer et à tempérer, car il peut offrir au militaire la meilleure reconnaissance de son statut, et donc de sa spécificité. ┘

L TRANSLATION IN ENGLISH



INTERVIEW WITH PIERRE SCHOENDOERFFER

BEING “A LITTLE CANDLE MARVELLING AT LIFE”

On a warm March day, Pierre Schoendoerffer welcomes *Inflexions* magazine to his flat on Passy hill, in western Paris. It was to be warm, human and modest discussion, inspiring in its simplicity and enabling us to discover a reflective and almost shy man, but overwhelmingly one who is tenacious and driven by a great strength of life and hope.

Inflexions: *What does “leaving” mean for you?*

Pierre Schoendoerffer: “Leaving” means searching for something.

Inflexions: *Searching?*

Pierre Schoendoerffer: Yes, you leave because you are searching for something. For me, it’s going in quest of something. I came across a formula that I quite like, because I love laconic, or Roman-style, modes of expression, as found in Kipling. It’s a case of “I don’t want what I know; I’m looking for what I want.”

Inflexions: *So seeking means not staying at home, but leaving?*

Pierre Schoendoerffer: For me it means leaving. But you can stay at home, and still leave! It happens that, personally, I have a physical need for wide open spaces. When I was very young, I dreamt of being a sailor – in fact, I was a tsailor. I had a goal: a goal on the other side of the earth, to find out if the sun was still there, and if it gave warmth in the same way.

Inflexions: *And going to Indochina, that was it for you?*

Pierre Schoendoerffer: That was part of it. There was also the fact that I then wanted to make films – what an idea for someone working as a sailor! In reality, I would have liked to tell stories. I thought that making films shouldn’t be difficult. I didn’t think at that time that I could become a writer. I said to myself: “I’ve seen lots of films; it’s very easy doing that.” So I wanted to be in films, but all the doors were closed to me. And then, one day, I read in *Le Figaro* that a cameraman called Kowal had just been killed in fighting. There was an article, a very fine article by Serge Bromberger, about him. I said to myself: maybe I could take his place! I asked how I could do it. I had to join up! So, to cut a long story short, I got into the action: I left for Indochina in order to make films.

So you can see I left for personal reasons, and not for either France or Indochina. I left for strictly personal reasons. And, of course, when I arrived there I discovered something much larger than my own intentions, my own little aim. And it was a really exceptional human adventure that I experienced for three years – in fact, for the whole of my life.

I had a very modest rank: I was a lance corporal and then a corporal. And yet, I rubbed shoulders with the generals and commanders-in-chief, because they liked being filmed at times, so that people would know what they were doing. I had contacts with a handful of ministers who came to get a feel for the war, and also two kings and an emperor. Moreover, I kept in touch with Bao Dai. He lived not far away, at the Trocadéro. I went to see him because he was, after all, someone I respected, whereas his character had been blackened in a way I found... Anyway, I respected him. The end of his life was rather sad; he no longer had any money. He said to me one day: "Would you like one day for us to go together to the Musée Guimet?" So we went to that museum of Asiatic arts, and it was a real eye-opener! Although I was pretty familiar with the place, it was really enlightening for me to discover how he saw the collections. His culture was... – anyway, it was an extraordinary story.

The other king with whom I continued to have a connection was Norodom Sihanouk. He inspired me to make La 317^e Section (The 317th Platoon), and I owe him a lot. I have remained in contact with him. Since then, I've seen him when he comes to Paris or indeed when I go to Cambodia.

Inflexions: *Do you regularly go back to the places where you have filmed?*

Pierre Schoendoerffer: Not necessarily to where I have filmed, but I do go back to places where I lived when I was young and that I found stunning, that fascinated or enchanted me.

Inflexions: *You left, and you keep leaving...*

Pierre Schoendoerffer: I try. I feel I have to leave as often as possible.

Inflexions: *Aren't you, in reality, a bit of a pilgrim?*

Pierre Schoendoerffer: Yes, in a way that is true; I do tend to go on pilgrimages and, in fact, I have just written an article for *Pèlerin* magazine whose title, of course, means "pilgrim". I realised that some of my comrades had made a pilgrimage to Santiago de Compostela after... – after Dien Bien Phu: after Indochina. I too, in a way, made a pilgrimage, by shooting the film *Diên Biên Phú*. I went back to the battleground, but I didn't make the film on the battlefield. That was because it is a

place where the dead are still attached to the land: our dead and theirs. So I made a pilgrimage there. It was a very – a very moving pilgrimage. During the day, there were people all around me: a producer and everyone who, in the nature of things, tends to swarm around producers. People said to me: "What an idea, to establish yourself in a depression in the landscape!" and all the other nonsense that you can keep saying about such a situation. I was fed up with people telling me things like that. In the evening, I wasn't hungry. One evening, the others – my wife, the producer and the others – went off to dinner, but I felt a sort, I won't say of anguish, but a sort of internal disquiet. It had rained. I remember that there was a barrel slowly dripping water, like a [He hesitated.] tolling bell: Dong... Dong... Dong... [with a slow and repeated gesture, miming the falling water drops, while staring fixedly at his hand]. Dong... Dong... Dong... All of a sudden, something took hold of me, and I left. I went up into the hills, beginning with the nearest one. It was called Dominique 2. Then, I rushed down the hill. [His eyes looked somewhere else, and he seemed short of breath.] I then went up Éliane 1 and that, for me, was the worst – Éliane 1 – because it had been taken and retaken; lost and regained: it was the most blood-soaked. And I felt that disquiet: everywhere around me was the feeling of that dead army. An army of our dead but also of theirs. I thought of all those Vietnamese, probably no more than about 20 years old, whose lives ended there. And it was almost a real physical feeling. At one moment on Éliane 1, I spoke to them. Was I really speaking to them, or was I talking to God? I don't know. But I was talking. I said to them: "I am here for you." "For me? – No!" "Yes, it's for you. Yes!"

Inflexions: *So you are constantly a pilgrim?*

Pierre Schoendoerffer: For the moment, yes, I still am. Yes. One day, I will be tired and I'll stop. But for the moment, I feel like – I still feel like going away again.

Inflexions: *Are you a solitary pilgrim or do you have companions on your pilgrimages?*

Pierre Schoendoerffer: A companion has companions older than himself, who help him. And I am fortunate enough to have such "companions", if we are going to use that word. They were greatly valued people, who acted in such a way that whenever I was in danger of falling a bit or of floundering in the mud or some other quagmire, I said to myself: "No! What would they think of me if I did that; if I succumbed?" With their dazzling example as role models, it was up to me to be able to follow in their footsteps. It is very important to have good masters to teach you. It is the same idea as implicitly portrayed

in *La Section Anderson* (The Anderson Platoon). Jo Anderson was a great master. His aura, and the example he set, confirmed to me what I had experienced in Indochina almost 20 years earlier.

Inflexions: *So why did you go back to Indochina within the platoon led by Anderson? Did you go back to relive the experience portrayed in La 317^e Section?*

Pierre Schoendoerffer: No: to back up what I thought I had been justified in saying in *La 317^e Section*, which was, nevertheless, fiction. *La 317^e Section* just shows my own world. I wanted to know whether the real world, the documentary truth, had the same strength.

Inflexions: *How did you react when you heard the slogan "Join up, join up, you will see the country"?*

Pierre Schoendoerffer: That was the norm for posters in the colonial period. At the same time, however, there was some truth in it. It makes young people giggle but, personally, it doesn't make me laugh because I know that it's true. It involves discovering a country, and only a modest type of discovery, through everyday experience. It isn't discovery by a rich tourist who is happy to stay in a grand hotel. No, you go there, [continuing in a low voice] you are in a small position, you rub shoulders with the people of that country, people who are as modest as you. And you are – I don't want to exaggerate but you are, in a way, a poor person among poor people. Do you see what I mean? You are not part of a rich group among poor people, you are a poor person among poor people. And that enables you to get to know them, and to know yourself much better.

Inflexions: *So when you leave, you hope... What do you hope for: to become richer?*

Pierre Schoendoerffer: Yes! Yes, because among poor people there is often great internal richness. You hope for a lot, because you are hoping to learn something. And what you discover is richer than what you were hoping for – even among the worst poverty.

I was a corporal, and I rubbed shoulders with the top brass. I rubbed shoulders with the rank and file. I was wounded; I was with them, the troops. They had to deal with a formidable adversary. And then I was taken prisoner, so I touched the depths of human misery, because almost three-quarters of my comrades were dead. Well, I'll tell you one thing: something I've only said two or three times. Even when I was a prisoner, I was able to be happy. In the morning, when I woke up, I was alive – and there were still things I could do. A day had passed, and I was going to live some more. [He breathed deeply.] Sometimes, in a way, those Vietminh helped me there. There were guards who, all of a sudden, did something that made them seem more human.

Peasants would leave a little bit of tobacco on a tree branch when you went to get the rice [He re-experienced and mimed the scene.] You knew that there – Well, well! – someone had left a bit, or rather had put a bit of tobacco there for us. Or it might have been half a banana. There, you have the mystery of human charity. You see, you can find it under the worst conditions. But then, it came at a very high price, in the form of my comrades who had died. The mystery of life – at times! Strangely, I experienced moments of internal joy.

Inflexions: *So leaving for adventure has its risks?*

Pierre Schoendoerffer: Yes.

Inflexions: *Do you have to be young, to leave?*

Pierre Schoendoerffer: Yes. And you must have a taste for taking risks. I'm aware that when I left for Indochina, I knew that the war was hard. I said to myself: it's double or quits. Perhaps it's my fate, and I will die; perhaps I will come back, but if I do I will come back with something extra. First of all, I will be a great film-maker, and then I will have that extra something in my character. I didn't see any alternative. I didn't realise that I could be damaged, both physically and morally. I didn't imagine any of that. When I experienced it, however, I realised that the danger of being harmed was there.

Inflexions: *How, having left like that, did you succeed in avoiding being harmed in that way?*

Pierre Schoendoerffer: Through following the examples of my role models: people who were not damaged! People who provided me with ninefold proof that it is possible to withstand more than that. I am also talking about some of the officers – there are a number of people I could mention – and also NCOs and certain privates. In such circumstances, hierarchy is meaningless.

Inflexions: *You leave, but what do you do with your talent?*

Pierre Schoendoerffer: That is the real question! I did what I was trying to do afterwards, that is testify, in a way, to what I had received. And I can tell you: my testimony was only a poor echo of what I had received. During those three years in Indochina, I received more than what I tried to reproduce in my testimony. I tried to do as much as possible but, despite everything, it is a rather pale reflection of what I received.

Inflexions: *Isn't leaving a form of running away?*

Pierre Schoendoerffer: Yes, it is! It's running away just like when I finished my time in uniform, when I was taken prisoner. [Searching

for words] So I could have ... I wasn't repatriated. I could ... [Lowering his voice] I was afraid to come back to France: really afraid. So I stayed in Indochina for four months. I said to myself: "What if I earned my living through photography?" At last, I was earning my living! I wasn't a parasite; I wasn't living on a pension or on wages. I had left the army, but I was afraid to come back to France. I quickly thought: "No, my life isn't in Indochina. I am not Indochinese. The fact is that my life is in France; I must return there. But I will finish my world tour." I had only done a little over a third of it, and I wanted to finish my world tour. So, with the little money I had been able to earn as a photographer, I left. I came back via Hong Kong, Taiwan, Japan, Honolulu, San Francisco, Los Angeles, Chicago, New York and finally – with no money left – I came back to France.

Inflexions: *Does one always have to come back to the point from which one left?*

Pierre Schoendoerffer: Yes. I now need that even more, meaning that I need France. You must know that I had a lot of success in the United States with *La Section Anderson*. There was the Oscar and everything that resulted from that in America. People put various proposals to me. I nearly settled there, trying my luck as a professional there. But I was then writing a novel that I hadn't finished. It was a novel that was very important to me, so I said to myself: "No, I'm going back; I'm going back to France." In fact, I needed France. I needed the country as an anchor, a point of anchorage. As a Breton, however, I also had to leave. I am not a Breton, I'm an Alsatian. That's funny, isn't it? In 1939, my family lived on the Maginot line, near Reichshoffen. We were evacuated, and I spent all my teenage years at Annecy, in upper Savoy, at the foot of the Glières plateau.

Inflexions: *Hence the references in L'Honneur d'un capitaine (A captain's Honor)...*

Pierre Schoendoerffer: That's right! And that flame in the night of the Glières plateau was really magnificent! All the same it – it made a young man dream! So I am a native of Savoy. And I'm an Alsatian; I'm from the Auvergne and from Savoy. I married a woman from Brittany, so I am Breton. And I believe I am a little bit Vietnamese, all the same – although there, I have to be cautious. I am not Vietnamese, but I love them.

Inflexions: *So, the return of the prodigal son: when he returns to his country, enriched by everything he had been able to experience in contact with people and with fighting ...*

Pierre Schoendoerffer: Yes, with proximity to death!

Inflexions: *What happened to the prodigal son when he returned to France?*

Pierre Schoendoerffer: How should I put it? My mother didn't say anything to me on my return, but one day, when my wife asked her whether she hadn't been afraid, she replied: "No, I knew he was going to come back because he had too much joy in him to die." I think that's a beautiful thing for my mother to have said. I find it magnificent: "He had too much joy in him to die." And I think that that there is some truth in it. It is true that I was – I was – I am still joyful. But I was a joyful young man.

Inflexions: *How did the return work out?*

Pierre Schoendoerffer: With my family, it went well but, following that experience, I had to earn my living through the cinema. And I found that the doors were still closed! They opened as a result of [Joseph] Kessel, whom I had met in Hong Kong. Someone had told him: "There is this young man who has come back. He was a prisoner at Dien Bien Phu." And he invited me to dinner: a night worthy of a Kessel-style prince! In exchange, I poured out to him some of the overflowing experience that was boiling up in me. He took a liking to me, and said: "We must meet up in Paris." I had hardly returned to France, when I left for Morocco as a correspondent for *Pathé Journal*. The change of sultan had produced fairly serious incidents. There, I realised that I didn't want to be a newsreel cameraman. I wanted to be like Kessel, telling stories; even more, I wanted to film them. I thought again about what he had told me, and I saw him again. He gave me a leg up, and my first film, *La Passe du diable* (The Devil's Pass), made in Afghanistan, owed a lot to the contacts I had had with Kessel. It was something tremendous. For Kessel, it was a warming-up exercise, a preliminary sketch of what was to become his book *Les Cavaliers* (The Horsemen). He hadn't yet written it, but that is where the book had its origin, during the filming. We did it with him, in his shadow. Tremendous! I must also say this: we were lucky. I was very lucky. Joyful types are lucky!

Inflexions: *Is joy a prerequisite when you leave?*

Pierre Schoendoerffer: I think it is. Being joyful is already a way of being dazzled by life. If you find life grim, doors are closed to you. You do not even see the sun that shines on the walls opposite you; you do not hear the birds singing.

Inflexions: *Leaving also means parting from other people. It is enriching but, at the same time, it involves a loss.*

Pierre Schoendoerffer: Yes, but it's a loss of something you can re-find. You've still got an anchorage somewhere. It's not a real worry because,

subconsciously, you know that – you know that France is there; that you can return.

Inflections: *But the people who remain behind also change.*

Pierre Schoendoerffer: Yes. The fact that I had taken that particular road made me a somewhat marginal film-maker. I am not from the mould of great conventional film directors – one of either the great conventional film directors or of the great *nouvelle vague* directors. I am a little bit to one side; I am a black sheep: a bit marginal because of my unique experience.

Inflections: *So leaving nevertheless makes you a bit marginal?*

Pierre Schoendoerffer: Yes, perhaps. The first time I really left, before Indochina, was when I joined a Swedish boat. I was looking for a French boat, but joining the crew of a French boat was like getting into films: the doors were closed. Just after the war, there were very few boats, so only experienced sailors could sign up. There was no chance for a young would-be crew member like me. In contrast, Sweden had a somewhat excessive navy, because they had been neutral during the war, and they were prepared to accept foreign sailors. As I had previously been on a small fishing boat, I was enrolled as a “sea-goer”. I knew a Swede – a Swedish woman – and I had told her my story. Through her father, she found me a place on a coal-fired coastal steamer: an old boat dating back to 1888 or something like that. It really was an old boat. So I went up and down the Baltic with that boat for a bit over a year. It was fascinating! I was a bit like an American: there were oranges, and cigarettes, we had all of that! And on the other side of the Baltic, in Pomerania, in East Prussia, in Poland, and in the Baltic States, there was unimaginable poverty because first they had suffered German brutality and then Soviet brutality. And I was a sailor on that boat. I also experienced something there that particularly marked me. I was an adolescent, 19 and 20 years old in 1947–48, and I thought above all in terms of boats, just boats, nothing but boats. I wanted to be a sailor but, all the same, I was in contact with all that terrible poverty. At the same time, that glimmer of hope you find everywhere had had an effect on me. And, now, I wonder whether my next novel – if I write it – might be about that adventure in the Baltic, in 1947 and 1948.

Inflections: *So, there again, there would be a glimmer of hope?*

Pierre Schoendoerffer: Oh yes! Because hope is very important for me. People always say that there are three theological virtues: faith, hope and charity. For St Paul, the most important was charity. For me, however – and I wouldn’t want to set myself up in opposition to Paul, who certainly

displayed astounding intelligence – hope is the most important. My reason is that hope implies a bit of faith and a bit of charity. There is no hope for oneself, just for oneself, for one's insignificant self. There is hope: hope that gives life a sense; that gives meaning to men's lives. For people, and for me, hope is the fundamental virtue.

Inflexions: *Doesn't that hope involve an invitation for you to pass it on?*

Pierre Schoendoerffer: Yes, or rather to reflect a little bit of what you have received. Without that, what use would it be to store up wealth in yourself and not spend it, not sharing it? When I left, I didn't think about that; I just thought about my own little life. Through living, however, I began to feel that I had something of a duty to give back at least part of what I had received: to maintain that small candle burning in the night.

I was, you know, considered a bastard in my profession, because I had volunteered for the dirty war. A substantial part of public opinion was against that war – whether rightly or wrongly, I don't want to go into that. In a way, it was a fairly absurd war, but that wasn't my problem. My concern was the men I met. I wasn't concerned with whether our war was just or unjust, whether it was politically acceptable or not. That really wasn't my problem and that isn't what I deal with in my films.

Inflexions: *You want to pass on some of your memories?*

Pierre Schoendoerffer: You know, you remember certain things, particular events and even furnishings. All of those things are connected, and they become an integral part of your internal life. It's certainly part of my internal life. There are lot of things I couldn't even begin to express, that I try to suggest in my books, but which I couldn't say because they are so, so subtle. They are so insubstantial, like the thinness of a cigarette paper – barely visible – or wisps of cigarette smoke [looking at his cigarette burning up vertically, with the smoke attracting attention from his listener]. But it's fundamental. That is my internal life. It's me, with only part being visible.

Inflexions: *What advice would you give to a young person who wants to leave? Have you given such advice to your son, or sons?*

Pierre Schoendoerffer: Curiosity: "Be curious!" is what I would say. I believe curiosity to be intrinsic in human nature, moreover. The whole path taken by humanity since the Cro-Magnon or Neanderthal era is marked, or punctuated, by curiosity. That is what has enabled humanity's advance. But it's not enough. The curiosity must, I think, also have warmth.

Inflexions: *Meaning what?*

Pierre Schoendoerffer: Meaning that when you are on the crest of life, you mustn't see the darker side. On the contrary, you must always have the idea that, even in the darkest night, there is little candle burning [long silence]. Curiosity is essential.

Inflexions: *You would say that leaving without curiosity...?*

Pierre Schoendoerffer: It's nothing.

Inflexions: *Can leaving result from a revolt?*

Pierre Schoendoerffer: Perhaps not necessarily a revolt, but from rejection of a certain banality or ordinariness. Of course, every day we need things that are commonplace, banal and ordinary but – but we are seeking something different.

Inflexions: *When the old man¹ says "Farewell" on the bridge, it is, in a way, his departure, but is it also a way of bringing closure?*

Pierre Schoendoerffer: Yes. The old man has come to the end of his road. What he could say, he doesn't want to say. So he says: "You are right; there is nothing to say." Furthermore, in both the film and the book, he goes up to the wing of the bridge, to check the extent of the fog. From the luminous flashes in Morse, he first reads "Dieu" ("God") and then, as the message is repeated, he realises that the word is "Adieu" ("Farewell"). The transformation of "God" into "Farewell" or "God be with you" is a bit metaphysical. And yet, you know, I'm not sure whether I'm religious or not. It changes from moment to moment; it moves with the surge of the swell. There again, though, it is a human need: a need for transcendence. During voyages, people are seeking not just whether the earth really is round or whether the sun shines in the same way on the other side, but also "do other men hunger after the same things as us?" Well, yes, they do!

Inflexions: *What about you: could you say "Farewell"?*

Pierre Schoendoerffer: I'll tell you one day. Or perhaps I won't, because I won't have time. I would certainly like to have time, to see myself leaving. I don't know how I came into the world. I know, in mechanical terms, how it happened, but I have no idea how my eyes were opened to things. I just don't know. What are my first memories? How old was I? Five, six, or seven. I don't know exactly. On the other hand, I wouldn't like to be suddenly struck down. I would like to know that in so many hours or days, it will be over. I would like to drink it

1. "The old man" (The Captain) in *Le Crabe Tambour* was played by Jean Rochefort.

in, to the very last drop, before I pass on. I don't know how I came into the world, but I feel a need to know how I will leave it [silence]. But there's no rush [laughs]!

One of my friends, a real friend – again, one of those Soldiers, with a capital 's', who had been a major in the Foreign Legion – had cancer. He had been close to death for quite a time, and I went to see him. We didn't talk much. At one point, I asked: "So what, now?" and he replied: "I wait. I wait." That was the last thing he ever said to me, and I found it very beautiful. I don't know what he was waiting for: he didn't specify. That conversation, you see, was really – well, anyway, I found it very beautiful. [Stopping, as if he suddenly realised where he was] In fact, I too am waiting for something.

Inflections: *What are you waiting for?*

Pierre Schoendoerffer: I've been waiting for things since I was born – at least, since – well, not since I was born, but since... I'm waiting for something: something in life.

Inflections: *Waiting means putting up with the wait. But you didn't try and wait. You couldn't stand waiting: you left!*

Pierre Schoendoerffer: Yes, but while you are waiting – Look! There are two things going on. Part of you is putting up with the wait, and part of you is taking action. Part of what happens is down to circumstances, and there is the part that depends on you and on the choices you make.

Inflections: *Have you broached the subject of that departure with your grandchildren?*

Pierre Schoendoerffer: It's difficult, because it doesn't really interest them. You mustn't force them. I know that my grandchildren quite like me. They are interested because I am a somewhat mysterious character for them, and they attribute an aura to me. But, I cannot tell them any more than I try to say in my books and my films. I always try to go as far as I can in communicating my experience, but I keep my limitations and my capabilities in mind. What about talent? What have you done with your talent? My talent enables me to go so far but, after that, it no longer depends on me. It is not a matter of my own talent. The parable of the talents is one of the strangest, because the one who has a lot is given even more, while the one who has almost nothing has even that taken away.

Inflections: *Isn't that an encouragement to go and seek even further?*


Pierre Schoendoerffer: That's it, exactly. That's it.

Inflexions: *So, it is an encouragement to seek things and take risks?*

Pierre Schoendoerffer: Yes.

Inflexions: *It is an encouragement to leave?*

Pierre Schoendoerffer: Yes.

Pierre Schoendoerffer was interviewed by Jean-Luc Cotard 



MARC BRESSANT

LEAVING FOR ALGERIA, AND LEAVING ALGERIA

It is January 1960. I'm leaving for Algeria: two and a half years – perhaps three – virtually as long as I have spent at university. Little enough compared with the five years that our Portuguese comrades are asked to devote to defending the Angolan forests. It is true that they have been Portuguese for four centuries, and not just 130 years like France's départements in Algeria!

I'm leaving for Algeria. When Abd El-Kader and his tribe were taken – a situation that, personally, he did not find at all uncongenial – that sealed the fate for this corner of Africa. A hundred years later, Ferhat Abbas, after wandering through the cemeteries of "White" Algiers (so called because of the glistening whiteness of its buildings) acknowledged that he had not found an Algerian fatherland.

I'm leaving for Algeria. Colonists drained the Mitidja marshes, which have been converted into rich cornfields. There are roads criss-crossing the whole land, and the coastal towns are magnificent. Considering both Europeans and Arabs, Algerians made irreplaceable contributions to victory in the 1914-18 war and to the liberation of France in 1944-45. As children, we learned through the writings of Father de Foucault about the immense desert that marked the southern border of France. Then, as teenagers, and looking through Camus's eyes, we got tanned on the Tipasa beaches while staring at the canoes full of beautiful tanned bodies.

I'm leaving for Algeria. Morocco and Tunisia were protectorates that were then called on to fly using their own wings. Algeria, meanwhile, was a fertile melting pot of Mediterranean peoples brought together in the folds of France's blue, white and red flag.

I'm leaving for war in Algeria. There have, of course, since 1955, been cruel attacks shedding blood in the country areas and towns of this corner of France but, thanks to the regular army and the national servicemen, order is being restored. As the authorities keep saying, we are within a quarter of an hour of everything being sorted out. Just a little more effort, those taking over from their comrades, are told, and such "events" will be no more than a bad memory.

I'm leaving for war in Algeria. And anyway, how could one not leave for Algeria? The citizen army is one of the victories won by the French Revolution; one of the principles on which the Republic was built. Doing your bit when the nation is put to the test is not something

to argue about: no more now than in August 1914, even if, this time, there is no singing and no roses in the gun barrels.

And yet, there are many of us in our age-groups, at least among students and militants of the political parties and trade unions, who demonstrated against the war in Algeria. Some of us even supported Algerians who were engaged in what the newspapers called "the rebellion". Between that and not doing your duty as a citizen, there is a gulf that there was no question of crossing.

I'm leaving for war in Algeria – with no illusions about how well-founded the enterprise is or its results. There is no need to have particularly acute hearing in order to make out the cries, more or less everywhere, that it is high time for France to leave Algeria now that the era of general decolonisation has arrived! It is what our fellow-students from overseas kept telling us at university, and not all of them were opportunists or enemies. It is what a growing number of delegations in the United Nations forum are saying each year. More seriously, it is what a fair number of those our age who are returning from Algeria are telling us. When talking of the war in which they were engaged, they maintain it is impossible to win in the face of a population the majority of whom are caught up in the spiral of violence and repression, inexorably leading them to go over to the other side.

I'm leaving for war in Algeria. Since I was a student, there has not been a day when that prospect and the battery of questions it unleashes has not come into my mind, just as threatening bubbles might rise to disturb the surface of a millpond.

The only concrete proof I have now, so many years later, of that haunting familiarity is a letter sent to my family just as I was about to embark for Algiers: "24 hours by train, arriving in the early morning at Saint-Charles station. Across Marseille, it was empty, with the lorries leaving us at the Sainte-Marthe transit centre. Funny that all those saints were needed to prepare us for the great leap!

"The day after tomorrow, we leave for Algiers. We are going to sail on a old tub that, according to those in the know, is the most rotten that makes the crossing. Another 24 hours being shut up! In the bowels of a ship for a change, with just a little bit of deck space where we can go and breathe. Or throw up, for those who feel the need.

"No exit-passes allowed, because last week, the previous batch smashed up everything in one of the town's cabs. We'll catch up in Algiers, one crafty devil yelled with a dirty laugh. People brought their packs of cards out of their kitbags. Depending on people's inclinations, there were laid-back games of belote or, for those with a more aggressive streak, poker. Since we left, there has been practically no talk of

the war waiting for us there! The fact is, what could we say?

"It's not easy, reading alone in a corner. I must explain that I had a bad cold.

"Take advantage of it', a big ginger bloke I'd got on well with on the train said to me. 'Once we get to the terminus, we won't have time!'

"Won't have time. Won't feel like it either, probably. Morale, as you can see, is fine, as will be the weather waiting for us there."

That letter from a well-behaved child is what I'm left with from the last hours spent on the French mainland before crossing the Med, or what was then called the "big blue". And that followed the four months when we were supposed to have learned to fight, in one of the jolly barracks that covered France in those far-off days.

This is it. This time, I'm on my way, leaving for Algeria. When seeing the Château d'If disappearing into the distance – Yes, yes, I assure you, mate, that's the château of the Count of Monte-Cristo! – a strange sense of relief creeps into my mind at the idea of emerging from the interminable wait for what has been looming on the horizon for so long. It's better to be in a nightmare situation than teetering on the edge.

It's impossible now to understand how it was that, from 1956 to 1962, two million young Frenchmen "left for Algeria", to spend two years of their life there. And, for 13,000 of them, to lose their life.

Right at the beginning, there were certainly demonstrations against conscripts participating in the new colonial war, with strikes, trains being stopped and stations being wrecked. The movement was vigorously repressed and had no active support from public opinion or political groupings, so it quickly died away. You need to remember that the Communist Party, accounting for 25% of the electorate, had approved the special powers in Algeria requested by Guy Mollet's socialist government, and was opposed to the rebellious stance advocated by a handful of far-left militants, on the grounds that the movement favouring insurrection in Algeria was nationalist, and not revolutionary.

Over seven years there were, at most, a few thousand conscientious objectors or deserters, who sought refuge in Switzerland or elsewhere. Overall, the continuous shuttling between the French mainland and Algeria operated smoothly. Every day, throughout that period, the Ville d'Alger, El-Mansour and other ships reminiscent of holidays poured out their young conscripts from Lorraine, Aquitaine or the Paris region in the ports of Algiers, Oran and Bône: over a thousand a day, and double that if you count those returning from leave.

Cramped by their uniforms that, according to the season, were either too cold or too hot, and not knowing how to carry their bulging kitbags, those 20-year-old lads sleepwalked their first few steps on Algerian soil. Most of them had no idea of the reasons for their presence there. One thing was certain: they would be spending one hell of a long time in that corner of Africa, with just one leave, in the middle.

Faced with that dismal prospect, almost as a single man, they walked as they were intended to walk. It is true that the gendarmes quickly flushed out the troublemakers, who were sent to the disciplinary battalions. Of course the commitment to the blue, white and red flag fluttering in places all over the world was a very real factor for many of the conscripts, who had taken it in with their mothers' milk and then received from their teachers all the booster injections envisaged by the Republic.

But, half a century later, we cannot understand what went on in their heads if we ignore one fundamental fact. For those who were 20 years old, leaving for war, leaving for war in Algeria, leaving for war anywhere, was in a way simply a biological inevitability. Father had gone to war, and so had grandfather, going back about as far as was possible in your family tree, including virtually all of your forefathers. Life was simple: childbearing for women and war for men.

From those regular appointments with History, many did not come back. Family sagas and the monuments erected in each village in France and Navarre – not forgetting Algeria itself – were ubiquitous and permanent reminders to the living. Not for nothing was the obligation to undertake military service known as a "blood tax": such a natural and obvious expression!

In the case of Algeria, the word "war" was banned; the situation was known as "maintaining order" in the départements that had been part of France for five generations; and Frenchmen from Savoy or Nice just had to reconcile themselves to the situation. Nobody denied that "events" were occurring in Algeria, and that some were even "serious events", but the situation was getting back to normal as a result of the determined intervention of our troops. Furthermore, the situation would remain normal as a result of radical reforms finally decided on by the government: voting rights for everyone and the ambitious economic and social development plan for the city of Constantine, etc.

The boys sent to the other side of the Mediterranean did not go into those semantic subtleties. They knew perfectly well, from the stories and photos in the newspapers, that conscripts like them were killed in ambushes on the roads in the Constantine region or in the gorges of Kabylia: one at a time, or sometimes a whole platoon, as happened at Palestro on 19 May 1956. Anyway, they were alone when they died!

No doubt Magritte could have painted a convincing "This is not a war" picture. We could, at least, have been allowed to speak of a "phoney war", except that the expression was already taken.

This use of doublespeak was important to politicians who were unable to face a situation that they had allowed to fester. Public opinion, in both mainland France and Algeria, had to be reassured and channelled. For the conscripts, on the other hand, as for regular soldiers, it was war; there were no two ways about it. The fact that we weren't allowed to say it just added a sense of unreality which permeated every aspect of that interminable stay in Algeria.

It's clear that the Germans had been our enemies – fairly clear, anyway. They had stolen Alsace-Lorraine from us and they wanted to continue. In the case of the Algerians, however, we had nothing against them. In the beginning, Abd El-Kader had shown himself to be chivalrous. Unlike Henri IV, with his panache, he didn't succeed in rallying the population of the time to his white burnous. As a good loser, he bowed to the victors and left to settle in Damascus.

Subsequently, in 1914-18, and more especially following the shame of 1940, the Algerians gave considerable assistance to mainland France. We were reminded of that at every opportunity. Unlike what people now say, attention was constantly given to the "native" war veterans in the parades, speeches and official gatherings. That was, in fact, one of the reasons for the indignation expressed in the press and by public opinion: that those who had had the honour of fighting in our armed forces, and been happy to do so – beginning with warrant officer Ben Bella – had led the rebellion.

We didn't know much about the colonists – who were not yet called "pieds-noirs". In particular, we didn't know that many of them too had died for the fatherland. We didn't know they were reasonably friendly but terribly racist: more so than the population of mainland France. We didn't know that, apart from the few who were rolling in it, most of them were in the position of Camus's mother, having difficulty making ends meet. We didn't know that they came from all over southern Europe, and very often had no knowledge of mainland France. We didn't know they had the sun, the sea, superb towns and landscapes, and an accent to match.

That war, there on the other side of the Mediterranean, was to a great extent their fault. By being overfamiliar with the Arabs and treating them harshly, by putting off the reforms and stubbornly refusing political equality, they had created a situation that explained the revolt and made any peaceful outcome virtually impossible.

It was, however, at least equally the responsibility of successive governments, which had been unable to impose the necessary reforms

and ultimately offer the Arabs – who formed 90% of the population – a future worthy of the name.

As for the army, it wanted a reversal of fortune, after so many defeats from 1940 onwards, so many incapable or unworthy chiefs and the tragic end of the Indochina war. Imbued with the thoughts of Ho Chi Minh and Mao on revolutionary war, many of the officers made up their minds and swore to win this war, whatever the cost.

Added to the picture was the obstinacy of leaders of the FLN (National Liberation Front), who refused to engage in any dialogue with France, ruthlessly eliminated the other nationalist groups, and were ready, at whatever cost to the local population groups, to pursue the fight until complete victory was achieved, wiping out 130 years of the French presence.

In any case, that legacy was not really our affair, despite the official propaganda, which kept saying that, without Algeria, France would collapse. Why devote the finest years in the lives of our youth to what was of so little concern to us? Hence the mixture of resignation and fury that haunted us when we left for Algeria.

The fact remains that we left, as required. And, we must be honest and recognise that we even came back. At least, 99.3% of us did. In what condition is another matter.

Having shown these pages to a handful of readers, I found one of them reproaching me for not having mentioned the other side of the trans-Mediterranean stay: return to mainland France. "Job done", as public-sector accountants might say.

"Leaving Algeria": yes, it's a real issue that – in friendly recognition of his concerns – I will try to tackle.

As a preliminary, I will summarise the various situations faced in practice by the conscripts during the period 1956 to 1962. To be brief, there were three cases that had very little in common.

No doubt for most of the conscripts in Algeria, their military service was fairly similar to what they would have experienced in Maubeuge – or perhaps Montpellier would have been a better example. Based in towns or in country areas where peace had been imposed, they found themselves in a niche where they had little contact with the ongoing war, being involved with maintaining equipment, communication, supply, health services, or guarding military or civil installations.

Another group, less numerous, was assigned to operational units. They experienced the anxiety and fear associated with combat, physical pain, the deaths of mates and of the enemy, and the violence of mopping-up operations carried out by the army, assisted by initiatives from the ALN, or National Liberation Army. They often saw

the horror of torture and summary executions, and may even have participated.

The last group consisted of conscripts who were assigned tasks of a mainly civil nature, living in various degrees of proximity with the local population. In the context of "pacification", they were given responsibility for activities that may have been educational, health-related or involving technical, agricultural or administrative assistance. Despite the difficulties of the time, many of them felt they were discovering a new world and helping their neighbours survive, even improving their lives in the present and possibly in the future.

While the end of the period of service, "demob", brought a sense of relief to everyone, leaving Algeria obviously meant different things to different people.

Those who had repaired lorries, operated the communication systems or guarded fuel depots tended to recall their stay as involving an interminable absence from their family environment, boredom, petty officialdom and, in short, everything that remains of humdrum military service, but with the bonus of the sun in their case, together with the exotic surroundings and a few images that, in hindsight, begin to look charming and elegant.

Among those who fought, their state of mind by the end varied from one extreme to another, depending on the individual. Some were nostalgic for the fighting, adventure, and even the violence and carnage. Others were left with the overwhelming feeling of having achieved a hard duty that they wanted to forget as quickly as possible. Then, there were those with such disgust and hatred for what they had seen done, or had themselves done, that the trauma was far from over, leading in certain cases to madness or suicide.

In the third category, demobilisation brought mixed feelings. First and foremost, of course, was happiness at having finished and still being alive, but there was also some difficulty in leaving a world where they had experienced strong emotions. For the first time in their lives, they had had to confront practical problems and – with greater or lesser skill, depending on their personalities and knowledge – they had found solutions. They had been in contact with previously unknown people: strangers or foreigners with whom, more often than one would have expected, they had had courteous, and even friendly, relations, in some cases forming real bonds. What would happen to those people in the war that seemed destined to go on forever, and in peacetime when it finally did arrive? How would they be treated by the comrades who were about to take over in Algeria, and what would that indigenous population do in the future if they did gain power? The questions were all the more pressing and agonising as we knew that the Arabs with

whom we had dealings took real risks by being seen in contact with us, even if they had often been given assurances from the other side.

On that particular point, we thought, naively, that the harkis [Algerians who remained loyal to France when it came to a war of independence], etc. had nothing to fear: that France, being great and generous, would obviously not abandon them if the wind turned! But what about the others, all the others: the teachers, nurses, agriculture instructors, and those who had taken a position in a local authority, an association or a co-operative?

Well, there we are. I have finally passed through the looking glass and gone off at a tangent, switching from the third person to the first person. I should try and explain my personal state of mind when I took the boat back from Oran to Marseille, the Sainte-Marthe transit centre and Saint-Charles station!

It was January 1962, so three months before the Évian Accords, which marked the end of the war. I left Algeria. No-one imagined that the end was so close or how bloody it would be seen to have been.

I cannot deny that, when taking leave of the country where, despite the circumstances and the fact that I had arrived full of fury, I deeply loved Algeria. It was, of course, the landscapes, the odours, the sunrises, the rustling of leaves and the buzzing of insects at the bottom of the wadis, together with the music of the Arabic language. But there was also the closeness brought by looks between the people around braziers where kettles were heated, and the conversations, some more chaotic than others. People ate, celebrated, sang and told the children stories in the evening. Leaving that world – the first I had encountered after the one where I had cosily marinated for 20 years – was an uprooting from which it was difficult to recover.

Still more paradoxical was that I had experienced a certain happiness spending interminable months in that godforsaken mountain spot where they had sent me. I had arrived with the idea that, in the end at least, independence was inevitable; and what I saw there seemed to confirm that opinion. And yet, as the days passed, I became convinced, and had the pretension to believe, that what I was doing all day, even if it was just by starting and patiently restarting discussions with the people around, was not damaging to the present and was, in a way, preparing for whatever direction the future might take.

All right, it is time to stop! My own experience, which I have tried to recount in *La Citerne*, a novel published in 2009, is too personal for many lessons to be drawn from it about what “leaving Algeria” indicated. I had arrived in the country in the last stages of the war, and it was to a great extent “pacified” following the success achieved in military terms by the large-scale operations on which the army had

embarked in 1958 and 1959. The “fraternisation” some people had feared in May 1958 was no more than a memory. Moreover, General de Gaulle had just outlined the prospects a bit more clearly, by announcing the intention for self-determination which, given the country’s demographic characteristics, ultimately implied independence.

Like most university graduates, I had been sent to the Algerian seaport of Cherchell, a spectacular system for training a thousand reserve officers a year. When I left, I was sent to the Special Administrative Sections. These were established based on the model of the Indigenous Affairs Bureaux thought up by Hubert Lyautey for Morocco. They were part-military, part-civil establishments given responsibility for administering and developing rural areas, and for maintaining order there. Within those establishments, if you were an officer responsible for a sector, you had a great deal of freedom of action, and the possibility of influencing events in the direction you considered right. In short, it was a posting worthy of the son of a prince, whereas – I’d better say it quickly – most people of my generation generally had the right only to cordon it off.

I can therefore say just this, which relates only to me: I left Algeria relieved to have finished the posting, but unhappy and uneasy about leaving the country that I had grown to love and which had come to affect me so strongly. And I had a strange feeling of having been cowardly in giving up the fight at the exact moment when the situation was becoming a bit more sombre, with the emergence of the OAS (Organisation Armée Secrète). I also felt fear in my stomach for what would happen to those with whom I had tried to prepare the ground for whatever would follow. On that point, at least, I was not proved wrong. ┐

COMPTES RENDUS DE LECTURE



La mémoire collective de la Grande Guerre a éclipsé ou censuré la tragédie éprouvée par les civils des zones occupées par les Allemands. On se souvient en effet qu'après l'offensive-éclair de l'été 1914, dix départements français ont subi le joug d'une occupation allemande particulièrement dure : viols, exécutions, otages, déportations...

Les Français « libres » se méfiaient de ceux qui fuyaient les régions occupées en les nommant souvent « Boches du Nord ». Le célèbre Albert Schweitzer, alsacien-lorrain, a été arrêté en 1917 et incarcéré jusqu'en 1918.

Le mot génocide (barbarisme linguistique associant grec et latin) n'existait pas encore. Raphaël Lemkin, qui inventera le mot en 1943, parlait de « crime de barbarie et de vandalisme ». Cette occupation allemande constitue, d'après l'auteur, le laboratoire de ce qui deviendra la barbarie du XX^e siècle. Cet ouvrage rédigé à partir de témoignages oubliés ou inédits a le mérite de mettre en lumière une histoire volontiers passée sous silence. Mais ces « cicatrices rouges » que sont les terres bouleversées par la Grande Guerre finissent par laisser le lecteur par la surabondance des situations particulières.

Une histoire faite de témoignages ainsi mise en puzzle ne permet pas toujours de saisir l'essentiel, c'est-à-dire les raisons de la disparition de la mémoire des souffrances des civils.

Didier Sicard

Les Cicatrices rouges

14/18, France
et Belgique
occupées

Annette Becker
Paris, Fayard, 2010



Le caporal se faisait appeler Suzanne. Il s'exhibait pour se cacher. Partir. Il voulait se soustraire à la fatalité qui le jetait dans la Grande Guerre. Il fuit le front après avoir menacé son supérieur qui le soupçonne d'automutilation. Il esquivait les gendarmes lancés à sa recherche. Pour échapper à la traque, il invente une solution géniale : il se déguise en femme.

Curieuse histoire que celle, authentique, de ce déserteur travesti. Le récit est élaboré à partir d'un formidable travail d'archives. Son histoire peut-elle l'amener à autre chose qu'au malheur ? Les auteurs mènent l'enquête et nous font le récit de la pente fatale jusqu'au dernier acte où, comme tous les jeux sont truqués, la victime échange sa place avec l'assassin.

Patrick Clervoy

La Garçonne et l'assassin

Fabrice Virgili
et Danièle
Voldman
Paris, Payot, 2011



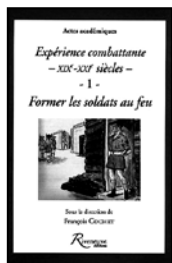
**Expériences
combattantes
XIX^e-XXI^e siècle**

Tome I,

**Former les
soldats au feu**

**François
Cochet (sd)**

Riveneuve
éditions, 2011



Voici un ouvrage qui intéressera les férus d'histoire militaire et tous ceux qui se questionnent sur les liens entre la formation au combat et l'efficacité au feu.

Professeur d'histoire à l'université de Metz et spécialiste des conflits contemporains, François Cochet nous livre en effet le premier volume d'une série de quatre ouvrages qui analyseront les différentes facettes de l'« expérience combattante ». Fruit d'un travail collectif international et transdisciplinaire, *Former les soldats au feu* s'intéresse aux processus de formation des combattants sans prétendre apporter une réponse définitive à un problème éternel.

Ce livre présente la particularité de rassembler les communications, surtout centrées sur les deux guerres mondiales, prononcées lors d'un colloque par des spécialistes de l'histoire militaire. Ce choix de présenter une série de cas concrets – l'armée canadienne de 1939 à 1945, le règlement de l'infanterie française de 1939 et sa mise en œuvre en 1940 par exemple, les centres de formation de l'armée belge pendant la Première Guerre mondiale – est attractif et intéressant. Attrayant parce que le lecteur peut y trouver une réponse à une question particulière ou être tenté par des lectures complémentaires. Intéressant parce que l'historien militaire amateur, ou celui qui s'intéresse uniquement à la formation des militaires au combat, trouvera dans chaque cas concret des éléments structurants qui gardent toute leur pertinence dans le cadre des conflits actuels. Le seul regret serait l'absence de communication sur la formation des combattants au feu dans les armées allemande, américaine, soviétique, voire viêt-minh, qui présente pourtant un intérêt certain.

Cet ouvrage met en évidence le fait que la formation au combat est confrontée à la difficulté majeure qu'est la guerre, une science expérimentale dont l'expérimentation ne peut se faire qu'à la guerre. La formation prépare et prévoit. À travers les documents de doctrine, les manuels d'instruction et les exercices sur le terrain, elle cherche à poser des repères stables et à inculquer des comportements qui seront mis en œuvre pendant les combats.

Les différentes contributions mettent bien en lumière que l'on ne naît pas combattant mais qu'on le devient. Celle inédite sur l'armée sud-africaine des années de l'apartheid montre que la réalité des combats balaya rapidement l'idée selon laquelle les Afrikaners n'avaient pas besoin d'être formés en raison de leur atavisme guerrier supposé. En d'autres termes, la formation en garnison est non seulement indispensable, mais doit être la plus réaliste et la plus adaptée possible car elle reste toujours l'horizon-repère des comportements sur le terrain.

L'un des fils directeurs de cet ouvrage serait alors qu'il faut former convenablement au combat. Mais, pour cela, qu'il est indispensable de rejeter les présupposés pour adapter en permanence la formation aux procédés tactiques de l'adversaire et aux évolutions technologiques.

Une insistance particulière est mise sur l'importance du renseignement. Celui-ci est le facteur qui conditionne l'élaboration d'une formation efficacement adaptée aux modes d'action adverses, comme le montrent les exemples du général Gouraud en 1918 et de l'armée française en 1940, qui avait bien analysé les mécanismes de la guerre éclair.

Mais un programme de formation n'est rien s'il n'est pas appliqué par les exécutants. Or les meilleures directives tout comme les excellents manuels d'instruction jouent un faible rôle et sont rarement mis en œuvre lorsqu'ils se heurtent aux habitudes et aux mentalités passées, c'est-à-dire aux blocages culturels et psychologiques. La contribution portant sur l'armée canadienne de 1939 à 1945 montre bien que celle-ci eut un « rendement » opérationnel plutôt faible en dépit d'une préparation sérieuse. L'auteur avance l'explication que les Canadiens, qui avaient une bonne connaissance des procédés tactiques allemands, ne purent jamais complètement se libérer mentalement des schémas

anciens de la Première Guerre mondiale. Ce blocage mental aboutit à une « sur-planification », à un chronométrage minutieux et rigide des actions, à une coopération interarmes insuffisante et à un manque d'initiative.

Un autre aspect particulièrement intéressant de ce livre réside dans les notions de cohésion, de volonté et d'identité. Si former des combattants au feu consiste à les insérer dans des groupes primaires de combat caractérisés par la camaraderie et la solidarité, il faut aussi apprendre à vivre ensemble avant d'apprendre à se servir des armes. Il faut aussi avoir envie d'être formé au feu en acceptant l'esprit de corps. La comparaison sur les « Garibaldiens » en 1914-1915 et 1918 montre toute l'importance pour une unité d'avoir une identité forte qui la pousse à rechercher l'excellence au combat et par conséquent à être motivée à se former.

En fin de compte, voici un ouvrage passionnant, à lire et à relire même avec attention, afin de cerner les invariants qui garantissent que la formation au combat sera optimale.

Éric Lalangue

Dans cet ouvrage, la journaliste et écrivain Guillemette de Sairigné se penche sur le destin hors norme d'une des « dernières femmes d'épopée » du XX^e siècle. Née en 1898, fille du général Hagondokoff, prince du Caucase nord, gouverneur militaire et commandant en chef des forces impériales en Extrême-Orient, Gali, future Leïla du Luart, connaîtra la vie sauvage en Mandchourie comme les fastes de la cour des Romanov à Saint-Petersbourg. Dès l'âge de dix-sept ans, elle est infirmière pour l'armée russe. Pour fuir la révolution, elle gagne Shanghai avec son époux, un officier de la garde impériale, avant de divorcer et de s'exiler en France. À Paris, une nouvelle vie l'attend. Repérée par Coco Chanel pour sa grande beauté, elle devient mannequin et rencontre le milliardaire Ladislav du Luart, qu'elle épouse bientôt. Lorsqu'éclate la guerre d'Espagne, la désormais comtesse du Luart s'engage dans l'assistance aux blessés. Elle met alors en place la première formation chirurgicale mobile, des ambulances à l'intérieur desquelles, pour la première fois, on pratique la chirurgie lourde en zone de combat. Des milliers de blessés pourront ainsi être sauvés. À la tête de cette formation, elle sera sur tous les fronts : Espagne, camps d'internement de Vichy, en Algérie, campagnes de Tunisie, d'Italie, de France. En 1943, à Rabat, elle est faite marraine du 1^{er} régiment étranger de cavalerie. Elle sera légionnaire de première classe, brigadier puis brigadier-chef d'honneur en 1944. En 1945, elle franchit le Rhin parmi les premières et défile à Paris le 14 juillet.

Commandeur de la Légion d'honneur, grand-officier de l'Ordre national du Mérite, elle totalise six citations dont trois à l'ordre de l'armée. Lorsque décède, le 21 janvier 1985, cette femme à la volonté de fer, au grand courage physique, au fort caractère, au charme ravageur et d'une grande humanité, des obsèques dignes d'un maréchal d'Empire lui furent offertes à Saint-Louis-des-Invalides. Elle repose dans le carré Légion du cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Cette biographie alerte et passionnante a été couronnée par le prix Erwan Bergot 2011, qui récompense une œuvre grand public écrite en langue française et célébrant un exemple d'engagement au service de la France et de ses valeurs essentielles.

Emmanuelle Rioux

La
Circassienne
Guillemette
de Sairigné
Paris, Robert
Laffont, 2011



SYNTHÈSES DES ARTICLES

ENTRETIEN AVEC PIERRE SCHOENDOERFFER POUR ÊTRE « UNE PETITE CHANDELLE ÉMERVEILLÉE DE LA VIE »

Pierre Schoendoerffer s'est engagé pour partir en Indochine. La revue *Inflexions* a décidé de lui rendre visite pour lui demander de lui expliquer comment on peut s'en aller en guerre. De cette expérience ont surgi alors beaucoup de souvenirs. Le verbe partir s'est conjugué avec découvrir, puis avec repartir et pèleriner. Sont venus ensuite oser, se souvenir, tourner (forcément), aider, montrer l'exemple, s'enrichir, fuir, revenir, transmettre, mourir et peut-être et surtout espérer. En une heure *Inflexions* a parcouru une vie avec beaucoup d'émotions. L'auteur cinéaste s'est confié chaleureusement, avec bonté et confiance. Il a fait part de projets. Il a abordé la mort, sa mort, celle qui met fin à tout départ. « Partir » est ainsi devenu comme un joyau aux mille facettes au cœur duquel brille « une petite chandelle émerveillée de la vie ». « Partir » est devenu un hommage à ceux qui ont aidé le petit matelot à devenir un cinéaste, établi mais voyageur.

FRANÇOIS CLAVAIROLY ABRAHAM, AVENTURIER DE DIEU ET DE L'HUMANITÉ

Partir est un geste éloquent. Et ce que dit ce geste est illustré de façon exemplaire dans la littérature biblique par la figure d'Abraham : partir est à la fois éloignement et retrouvailles. Retrouvailles avec Dieu, alors même qu'on croyait le laisser loin derrière soi. Le Dieu de la Bible est un Dieu qui nous embarque, certes, en même temps qu'il est « Dieu embarqué » dans nos vies, nomade avec nous et, finalement, toujours présent. Avec lui, partir c'est vivre, assurément, et grandir dans la vie...

ÉRIC DEROO « ENGAGEZ-VOUS, VOUS VERREZ DU PAYS ! »

De l'« avis aux beaux hommes » des sergents recruteurs à l'« engagement opérationnel aux quatre coins de la planète » des derniers clips de l'état-major de l'armée de terre (EMAT), les armées françaises ont toujours fait largement appel aux images et slogans pour attirer des volontaires. Au milieu du ^{XIX}^e siècle, avec l'épopée coloniale, l'exotisme offre un nouvel argument de poids. La fascination pour l'Orient, le séjour initiatique outre-mer, deviennent constitutifs d'une véritable culture d'arme, en particulier dans les troupes de marine. Un Orient, sans limites précises, largement fabriqué et imaginé, mais dont les codes, rites et clichés, sans négliger une connaissance certaine des populations et des pays, se transmettent de génération en génération, renouvelant le fameux : « Engagez-vous, rengagez-vous, vous verrez du pays... »

JACQUES FRÉMEAUX UN RÊVE SAHARIEN ?

Le Sahara, qui fut l'une des grandes entreprises impériales françaises, demeure sans doute un de ses mythes les plus marquants. Sa conquête, jalonnée par des épisodes tragiques, ne fut ni rapide ni facile, et illustra l'endurance légendaire des guerriers du désert. Elle contribua à former un type d'officier français qui, sans illusion sur « l'œuvre civilisatrice », sut partager la vie des nomades, les comprendre et imposer ses arbitrages. La découverte des peuples et des paysages sahariens nourrit un imaginaire toujours vivace et inspira nombre d'artistes. En pleine guerre d'Algérie, les découvertes

pétrolières apparurent comme une nouvelle raison d'espérer en l'avenir de la France outre-mer, au point que l'on envisagea un moment de conserver le Sahara en le dissociant de l'Algérie indépendante.

ARNAUD PROVOST-FLEURY

PRENDRE LE LARGE. LA VIE DE « MARIN DE GUERRE »

Partir constitue depuis toujours une destinée consubstantielle de la condition de marin, qu'il soit plaisancier, pêcheur ou plus encore militaire. L'appareillage l'engage dans ses différentes dimensions imaginative, affective, intellectuelle ou physique. Prendre la mer implique une relation très particulière au bateau, à l'action, au milieu naturel, au danger, à la famille, au temps, à l'équipage auquel il appartient, au commandement. Le cycle incessant des absences et des retours rythme la vie de sa famille tout autant que celle du marin, vie faite d'équilibres temporaires successifs. L'époque moderne n'a pas révolutionné ces réalités. Tout au plus certains faits techniques ont-ils atténué ou renforcé tel aspect de l'isolement ou l'évolution sociale impose-telle une attention accrue vis-à-vis de certaines conséquences de l'éloignement. Au bilan, se dessine beaucoup plus qu'un simple métier, une véritable vocation, celle de « marin de guerre ».

NICOLAS BARTHE

« JE VOUS DIS À BIENTÔT »

« Heureux en famille, heureux en amour, entouré d'amis, pourquoi je quitte ce monde doré pour six mois ? » Le témoignage d'un jeune lieutenant.

CHRISTOPHE TRAN VAN CAN

CARNET D'UN SERGENT

Cet article est composé d'extraits du journal tenu par le sergent Christophe Tran van Can en Afghanistan. Il montre l'ambivalence des sentiments : difficulté de l'arrachement à la famille mais fierté de tester « pour de vrai » ce qu'on a appris.

YANN ANDRUÉTAN

« PARTIR, C'EST MOURIR UN PEU... »

NOSTALGIES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Louis XIV est inquiet. Ses meilleurs soldats, les plus craints d'Europe, ses gardes suisses, sont pris de langueur lorsque résonne le *Ranz des vaches*. Paralysés par le « mal du retour », la « nostalgie ».

BENOÎT DURIEUX

LÉGION ÉTRANGÈRE : PARTIR EN CHANTANT

Le départ est au cœur de l'esprit de la Légion étrangère, et la Légion étrangère permet d'illustrer cette idée du départ. Celui qui s'y engage cherche à trouver autre chose, mais aussi à quitter son passé et à recommencer. Une fois à la Légion étrangère, sa quête se poursuit, et il a l'esprit tout entier tourné par son prochain départ pour un théâtre d'opération lointain, avant que, finalement, le départ pour le combat le conduise au bout de sa recherche. Et, cela, ce sont les chants de la Légion qui en parlent le mieux et nous révèlent son âme...

ABDESLAM BENALI

VINGT ANS D'ABSENCE. LE CAS DES SOLDATS MAROCAINS

Les longues durées d'absence du militaire sont une particularité des forces armées royales marocaines. Malgré l'occidentalisation des foyers marocains, la majorité des familles de soldats reste attachée aux formes traditionnelles. Ce modèle fonctionne dans la mesure où d'autres aménagements apportent les aides et les solidarités nécessaires. Ces instances permettent que le fonctionnement familial se stabilise avec l'éloignement du père.

EMMANUELLE DIOLOT

CELLES QUI RESTENT

L'opération extérieure n'est pas seulement une épreuve pour le militaire au combat ; elle génère aussi de nombreuses tensions chez celles qui restent, épouses et compagnes. Qui ne recevront finalement aucune médaille en retour...

ANDRÉ THIÉBLEMONT

IL N'EST PAS PLUTÔT REVENU QU'IL LUI FAUT REPARTIR !

Les combattants français sont aujourd'hui des semi-nomades. Ils embarquent pour une opération extérieure, ils en reviennent au bout de quelques mois, puis, le temps de prendre une permission et de renouer avec la vie de garnison, ils repartent pour protéger la ville contre le terroriste, pour porter secours à des gens en détresse, reviennent et repartent en stage, en centre d'entraînement, en camp pour se préparer à une nouvelle expédition lointaine. Ils baignent dans une culture du partir ! Parce qu'elle se combine aux effets de la modularité qui diversifient les expériences opérationnelles au sein d'une même formation combattante, celle-ci n'est pas sans poser problèmes !

SÉVERINE BARBIER

UN CHOIX ASSUMÉ, DES CONTRAINTES PARTAGÉES

Une grande majorité de jeunes recrues embrassent une carrière militaire dans le cadre d'une quête identitaire ou par tradition familiale. Elles n'ignorent pas que leur déroulement de carrière sera ponctué par de nombreux déplacements, missions ou affectations à l'étranger. Quelles relations les militaires nouent-ils avec la notion du départ ? Si ces expériences sont pour eux l'occasion de se découvrir, de se révéler à eux-mêmes ainsi qu'à leurs familles, elles peuvent également être vécues de manière douloureuse. Dans le contexte particulier des opérations extérieures, les familles représentent à la fois un support à distance, mais peuvent également s'avérer être une vulnérabilité pour le militaire projeté. C'est pourquoi la chaîne sociale militaire accorde une attention croissante au moral du militaire et de sa famille, en s'appuyant sur le retour d'expérience.

BERTRAND NOIRTIN

SE PRÉPARER AU DÉPART

La préparation opérationnelle des forces doit intégrer les dimensions humaines, notamment la culture et l'organisation sociale des pays dans lesquels elles vont être projetées. Les conflits se déroulent en effet au milieu de populations aux usages et coutumes parfois fondamentalement différents de ceux auxquels nous sommes habitués, et nécessitent un comportement adapté. L'École militaire de spécialisation de l'outre-mer et de l'étranger (EMSOE) a pour vocation à sensibiliser les unités à ces aspects comportementaux et culturels avant qu'elles ne soient projetées sur les théâtres.

F DÉLIA DASCALESCU **QUAND LA FAMILLE PART AUSSI**

Du départ en urgence, seul, pour une mission de courte durée, au départ en mission de longue durée, attendu et minutieusement préparé, accompagné par la famille, les contraintes et les effets sont radicalement différents.

F VIRGINIE VAUTIER **QUELS ENJEUX POUR CEUX QUI RESTENT ? REGARDS SUR LES FAMILLES DE MILITAIRES**

Depuis la première guerre du Golfe, une attention particulière est portée sur les conséquences psychiques des missions opérationnelles. Le maillon faible de cette prise en compte, ce sont les familles. Quelles sont en effet les conséquences possibles des départs en opérations extérieures sur le fonctionnement et le moral des familles de militaires ? Il apparaît aujourd'hui nécessaire de mettre en place des actions psychologiques et sociales préventives au profit de celles-ci afin de préserver la disponibilité opérationnelle des soldats en opération extérieure.

F MARC BRESSANT **PARTIR EN ALGÉRIE, PARTIR D'ALGÉRIE**

Entre 1956 et 1962, deux millions de jeunes Français « appelés sous les drapeaux » ont passé deux années de leur vie en Algérie. Dans quel état d'esprit sont-ils partis de l'autre côté de la Méditerranée pour prendre part à ce qui n'avait pas le droit de s'appeler une guerre ? Qui étaient-ils devenus et que ressentaient-ils quand, deux ans plus tard, ils repartaient d'Algérie ?

F PATRICK CLERVOY **DROMANIES MILITAIRES**

Du verbe « partir » se décline une forme pathologique : « fuguer ». Dans les armées, la fugue prend le nom de désertion. C'est un fait grave qui peut, suivant les circonstances, conduire aux sanctions les plus sévères. Les experts du milieu du ^{xx}e siècle ont eu tendance à regarder les fugueurs comme des grands malades, victimes d'une pathologie dont la forme la plus grave est appelée « dromomanie ».

F JEAN-CHARLES JAUFFRET **AFGHANISTAN : COMMENT EN SORTIR ?**

Au moment où la mort de Ben Laden marque un premier succès d'importance sur le terrorisme, il convient de s'interroger sur les diverses possibilités de sortie de crise en Afghanistan où les Américains et la quarantaine de nations qui composent la *FIAS*, sous mandat *ONU*, interviennent contre un ennemi diffus mais tenace depuis 2001. Si le concept de sécurité collective a fait long feu en raison de la démission des opinions publiques qui ne veulent plus de cette guerre, divers scénarios sont possibles, de l'Afghanistan « utile » à une « Afghanistanisation » poussée mais qui a le défaut de mettre en place un régime maffieux. Il paraît d'autant plus souhaitable de réunir une conférence régionale sur la sécurité qui garantisse l'intégrité du pays et sa neutralité en offrant des garanties contre tout retour des taliban au pouvoir.

EMMANUEL-MARIE PETON DROIT ET SPÉCIFICITÉ MILITAIRE

La spécificité militaire a souvent été étudiée d'un point de vue philosophique et sociologique. L'approche juridique permet également de comprendre son évolution. La Constitution et la loi fondent l'existence de notre armée, et reconnaissent la spécificité militaire comme étant la mort délivrée et reçue au combat, au service de la Nation. Cette reconnaissance s'accompagne d'un régime juridique à part. Pourtant, les évolutions du droit et de la société conduisent à un rapprochement entre le militaire et le civil qui, s'il présente des aspects positifs, peut remettre en cause une partie de cette spécificité. Ceci est dû en partie à la criminalisation de la guerre, une guerre qui a perdu une part de son essence politique. Ainsi, la difficulté de définir la guerre, la multiplication des normes pour la régir et la judiciarisation de notre société, ont pour conséquence de judiciariser la mort au combat, et porter atteinte à la spécificité militaire, remettant entre les mains du juge la tâche de la redéfinir.

TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH

INTERVIEW WITH PIERRE SCHOENDOERFFER BEING "A LITTLE CANDLE MARVELLING AT LIFE"

Pierre Schoendoerffer enlisted so that he could leave for Indochina. *Inflexions* magazine decided to visit him and ask him to explain how one could leave for war. That experience brought forth a wealth of memories. "Leaving" became synonymous with discovering and then with setting off again and making pilgrimages. Then came daring, remembering, turning back (inevitably), assisting, setting an example, becoming richer, fleeing, returning, communicating, dying and, perhaps most important of all, hoping. In just one hour, *Inflexions* traversed a life with a panoply of emotions. The author and film-maker devoted himself to us, exuding warmth, generosity and trust. He spoke about plans. He dealt with death, including his own death, the one that will put an end to his departures. "Leaving" thus became a multi-faceted jewel with, at its heart, "a little candle marvelling at life". "Leaving" became a way of paying tribute to those who had helped the little sailor become a film-maker, continuing to travel even when established.

FRANÇOIS CLAVAIROLY ABRAHAM, AN ADVENTURER OF GOD AND HUMANITY

Leaving is an eloquent gesture. What the gesture can say is illustrated magnificently in biblical literature by Abraham. For him, leaving was both going away and coming back: returning to God, even when he believed God had been left far behind him. The biblical God is certainly one who takes us on board, while at the same time being an "on-board" God in guiding our lives, travelling with us and, ultimately, always being there. With him, leaving is most certainly living, and enhancing the experience of life.

ÉRIC DEROO "JOIN UP. YOU WILL SEE THE COUNTRY!"

From the recruiting sergeants' "Notice to fine men" to the "operational commitment at the four corners of the earth" in the most recent film clips from army headquarters, France's armed forces have always made great use of images and slogans to attract volunteers. With the colonial saga in the mid-19th century, the exotic was a new argument that carried weight. Fascination for the East, and the initiation through a period overseas, became part of a real armed-forces culture, particularly for the French Marine Corps. It was an East without specific limits, largely a creation of the imagination, but with codes, rituals, clichés and a definite knowledge of the peoples and countries, communicated from generation to generation and echoing the slogan "Join up, Re-enlist: You will see the country".

JACQUES FRÉMEAUX A SAHARAN DREAM?

The Sahara, one of the great imperial enterprises of France, is still, probably, one of the most iconic images. Its conquest, marked by tragic episodes, was neither quick nor easy, and serves to illustrate the legendary endurance of the desert warriors. That conquest was to help produce a type of French officer who, with no illusions about a "civilising mission", was able to share the life of

nomadic people, understand them and reach a negotiated settlement. Finding out about the Saharan peoples and landscapes fed the ever-lively imagination and inspired many artists. The discovery of oil, when the Algerian war was at its height, was seen as a new reason for hope in France's overseas future – to the extent that consideration was given, for a time, to keeping the Sahara, separating it off from an independent Algeria.

ARNAUD PROVOST-FLEURY **GOING TO SEA: THE LIFE OF A "WAR SAILOR"**

Leaving has always been an inseparable part of being a sailor, whether as a yachtsman, a fisherman or a navy rating. The various aspects of leaving port have a variety of effects on the person: imaginative, affective, intellectual and physical. Going to sea implies a very special relationship with the boat, the action, the natural environment, danger, one's family, the weather, the crew of which the person is a member, and the vessel's command. The never-ending absences and returns punctuate the family's life as much as that of the sailor himself: a life composed of successive temporary situations of balance. The modern era has not drastically changed these realities. At most, certain technical changes have reduced or strengthened some aspect of the isolation, or social changes have necessitated increased attention to certain consequences of the separation. Overall, being a sailor is much more than practising an occupation; being a "war sailor" is a real calling.

NICOLAS BARTHE **"I'M SAYING 'SEE YOU SOON'"**

"Having a happy family life, being lucky in love and surrounded by friends, why am I leaving this golden world for six months?" Testimony of a young lieutenant.

CHRISTOPHE TRAN VAN CAN **A SERGEANT'S NOTEBOOK**

This article consists of extracts from a diary kept by Sergeant Christophe Tran Van Can in Afghanistan. It shows mixed feelings: the difficulty of being torn away from one's family, but pride in testing out "for real" what one has learnt.

YANN ANDRUÉTAN **"LEAVING IS DYING A BIT": NOSTALGIA FROM YESTERDAY AND TODAY**

Louis XIV was worried. His best soldiers – those most feared in Europe, his Swiss guards – were overcome with languor when horns sounded the *Ranz des vaches*. They were paralysed by nostalgia, or an "illness of return".

BENOÎT DURIEUX **THE FOREIGN LEGION: LEAVING WHILE SINGING**

Leaving is at the heart of thinking in the Foreign Legion, and the Legion makes it possible to illustrate this idea of departure. Those who enlist in the Legion are seeking something else, but they are also leaving their past and making a new beginning. Once in the Foreign Legion, their quest continues, and each member's whole mind is focused on the next departure for a far-off theatre of operations, until the final departure for combat leads him to what he is seeking. And that is best shown by the Legion's songs, revealing its soul to us.

ABDESLAM BENALI

TWENTY YEARS' ABSENCE. THE CASE OF MOROCCAN SOLDIERS

The soldiers' long periods of absence are a particular feature of the Royal Moroccan Armed Forces. Despite Moroccan families' westernisation, those of most soldiers remain attached to traditional procedures. This model operates through other arrangements which provide the necessary forms of assistance and manifestations of solidarity. The institutional arrangements enable family functioning to avoid crises when the father is away.

EMMANUELLE DIOLOT

THOSE WHO REMAIN

During a soldier's absence, a game of delusion is established to protect the others. It is a game that has repercussions, especially as those who "remain behind" do not feel valued: a "double hardship", says this writer.

ANDRÉ THIÉBLEMONT

HE HAD HARDLY GOT BACK WHEN HE HAD TO LEAVE AGAIN!

French combatants are now semi-nomadic. They go off for an external operation and get back a few months later. They have time to go on leave, and resume garrison life. Then they go off again to protect a town against terrorists, rescue people in distress, come back and leave again for a course at a training centre, or a camp to prepare for another expedition in a far-off location. They are immersed in a culture of leaving! Given that this is combined with the effects of "modularity", which ensures a variety of operational experiences within a single fighting force, this does present some problems!

SÉVERINE BARBIER

A DELIBERATE CHOICE, AND SHARED CONSTRAINTS

The great majority of young recruits choose a military career as part of a search for identity or because it is a family tradition. They are aware that as their career progresses it will be punctuated by numerous movements, including missions and assignments abroad. What relationships do soldiers establish with the idea of leaving? While these experiences are an opportunity for them to discover themselves and reveal themselves to their families, they can also be experienced as painful interludes. In the specific context of external operations, the families constitute a remote source of support but they can also prove to be a source of vulnerability for a soldier sent on a mission. The military's social function increasingly accords importance to the morale of soldiers and their families, by relying on debriefing-type feedback.

BERTRAND NOIRTIN

PREPARING TO LEAVE

Preparing armed forces for operations should include the human aspects, notably the culture and social organisation of the countries where the troops will be sent. Conflicts sometimes occur in places with customs and practices that differ from those with which we are familiar. A military force may thus have to operate in a very specific human environment that requires appropriate behaviour in order to be accepted, or at least tolerated. In such circumstances, mistakes by an individual or collectively can seriously prejudice the mission's success. The role of EMSOME, France's specialist military academy for overseas and foreign territories, is to make units aware of these behavioural and cultural aspects before they are sent to those theatres of operations.

■ DÉLIA DASCALESCU **WHEN THE FAMILY ALSO LEAVES**

Between a soldier departing alone for an emergency mission of short duration, and departing, accompanied by the family, for a mission of long duration, that was expected and has been prepared for in detail, the problems and effects are dramatically different.

■ VIRGINIE VAUTIER **WHAT RISKS FACE THOSE WHO REMAIN?** **LOOKING AT SOLDIERS' FAMILIES**

From the first Gulf war onwards, particular attention has been given to the psychological consequences of operational missions. The weak link in these arrangements is the families. What are the possible consequences of leaving for external operations on the functioning and morale of soldiers' families? It can now be seen as necessary to establish protective psychological and social measures for these families, so as not to undermine the operational availability of soldiers for those operations.

■ MARC BRESSANT **LEAVING FOR ALGERIA, AND LEAVING ALGERIA**

During the period 1956 to 1962, two million young Frenchmen "called to the colours" spent two years of their lives in Algeria. What was their state of mind when they left for the other side of the Mediterranean, to take part in what one was not allowed to call a war? What sort of people did they become, and what did they feel when, two years later, they left Algeria?

■ PATRICK CLERVOY **MILITARY DROMOMANIA**

A pathological form of leaving (or departing) is running away, known to psychiatrists as "fugue". In the armed forces, it is called "desertion". It is a serious occurrence and, depending on the circumstances, can result in the most severe forms of punishment. Experts in the mid-20th century tended to regard those who left in this way as seriously ill, suffering from of an illness whose most extreme form can be called "dromomania".

■ JEAN-CHARLES JAUFFRET **AFGHANISTAN: WHICH IS THE WAY OUT?**

Now that Bin Laden's death signals an important initial success in the fight against terrorism, we should ask ourselves about the various possibilities for exiting the crisis in Afghanistan, where the USA and the 40-odd nations who form the UN-mandated ISAF have been in action against a scattered but tenacious enemy since 2001. While the concept of collective security has fizzled out, because of disaffection from public opinion, which wants no more of the war, various scenarios are possible, from a "useful Afghanistan" to extreme "Afghanisation", which has the drawback of establishing a mafia-like regime. It seems much more desirable to convene a regional conference on security that would guarantee the integrity of the country and its neutrality, while ensuring against any return to power of the Taliban.

■ EMMANUEL-MARIE PETON **LAW AND THE SPECIFIC FEATURES OF MILITARY ACTIVITY**

The specific features of military activity have often been studied from a philosophical or sociological perspective, but a legal approach also helps us understand how things have developed. The French

Constitution and laws provide the basis for the existence of the country's armed forces, and they recognise the specifically military features as being death delivered and received in combat, in the service of the nation. That is recognised by there being a specific legal framework. However, developments in law and in society are leading to the military and civil worlds coming closer together. While this has desirable aspects, it can lead to questioning of that specific status. This is partly due to war becoming an increasingly criminal matter, with the loss of some of its essentially political nature. The difficulty in defining war, the proliferation of standards to govern it, and the increasingly legal regulation of our society are thus having the result of bringing death in combat into the legal arena and undermining specifically military features, giving judges the task of redefining the specifically military domain.

L BIOGRAPHIES

LES AUTEURS

■ Yann ANDRUÉTAN

Issu de l'École du service de santé de Lyon-Bron, le médecin en chef Yann Andruétan a servi au sein du 1^{er} régiment de tirailleurs à Épinal pendant trois ans. Il a participé avec lui à deux séjours au Kosovo en 2000 et 2002 en tant que médecin de compagnie, puis médecin chef de bataillon d'infanterie mécanisée. Assistant de psychiatrie depuis 2008, il est l'adjoint du professeur Clervoy dans le service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon. Il a effectué une mission de trois mois en Afghanistan en tant que psychiatre de théâtre à l'été 2009. Il prépare actuellement un master II d'anthropologie à l'EHESS.

■ Séverine BARBIER

Le lieutenant-colonel Séverine Barbier a débuté sa carrière militaire au sein de l'armée de l'air en 1990 en qualité de sous-officier. Mécanicien sur hélicoptère pendant cinq années, mariée à un pilote hélicoptère de l'armée de l'air, tous deux très mobiles, elle a donc accumulé une certaine expérience du départ. Dans le cadre de son accession au statut d'officier en 1995, elle poursuit une carrière administrative qui l'a menée de Mont-de-Marsan, à Paris, puis à Villacoublay. Stagiaire à l'École de guerre lors de la rédaction de cet article, titulaire d'un master II de ressources humaines, elle vient de prendre ses fonctions au sein du bureau de la politique RH de la direction des ressources humaines de l'armée de l'air.

■ Nicolas BARTHE

Diplômé de l'université de Nice Sophia-Antipolis et de Sciences-Po Paris, Nicolas Barthe s'est engagé en 2003. Il est aujourd'hui chef de section au 21^e régiment d'infanterie de marine (RIMA) et a servi ces trois dernières années au Kosovo, en Guyane et en Afghanistan. Il vient de publier *Engagé* (Grasset, 2011).

■ Abdeslam BENALI

Abdeslam Benali est médecin commandant, psychiatre, praticien confirmé affecté à l'hôpital Avicenne à Marrakech au Maroc. Il effectue régulièrement des stages de formation en France dans les hôpitaux d'instruction du service de santé des armées.

■ Marc BRESSANT

Né en 1938, Patrick Imhaus a eu comme beaucoup d'autres, vingt ans en Algérie. Diplomate, il a été en poste au Japon, en Tunisie et en Suède. Il a aussi travaillé dans le secteur de la culture et a dirigé la chaîne TV5-Monde de 1990 à 1998.

Sous le pseudonyme de Marc Bressant, il a publié sept romans aux Éditions de Fallois, dont *L'Anniversaire*, Prix Giono 1993, et *La Dernière Conférence*, Grand Prix du roman de l'Académie française en 2008. À travers le personnage d'un sous-lieutenant du contingent, *La Citerne* (2009) offre une vision de l'intérieur des ultimes convulsions du drame algérien. Il vient de publier un recueil de nouvelles, *Le Fardeau de l'homme blanc* (L'Aube, 2011).

■ François CLAVAIROLY

Pasteur de l'Église réformée de France à Paris Saint-Esprit, François Clavairoly, préside la Commission des relations de la fédération protestante de France avec le judaïsme. Il a récemment publié *Calvin, de la Réforme à la modernité* (PUF, 2010), *L'Insolence de Martin Luther* (Onésime 2000, 2010) et *Paroles d'alliance* (Bourin 2011).

■ Patrick CLERVOY

Voir rubrique « comité de rédaction »

■ Délia DASCALESCU

Ancienne chef de clinique des hôpitaux de Paris affectée à l'Hôtel Dieu, médecin en chef psychiatre à l'hôpital d'instruction des armées Percy, Délia Dascalescu a été affectée à l'hôpital KAIA de Kaboul d'avril à juin 2010.

■ Éric DEROO

Auteur, réalisateur, chercheur associé au CNRS (UMR 6578, Unité d'anthropologie bioculturelle), Éric Deroo a consacré de nombreux films, livres et expositions à l'histoire contemporaine, en particulier coloniale et militaire, et à leurs représentations, en France et outre-mer. Les séries documentaires *L'Histoire oubliée* (FR3, 1992-1994), *Le Piège indochinois* (FR3, 1995), *Regards sur l'Indochine* (Histoire, 2004), *La Force noire* (Histoire, TV5, 2007-2011), les films *Les Zoos humains* (Arte, 2002), *Paris couleurs* (FR3, 2005) ou *L'Empire du milieu du Sud* (2010), des albums dont *Aux colonies* (Presses de la Cité, 1992), *Un rêve d'aventure* (avec A. Champeaux, C. Benoit, M. Rives, Lavauzelle, 2000), *Indochine française, guerres, mythes et passions, 1856-1956* (avec P. Vallaud, Perrin, 2003), *Le Paris Asie* (avec P. Blanchard, La Découverte, 2004), *L'Illusion coloniale* (Tallandier, 2006), *Le Sacrifice du soldat* (dir., CNRS Éditions/ECPAD), *La Vie militaire aux colonies* (Gallimard, 2009), *La Grande Traversée. La mission Marchand, 1896-1898* (LBM, 2010), témoignent de cette recherche.

■ Emmanuelle DIOLOT

Officier de réserve, Emmanuelle Diolot est diplômée de l'université de Paris-Sorbonne en sociologie et en ingénierie des risques.

■ Benoît DURIEUX

Voir rubrique « comité de rédaction »

■ Jacques FRÉMEAUX

Jacques Frémeaux, né à Alger en 1949, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, docteur ès-lettres, est professeur d'histoire à l'université de Paris-Sorbonne (Paris-IV). Il a publié *La France et l'Islam depuis 1789* (PUF, 1991); *L'Afrique à l'ombre des épées (1830-1930)* (2 volumes, SHAT, 1993-1995); *Les Bureaux arabes dans l'Algérie de la conquête* (Denoël, 1993); *Le Monde arabe et la sécurité de la France (1958-1991)* (PUF, 1995); *Les Empires coloniaux dans le processus de*

mondialisation (Maisonneuve et Larose, 2002); *La France et l'Algérie en guerre, 1830-1870, 1954-1962* (Economica, 2002); *Les Peuples en guerre (1911-1946)* (Ellipses, 2004); *Intervention et Humanisme : le style des armées françaises en Afrique au XIX^e siècle* (Economica, 2005); *Les Colonies dans la Grande Guerre : combats et épreuves des peuples d'outre-mer* (Éditions 14-18, 2006); *De quoi fut fait l'empire : les guerres coloniales au XIX^e siècle* (Éditions du CNRS, 2010); *Le Sahara et la France* (Sotoca, 2010).

▮ Jean-Charles JAUFFRET

Jean-Charles Jauffret est professeur des universités à Sciences-Po-Aix, directeur du master de recherches « Histoire militaire comparée, géostratégie, défense et sécurité ». Il a publié récemment *Afghanistan. 2001-2010 : chronique d'une non-victoire annoncée* (Autrement, 2010), ouvrage récompensé par le Prix du livre d'histoire de Verdun.

▮ Bertrand NOIRTIN

Le général de brigade Bertrand Noirtin est issu de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (promotion « Capitaine Guilleminot »). Il a commandé le 4^e régiment du service militaire adapté (RSMA) et effectué de nombreuses missions hors métropole, au Tchad, au Gabon, en Centre-Afrique, au Cameroun et en Nouvelle-Calédonie. Diplômé du CHEM (52^e promotion) et de l'IHEDN (55^e promotion), il commande aujourd'hui l'École militaire de spécialisation de l'outre-mer et de l'étranger (EMSOME).

▮ Emmanuel-Marie PETON

Emmanuel-Marie Peton est juriste, spécialiste des questions de défense. Diplômé en droit de l'université Panthéon-Assas dont il est sorti major, et de l'Institut des hautes études internationales (IHEI), il poursuit actuellement une thèse de doctorat sur le thème de « La puissance militaire face au droit ». Il est chargé d'études à l'Institut de recherches stratégiques de l'École militaire (IRSEM) dans le département « Enjeux juridiques de la défense ». Il traite de l'ensemble des questions juridiques afférentes au milieu de la défense. À ce titre, il a lancé et coordonne avec Jean-Paul Pancrazio un groupe de travail pour la rédaction d'un manuel de droit opérationnel. Emmanuel-Marie Peton est directeur de MAP à l'École de guerre et officier de réserve dans la marine qu'il a intégrée après la préparation militaire supérieure état-major d'Estienne d'Orves, promotion « Amiral Castex ».

▮ Arnaud PROVOST-FLEURY

Issu de la promotion 1984 de l'École navale, breveté détecteur en 1991 et de l'enseignement militaire supérieur en 2000 (7^e promotion de l'École de guerre), le capitaine de vaisseau Arnaud Provost-Fleury connaît une carrière essentiellement embarquée dans les forces de surface, rythmée par diverses opérations extérieures ou de sûreté, et marquée par trois commandements à la mer dont celui de la frégate *Primauguet*. Il est auditeur de la 60^e session du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de la 63^e session de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN). À l'été 2011, il rejoint comme officier de cohérence opérationnelle la division « cohérence capacitaire » de l'état-major des armées pour y planifier les capacités futures dans les domaines de la protection et de la sauvegarde.

▮ Pierre SCHOENDOERFFER

Avant d'être le caporal-chef caméraman témoin des affres de Diên Biên Phú, Pierre Schoendoerffer a été matelot dans la Baltique. Il voulait aller voir de l'autre côté de la terre comment le soleil y brillait. Il est revenu profondément marqué par son expérience indochinoise.

Il a rencontré Kessel qui lui a mis le pied à l'étrier. Il a tourné des films qui touchent de très près son expérience militaire. Si la guerre est présente, il ne s'agit pourtant pas de films de guerre. Ils montrent plutôt l'homme dans son ambiguïté. Visiblement Pierre Schoendoerffer refuse le manichéisme. *La 317^e Section* est célèbre, *Le Crabe Tambour* l'est peut-être encore plus avec trois césars en récompense. *L'Honneur d'un capitaine* l'est moins, tout comme *Diên Biên Phú* et *Là-haut*. Pierre Schoendoerffer est lauréat en 1968 de l'oscar du meilleur documentaire avec *La Section Anderson*.

Il est aussi un écrivain reconnu par l'Académie française pour le roman *Le Crabe Tambour* dont est tiré le film. *L'Adieu au roi* a été distingué en 1969 par le prix Interallié. L'armée de terre l'a accueilli en 2004 au sein du jury de son prix littéraire « Erwan Bergot » après avoir reconnu la qualité des valeurs qui se dégageaient de *L'Aile du papillon*. Il est membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1988 et commandeur de la Légion d'honneur.

▮ André THIÉBLEMONT

Voir rubrique « comité de rédaction »

▮ Christophe TRAN VAN CAN

Christophe Tran Van Can a vingt-huit ans. Il est sergent et chef de groupe de combat au 21^e régiment d'infanterie de marine de Fréjus, dans le Var. Il a passé six mois en Afghanistan où il a rédigé un journal, publié à son retour en collaboration avec le reporter Nicolas Mingasson : *Journal d'un soldat français en Afghanistan* (Paris, Plon/Le Figaro Magazine, 2011).

▮ Virginie VAUTIER

Le médecin principal Virginie Vautier est psychiatre. Elle exerce actuellement au service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon.

LE COMITÉ DE RÉDACTION

■ Jean-René BACHELET

Né en 1944, Jean-René Bachelet a effectué une carrière militaire complète dans l'armée de terre, de 1962, où il entre à Saint-Cyr, jusqu'en 2004, où, général d'armée, il occupe les fonctions d'inspecteur général des armées. Chasseur alpin, il a commandé le 27^e bataillon de chasseurs alpins, bataillon des Glières. Comme officier général, outre de multiples commandements nationaux au plus haut niveau, il a exercé le commandement du secteur de Sarajevo dans le cadre de la FORPRONU en 1995, au paroxysme de la crise. De longue date, il a mené une réflexion de fond touchant aux fondamentaux du métier militaire en termes d'éthique et de comportements ; cette réflexion est traduite dans un certain nombre de documents dont les principaux sont « L'Exercice du métier des armes dans l'armée de terre, fondements et principes » et le « code du soldat », ainsi que dans de multiples articles et communications. Jean-René Bachelet quitte le service actif en 2004 et sert actuellement en deuxième section des officiers généraux.

Il a publié *Pour une éthique du métier des armes, vaincre la violence* (Vuibert, 2006).

■ Monique CASTILLO

Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, agrégée de philosophie et docteur d'État, Monique Castillo enseigne à l'université de Paris-XII. Ses principaux travaux portent sur la philosophie moderne et sur les questions contemporaines d'éthique et de politique. Elle a notamment publié *La Paix* (Hatier, 1997), *L'Europe de Kant* (Privat, 2001), *La Citoyenneté en question* (Ellipses, 2002), *Morale et politique des droits de l'homme* (Olms, 2003), *Connaître la guerre et penser la paix* (Kimé, 2005), *Éthique du rapport au langage* (L'Harmattan, 2007).

Monique Castillo a fait partie en 2001-2002 d'un groupe de recherche (CHEAR-DGA) sur la gestion des crises.

■ Jean-Paul CHARNAY

Né en France, Jean-Paul Charnay passe ses jeunes années en Algérie où il étudie le droit français et musulman ; après avoir soutenu à Paris ses thèses de doctorat (lettres et sciences humaines, droit, science politique) il exerce diverses professions juridiques puis s'intéresse à la sociologie, l'histoire et la stratégie. Jean-Paul Charnay, qui a vécu plus de vingt ans au Maghreb, s'est attaché au fil du temps à multiplier les rencontres de terrain et les missions universitaires sur tous les continents où il a mené une recherche comparée sur les conflits. Après avoir créé à la Sorbonne le Centre d'études et de recherches sur les stratégies et les conflits, il préside actuellement le Centre de philosophie de la stratégie dont il est le fondateur. Islamologue reconnu, Jean-Paul Charnay a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Principes de stratégie arabe* (L'Herne, 1984), *L'islam et la guerre* (Fayard, 1986), *Métastratégie, systèmes, formes et principes de la guerre féodale à la dissuasion nucléaire* (Economica, 1990), *Critique de la stratégie* (L'Herne, 1990), *Stratégie générative. De l'anthropologie à la géopolitique* (PUF, 1992), *Regards sur l'islam, Freud, Marx, Ibn Khaldun* (L'Herne, 2003), *Esprit du droit musulman* (Daloz, 2008), *Islam profond. Vision du monde* (Éditions de Paris, 2009).

■ Patrick CLERVOY

Issu du collège militaire de Saint-Cyr-l'École puis de l'École du service de santé des armées de Bordeaux, le médecin en chef Patrick Clervoy a été médecin d'unité pendant quatre années au profit de régiments de la 9^e division d'infanterie de marine. Il a participé à plusieurs opérations extérieures en Afrique centrale, en Guyane et en ex-Yougoslavie. Il est aujourd'hui professeur agrégé de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées à l'École du Val-de-Grâce et chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon. Il est l'auteur de publications sur les thèmes du soutien psychologique des forces – *Les Psy en intervention* (Doin, 2009) – et de la prise en charge des vétérans – *Le Syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée* (Albin Michel, 2007).

■ Samy COHEN

Samy Cohen est diplômé de Sciences Po et docteur en science politique. Politiste, spécialiste des questions de politique étrangère et de défense, il a également travaillé sur les rapports entre les États et les acteurs non-étatiques et sur les démocraties en guerre contre le terrorisme. Il a enseigné au DEA de Relations internationales de l'université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne), au master recherche Relations internationales de Sciences Po Paris et au Stanford Program in Paris.

Il appartient au projet transversal « Sortir de la violence » du CERI. C'est également un spécialiste de la méthodologie de l'enquête par entretiens. Samy Cohen est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages de science politique, dont en 2009, *Tsahal à l'épreuve du terrorisme* (Le Seuil). Depuis 2007, il est membre du conseil scientifique de Sciences Po.

■ Jean-Luc COTARD

Saint-Cyrien ayant servi dans l'arme du génie, le colonel Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de Saint-Cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme, et a réfléchi, dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de la presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a publié des articles qui ont trait à son expérience dans les revues *Histoire et défense*, *Vauban et Agir*. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 (Mitrovica) et 2008 (Pristina) ainsi qu'en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des responsabilités au SIRPA-Terre, il a conseillé le général commandant la région terre Nord-Est. Il a choisi de quitter l'uniforme en 2010, à quarante-huit ans, pour créer son entreprise de communication spécialisée dans la communication de crise.

■ Benoît DURIEUX

Né en 1965, Benoît Durieux est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-cyrien, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de l'université de Georgetown (États-Unis), il a effectué l'essentiel de sa carrière au sein de la Légion étrangère, avec laquelle il a participé à plusieurs opérations dans les Balkans (1995 et 1996) et en Afrique (Somalie 1993). Après un passage à l'état-major des armées, le colonel Durieux a été chef de corps du 2^e régiment étranger d'infanterie jusqu'à l'été 2010. Auditeur au Centre des hautes études militaires (CHEM) en 2010-2011, il est aujourd'hui adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense.

Docteur en histoire, il a publié *Relire De la guerre de Clausewitz* (Economica, 2005), une étude sur l'actualité de la pensée du penseur militaire allemand. Pour cet ouvrage, il a reçu le prix *La Plume et l'Épée*.

■ Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le colonel Goya est officier dans l'infanterie de marine depuis 1990. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique puis il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense. Officier au Centre de doctrine d'emploi des forces terrestres, il est assistant militaire du chef d'état-major des armées de 2007 à 2009. Il dirige aujourd'hui le domaine « Nouveaux Conflits » au sein de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM).

Titulaire d'un brevet technique d'histoire, le colonel Goya est l'auteur de *Res Militaris. De l'emploi des forces armées au XX^e siècle* (Economica, 2010), de *l'Irak. Les armées du chaos* (Economica, 2008), de *La Chair et l'acier ; l'invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004), sur la transformation tactique de l'armée française de 1871 à 1918. Il a obtenu deux fois le prix de l'École militaire interarmes, le prix Sabatier de l'École militaire supérieure scientifique et technique, le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense et le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques. Le colonel Goya est docteur en histoire.

■ Armel HUET

Professeur de sociologie à l'université Rennes-II, Armel Huet a fondé le Laboratoire de recherches et d'études sociologiques (LARES) et le Laboratoire d'anthropologie et de sociologie (LAS) qu'il a dirigé respectivement pendant quarante ans et quinze ans. Il en est aujourd'hui le directeur honoraire. Outre un master de recherche sociologique, il a également créé des formations professionnelles, dont un master de maîtrise d'ouvrage urbaine et immobilière ; il a dirigé le comité professionnel de sociologie de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF).

Armel Huet a développé dans son laboratoire plusieurs champs de recherche sur la ville, les politiques publiques, le travail social, les nouvelles technologies, le sport, les loisirs et les questions militaires. Il a créé des coopérations avec des institutions concernées par ces différents champs, notamment avec les Écoles militaires de Coëtquidan. Ces dernières années, il a concentré ses travaux sur le lien social. Il a d'ailleurs réalisé à la demande de l'état-major de l'armée de terre, une recherche sur la spécificité du lien social dans l'armée de terre.

■ Haïm KORSIA

À sa sortie du séminaire israélite de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haïm Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'École pratique des hautes études en 2003.

Jusqu'en 2004, il a été directeur de cabinet du grand rabbin de France. Actuellement, le grand rabbin Haïm Korsia est aumônier général des armées, aumônier général de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'association du rabbinat français.

Derniers ouvrages parus : *Gardien de mes frères*, Jacob Kaplan (Édition Pro-Arte, 2006), *À corps et à Toi* (Actes Sud, 2006), *Être Juif et Français* : Jacob Kaplan, *le rabbin de la République* (Éditions Privé, 2005).

■ François LECOINTRE

Né en 1962, le général de brigade François Lecoindre est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme des troupes de marine où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3^e régiment d'infanterie de marine et au 5^e régiment interarmes d'outre-mer. Il a été engagé en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskourit (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine stationné à Vannes et à ce titre le groupe tactique interarmes 2 (GTIA2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Ancien auditeur puis directeur de la formation au Centre des hautes études militaires (CHEM) puis adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense, il commande aujourd'hui la 9^e brigade d'infanterie de marine.

■ Jean-Philippe MARGUERON

Dès sa sortie de l'École spéciale militaire en 1978 dans l'arme de l'artillerie, Jean-Philippe Margueron sert dans plusieurs régiments tant en métropole qu'en outre-mer (5^e régiment interarmes de Djibouti). Commandant de compagnie à Saint-Cyr (promotion Tom Morel 1987-1990), il commande le 54^e d'artillerie stationné à Hyères avant d'être responsable du recrutement pour la région parisienne et l'outre-mer au début de la professionnalisation de l'armée de terre. Il est auditeur au Centre des hautes études militaires et à l'Institut des hautes études de la Défense nationale (54^e promotion).

De 2008 à 2010, général de division, il est général inspecteur de la fonction personnel de l'armée de terre. Promu général de corps d'armée, il est depuis le 1^{er} septembre 2010 général major général de l'armée de terre (MGAT).

■ Daniel MENAOUINE

Né en 1964, le colonel Daniel Menaouine choisit l'artillerie dès sa sortie de l'École spéciale militaire de Saint-cyr. Il sert comme lieutenant et capitaine au 58^e régiment d'artillerie. Il est engagé au Cambodge (1992-1993). Chef de B01 du 54^e régiment d'artillerie (2002-2004), il commande par la suite ce régiment stationné à Hyères, de 2007 à 2009. Ayant suivi une scolarité à l'École supérieure de commerce de Paris et se spécialisant dans le domaine des finances, il tient la fonction de chargé de mission au sein de la direction de la programmation des affaires financières et immobilière du ministère de l'Intérieur puis de chef de bureau au sein de la direction des affaires financières du ministère de la Défense.

Ancien auditeur au Centre des hautes études militaires (CHEM) et à l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN), il est aujourd'hui le chef de cabinet du général chef d'état-major de l'armée de terre.

■ Véronique NAHOUM-GRAPPE

Chercheur anthropologue à l'École des hautes études en sciences sociales (au CETHSAH), Véronique Nahoum-Grappe travaille sur les formes contemporaines et sociales de la culture : le quotidien, les conduites d'excès, les rapports

entre les sexes, la violence ; elle participe aux comités de rédaction de plusieurs revues parmi lesquelles *Esprit*, *Terrain*, *Communication*.

Quelques ouvrages parus : *Du rêve de vengeance à la haine politique* (Buchet Chastel, 2004), *Balades politiques* (Les prairies ordinaires, 2005), *Vertige de l'ivresse – Alcool et lien social* (Descartes et Cie, 2010).

■ Emmanuelle RIOUX

Historienne, auteur de différentes publications sur les zazous pendant la Seconde Guerre mondiale, Emmanuelle Rioux travaille dans l'édition depuis 1990. Elle a été secrétaire de rédaction à la revue *L'Histoire*, directrice de la collection « Curriculum » chez Liana Levi et responsable éditoriale à l'Encyclopaedia Universalis. Elle a également mis son savoir faire au service de la Mission pour le bicentenaire de la Révolution française, du Festival international du film d'histoire de Pessac, de l'Association pour la célébration du deuxième centenaire du Conseil d'État et des Rendez-vous de l'histoire de Blois. Elle est aujourd'hui chargée de mission auprès du général chef d'état-major de l'armée de terre et rédactrice en chef de la revue *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*.

■ François SCHEER

Né en 1934 à Strasbourg, François Scheer est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, licencié en droit, titulaire de trois DESS (droit public, économie politique et science politique) et ancien élève de l'École nationale d'administration (1960-1962).

De 1962 à 1999, il alterne les postes en administration centrale et à l'étranger. Premier ambassadeur de France au Mozambique en 1976, il sera successivement directeur de cabinet du président du Parlement européen (Simone Veil) et du ministre des Relations extérieures (Claude Cheysson), ambassadeur en Algérie, ambassadeur représentant permanent auprès des communautés européennes, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères et ambassadeur en Allemagne.

Ambassadeur de France, il est depuis 1999 conseiller international du président directeur général de Cogema, puis du président du directoire d'Areva.

■ Dider SICARD

Président du Comité national consultatif d'éthique français jusqu'en décembre 2007, Didier Sicard est né en 1938. Après des études de médecine, il entre dans la filière des hôpitaux de Paris : externat, internat, clinician, nomination comme praticien hospitalier. Professeur agrégé, il devient le chef de l'un des deux services de médecine interne de l'hôpital Cochin de Paris. Il créera (avec Emmanuel Hirsch) l'Espace éthique de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris. Par décret du président Jacques Chirac, il succède en 1999 à Jean-Pierre Changeux (qui avait lui-même succédé à Jean Bernard) à la tête du Comité consultatif national d'éthique. Il a notamment publié *La Médecine sans le corps* (Plon, 2002), *L'Alibi éthique* (Plon, 2006).

■ André THIÉBLEMONT

André Thiéblemont (colonel en retraite), saint-cyrien, breveté de l'enseignement militaire supérieur scientifique et technique, titulaire des diplômes d'études approfondies de sociologie et de l'Institut d'études politiques de Paris, a servi dans la Légion étrangère, dans des régiments motorisés et dans des cabinets ministériels. Il a quitté l'armée en 1985 pour fonder une agence de communication. Depuis 1994, il se consacre entièrement à une

ethnologie du militaire, axée sur les cultures militaires, leurs rapports au combat, aux mythes politiques et aux idéologies, études qu'il a engagées dès les années 1970, parallèlement à ses activités professionnelles militaires ou civiles. Chercheur sans affiliation, il a fondé Rencontres démocrates, une association qui tente de vulgariser auprès du grand public les avancées de la pensée et de la connaissance issues de la recherche. Sur le sujet militaire, il a contribué à de nombreuses revues françaises ou étrangères (*Ethnologie française*, *Armed Forces and Society*, *Le Débat*...), à des ouvrages collectifs et a notamment publié *Cultures et logiques militaires* (Paris, PUF, 1999).

Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

NUMÉROS DÉJÀ PARUS

- L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ? n° 1, 2005
- Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre n° 2, 2006
- Agir et décider en situation d'exception n° 3, 2006
- Mutations et invariants, partie II n° 4, 2006
- Mutations et invariants, partie III n° 5, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie I n° 6, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie II n° 7, 2007
- Docteurs et centurions, actes de la rencontre du 10 décembre 2007 n° 8, 2008
- Les dieux et les armes n° 9, 2008
- Fait religieux et métier des armes, actes de la journée d'étude du 15 octobre 2008 n° 10, 2008
- Cultures militaires, culture du militaire n° 11, 2009
- Le corps guerrier n° 12, 2009
- Transmettre n° 13, 2010
- Guerre et opinion publique n° 14, 2010
- La judiciarisation des conflits n° 15, 2010
- Que sont les héros devenus n° 16, 2011
- Hommes et femmes, frères d'armes ? L'épreuve de la mixité n° 17, 2011



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

À retourner à la Direction de l'information légale et administrative (DILA)
23 rue d'Estrées CS10733 75345 Paris cedex 07

Acheter un numéro, s'abonner, c'est simple :

@ En ligne :
www.ladocumentationfrancaise.fr

✉ Sur papier libre
ou en remplissant
ce bon de commande
à retourner à l'adresse ci-dessus

Où en est mon abonnement ?

@ En ligne :
abonnement@ladocumentationfrancaise.fr

☎ Téléphone 01 40 15 69 96
Télécopie 01 40 15 70 01

Bulletin d'abonnement et bon de commande

Je m'abonne à Inflexions

un an / 3 numéros (3303334100009) deux ans / 6 numéros (3303334200009)

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> France métropolitaine (TTC) 30,00 € | <input type="checkbox"/> France métropolitaine (TTC) 55,00 € |
| <input type="checkbox"/> Europe* (TTC) 33,00 € | <input type="checkbox"/> Europe* (TTC) 58,50 € |
| <input type="checkbox"/> DOM-TOM-CTOM et RP** (HT) 31,70 € | <input type="checkbox"/> DOM-TOM-CTOM et RP** (HT) 58,80 € |
| <input type="checkbox"/> Autres pays 32,50 € | <input type="checkbox"/> Autres pays 59,80 € |
| <input type="checkbox"/> Supplément avion 6,25 € | <input type="checkbox"/> Supplément avion 8,90 € |

* La TVA est à retrancher pour les pays n'appartenant pas à l'Union européenne et aux pays du Maghreb.
** RP (Régime particulier) : pays de la zone francophone de l'Afrique (hors Maghreb) et de l'Océan Indien.

Je commande les numéros suivants de Inflexions

Au prix unitaire de 12,00 € (n° 1 épuisé) livraison sous 48 heures

..... pour un montant de €
participation aux frais d'envoi (sauf abonnement) + 4,95 €
Soit un total de €

Voici mes coordonnées

☐ M. ☐ M^{me} ☐ M^{lle}

Nom : Prénom :

Profession :

Adresse :

Code postal : Ville :

Mél :

Ci-joint mon règlement de €

☐ Par chèque bancaire ou postal
à l'ordre de : Comptable du B.A.P.O.I.A. - DF
(B.A.P.O.I.A. : Budget annexe publications officielles et information administrative)

☐ Par mandat administratif (réserve aux administrations)

☐ Par carte bancaire N°

Date d'expiration : N° de contrôle
(indiquez les trois derniers chiffres situés au dos de votre carte bancaire, près de votre signature)

Date

Signature

Informatique et libertés : conformément à la loi du 6.1.1978, vous pouvez accéder aux informations vous concernant et les rectifier en écrivant au Service Promotion et Action commerciale de La Documentation française. Ces informations sont nécessaires au traitement de votre commande et peuvent être transmises à des tiers sauf si vous cochez ici ☐

Impression

Ministère de la Défense

Secrétariat général pour l'administration / SPAC Impressions

Pôle graphique de Tulle

2, rue Louis Druliolle – BP 290 – 19007 Tulle cedex

